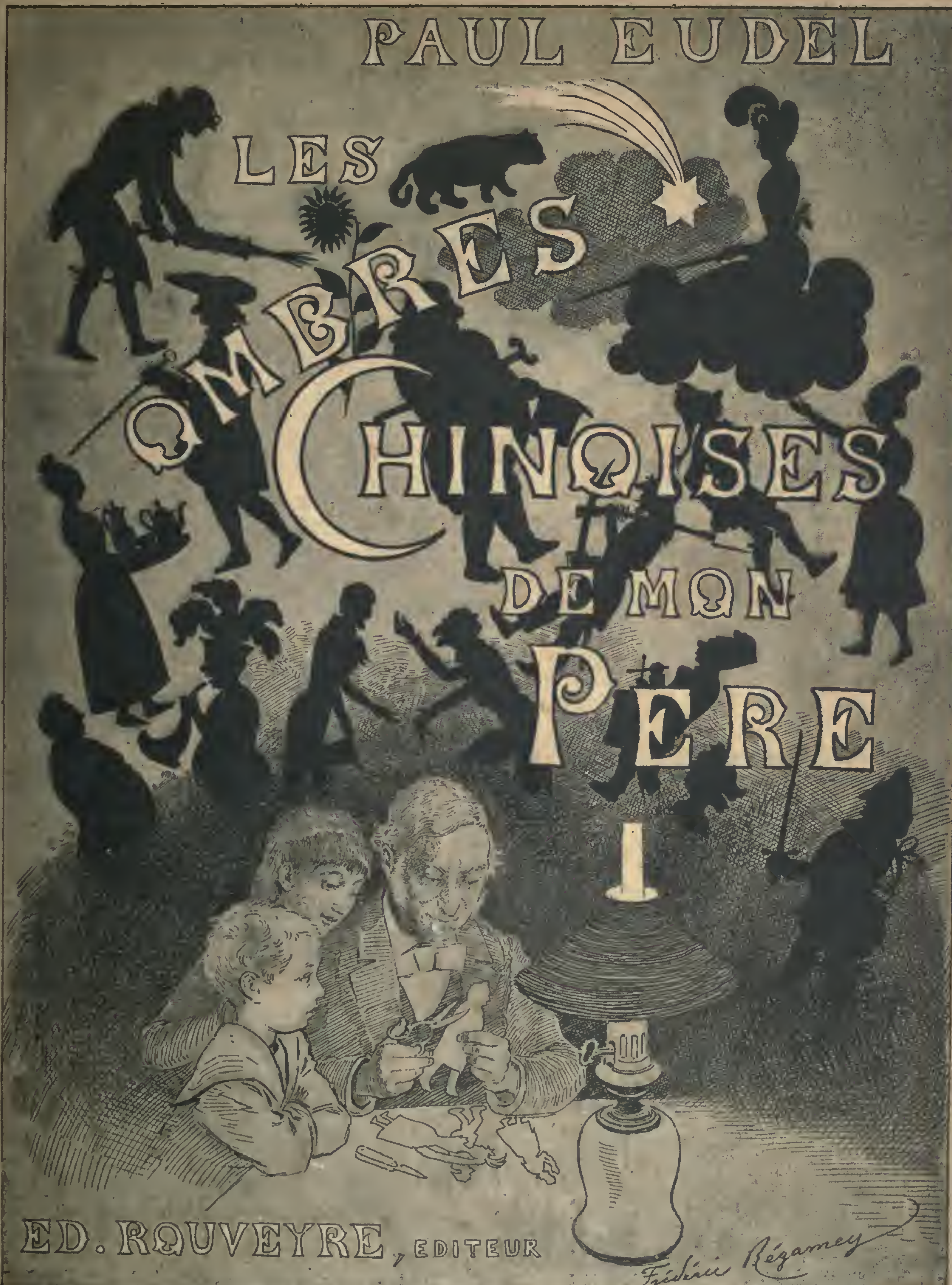
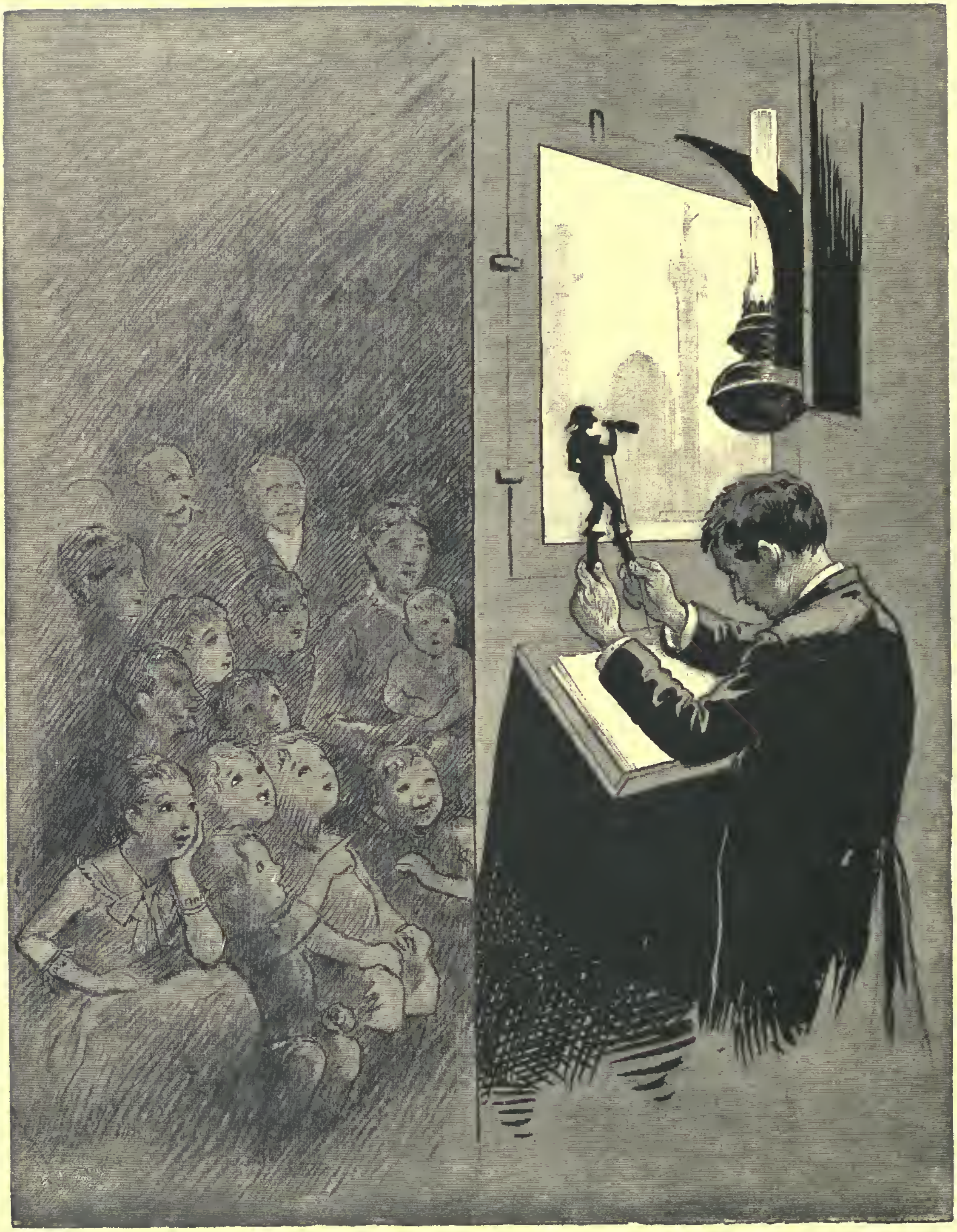

PAUL EUDEL
LES OMBRES CHINOISES DE MON PÈRE
ED. ROUVEYRE, EDITEUR
Frédéric Régamey

LES

OMBRES CHINOISES DE MON PÈRE



PAUL EUDEL

LES

OMBRES CHINOISES

DE MON PÈRE



PARIS

EDOUARD ROUVEYRE, ÉDITEUR

Rue Jacob, 45

A Georgette BOURGOIN *et à* Pierre BERTHELIER.

DÉDICACE

EN VERS LIBRES ET ÉMANCIPÉS

Mes très chers bien aimés,
Par quelques bouts rimés
Voici ma dédicace :
J'emprunte sans façon
Mes vers au mirliton,
Cette flûte cocasse
Que le dive Apollon
En un jour de goguette,
Flirtant avec Cypris,
Inventa pour la fête
De Saint-Cloud près Paris.

Petits amis, à vous ce livre!
Un charmant amuseur
Où j'aime à voir revivre
Mon bon père et son cœur.
Quand je regarde encore
Ces jeux par lui-même tracés,
Un doux soleil colore
Mes jeunes ans passés.

Longtemps restez enfants
C'est si bon le jeune âge!
De ces pantins faites usage;
Profitez des instants,
Car plus tard sur votre passage
Vous trouverez pantins plus grands
Mais bien moins amusants.

Et je finis en vous disant :
Que l'on naisse au Crotoy, que l'on naisse à Pontoise
On paraît, disparaît. — Tout simplement
La vie est une ombre chinoise.

Paul EUDEL.

PRÉFACE

Mon père était un petit employé des douanes que les hasards de sa carrière administrative avait fixé au Crotoy pendant quelques années.

Vers 1837, le Crotoy n'était pas, comme aujourd'hui, l'une des stations balnéaires les plus fréquentées de la Somme. C'était une pauvre commune reléguée au bout du monde, assise sur un tertre formé d'un peu de terre et de beaucoup de sable. Deux cents feux environ. Des marins, quelques artisans et de rares fonctionnaires habitaient ses maisons basses dont la toiture, couverte de chaume, les coiffait comme un bonnet de loutre. Ni boulanger, ni voiturier, ni bureau de poste; à peine si les voyageurs pouvaient y trouver un gîte pour la nuit.

Aussi à part la chasse et la pêche, les sujets de distraction faisaient absolument défaut au Crotoy. L'hiver, où les soirées sont si longues et si tristes, mon père ne pouvait se résigner après ses heures de bureau à regarder brûler les tisons. Il avait des goûts d'artiste, une solide instruction et une inépuisable bonne humeur. Il adorait son intérieur et il songea, tout en amusant les siens, à tuer le temps le plus agréablement possible.

Le travail étant pour lui son seul plaisir, l'idée lui vint d'improviser un petit théâtre d'*Ombres Chinoises* à l'instar de celles qu'il avait vues jouer en 1812, pendant qu'il faisait à Boulogne ses premières études avec Sainte-Beuve.

Mon grand-père, directeur des douanes de cette ville, avait mis son fils à la pension de M. Bleriot. Ce professeur, grand amateur de marionnettes, comme Charles Nodier, se plaisait à conduire ses élèves, les jours de congé, voir les ombres chinoises. On parlait alors presque autant de Séraphin que de la campagne de Russie.

Mais vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis cette époque, et le théâtre dont le projet roulait constamment dans sa tête ne pouvait être reconstitué que sur des souvenirs à peu près effacés.

On n'était pas riche à la maison, les appointements n'étaient pas lourds et ils suffisaient bien maigrement à élever la petite famille. Que de difficultés à vaincre? Il fallait faire tout avec rien.

Il y avait dans le grenier une masse de papiers qui depuis longtemps ne servaient plus : mon père les utilisa, par esprit d'économie. Il réunit cinq grandes feuilles de papier et les colla ensemble pour obtenir un carton très

fort. A l'aide de son canif il tailla patiemment chaque personnage avec une naïveté si réjouissante que Gavarni ne les eut certainement pas reniés. Chacun avait des membres articulés et assemblés par un nœud serré solidement. Les



Modèle d'un personnage articulé
(réduction d'un tiers)

bras s'agitaient grâce à un fil de fer, tandis que les jambes se mouvaient à l'aide de tiges prolongées, le tout correspondant entre les mains de l'habile impressario.

Quant à la mise en scène, elle ne fut pas longue à trouver.

Nous avions un petit salon s'ouvrant sur la cuisine. Le premier servait au public, et la seconde formait le foyer, les coulisses et le magasin d'accessoires. Les jours où l'on jouait la comédie, on enlevait la porte de communication pour la remplacer par une autre en bois noir ayant une large baie au centre. Au moyen de taquets s'y fixait un châssis de bois recouvert de papier tendu et représentant le décor peint à l'aquarelle dans des tons chauds et vigoureux. L'ombre des marionnettes venait s'y détacher en noir opaque. Le rideau, formé par deux toiles superposées, l'une noire et l'autre blanche, représentait la voûte céleste. L'éclat des étoiles provenait de découpures faites dans l'étoffe noire. Au centre du firmament, un croissant figurait la lune et servait à accrocher les titres de pièces écrites à la main sur du papier huilé.

Pour l'éclairage, un humble quinquet en fer-blanc fixé derrière le rideau, sur une planchette mobile, glissait entre deux tringles de bois clouées au plancher. En avançant ou en reculant ce réflecteur on réglait la lumière à volonté.

Rien de plus simple, de plus primitif, comme vous le voyez, mais en même temps rien de plus pratique. Ainsi seul, sans aide, mon père pourvoyait à toutes les exigences de son petit théâtre; les personnages, il les dessinait, les trucs, il les inventait, les décors, il les peignait. Il fit plus encore, il choisit ou composa ses pièces, ses couplets et sa musique.

Aussi quelle agitation dans le Crotoy les jours de comédie? C'était à qui, parmi la population maritime, obtiendrait une invitation. Un remerciement payait les places. Quant aux rafraîchissements, un excellent cidre de pomme fabriqué à la maison arrosait la grosse pâtisserie picarde, des bouleaux et des gâteaux battus que ma bonne mère, voulant participer à la fête, préparait de ses mains.

Ah ! ces ombres chinoises ! C'est à ne pas le croire, quelles traces ineffaçables elles ont laissé dans l'esprit des anciens du pays ! On en parle encore et tout récemment l'un des derniers spectateurs me fredonnait joyeusement les refrains qu'il avait entendus, dans sa jeunesse, chanter par mon père de sa voix légère et bien timbrée.

Quant à moi, enfant en bas âge, on me laissait dans mon berceau dormir profondément. J'étais trop jeune pour ces réunions populaires, et ce n'est qu'à Nantes, où nous vînmes plus tard nous installer, que j'ai pu assister aux représentations. Je vois d'ici la chambre que l'on improvisait en salle de théâtre. Pour l'ouverture, un antique et solennel accordéon tenait lieu d'orchestre, et j'entends encore les applaudissements saluant ses modulations essoufflées. L'impressario maniait avec tant de dextérité ses bonshommes, son intonation était souvent si drôle, qu'une franche gaieté gagnait bien vite les spectateurs. Et ce n'était pas chose aisée, croyez-le bien, que de s'identifier instantanément

avec le caractère de chaque personnage, de changer de voix à chaque réplique et de produire des effets comiques sans autre ressource que des artistes en carton pouvant seulement glisser sur la surface unie du papier.

Un défilé d'Animaux, entremêlé de réflexions amusantes et scientifiques, servait régulièrement de prologue. Le répertoire se composait d'une douzaine de pièces dont certains fragments très connus doivent être restitués à Molière. Par une inspiration heureuse, mon père avait pris le sujet de quelques-unes de ses comédies à Lafontaine, à Perrault et au chanoine Schmidt, ces maîtres conteurs chez lesquels on avait d'ailleurs tant puisé avant lui. Enfin, des auteurs alors en vogue furent largement ses tributaires : Désaugiers et Dorvigny. *La Chatte merveilleuse*, une féerie, *Les Battus paient l'amende*, un proverbe, lui ayant semblé préparés, comme par avance, pour une facile et riche adaptation à ses ombres chinoises, il mit ces deux pièces au point à l'aide de nombreuses coupures. Où trouver, en effet, des cadres mieux appropriés à ces amusantes silhouettes du Crotoy?

Mon père n'avait du reste aucune prétention dramatique. Ne cherchant aucun succès littéraire, c'est à plaisir qu'il mettait son esprit au niveau d'un parterre d'enfants et de braves marins tout neufs de sensations.

Mais à côté de ces emprunts que je constate avec sincérité, que de créations personnelles! que de mots piquants et naturels! que de types et de noms comiquement trouvés! — Ensemble vraiment charmant et ce qui ne gâte rien saupoudré de sel, de gaîté et d'à propos.

Quelle singulière destinée eurent ces ombres chinoises! Après avoir figuré au Crotoy et à Nantes, elles s'en allèrent un beau jour, je ne sais pourquoi, égayer les indigènes de l'île de la Réunion, d'où elles revinrent je ne sais comment. Je les ai retrouvé naguère oubliées au fond d'un grenier et les voilà comme par miracle tombées entre mes mains et publiées dans leurs moindres détails pour le plaisir des grands et petits enfants!

A l'aide des dessins de MM. Giraldon, Cohl et Ferdinandus, ont été reproduits avec une scrupuleuse exactitude, par les procédés perfectionnés de M. Lefman, ces tableaux naïfs et ces personnages saisissants d'originalité. Grâce à l'obligeante complaisance de mon jeune ami Gabriel Pierné, les couplets, notés avec soin, pourront aisément être chantés par tous les musiciens.

Ce petit théâtre, dont le spirituel crayon de M. Adolphe Giraldon a si bien retracé le souvenir sur la première page de ce livre, sera donc, aujourd'hui, facile à reconstituer en entier. Puisse-t-il vous amuser tous comme il m'a amusé moi-même. C'est, en terminant, mon souhait le plus vif et le plus sincère.

Et maintenant, au rideau!

Paul EUDEL.

CENDRILLON

OU

La Chatte Merveilleuse

PERSONNAGES :

Cendrillon.	*La Fée.*
Javotte.	*Mirliflor.*
Madelon.	*Danseurs.*
M. de la Canardière.	*Un tambour.*

ACTE PREMIER



La Cuisine du Château de M. de la Canardière.

CENDRILLON

OU

LA CHATTE MERVEILLEUSE

ACTE PREMIER

LA CUISINE DU CHATEAU DE M. DE LA CANARDIÈRE

SCÈNE I

CENDRILLON *assise auprès du feu (elle chante).*

Air : *Toto Carabo.*

Il était un'p'tite fille
Dans un petit château,
Carabo,
Quoiqu'ell'fut ben gentille
Ses parens n'l'aimaient pas,
Carabas,
Un seigneur poli,
Lui dit : Carabi,
D'main matin, mon enfant,
Tu n'auras plus (*ter*) d'tourment.

2°

Dès l'même soir, il l'emmène
Dans un caross'bien beau,
Carabo,
Chez lui, l'prince est à peine,
Que, ravi d'ses appas,
Carabas,
I'd'vient son mari
Et v'la, Carabi,
Que dès l'lend'main matin,
La p'tit' n'a plus (*ter*) d'chagrin.



3°

Chacun chantait la louange
De ce mariag'nouveau,
Carabo,
D'admirer ce p'tit ange,
On ne se lassait pas,
Carabas,
Fillettes, ceci
Prouve, Carabi,
Qu'pour avoir du bonheur,
Faut avoir un (*ter*) bon cœur.

Eh ben! un bonheur comm'ça n'm'arriv'rait pas à moi; c'que c'est que d'êt'la cadette!... Quand je vois mes sœurs s'amuser du matin au soir, tandis qu'on me laisse là dans le coin d'la cheminée comme un je ne sais qui... ça m'fait queuque fois écumer d'colère!... Si mes sœurs croyent qu'ça dur'ra encore longtemps comm'ça?... Qui dirait à me voir ainsi que je suis la fille de M. de la Canardière? Est-ce ma faute à moi.

(On appelle à la cantonnade.)

Cendrillon! Cendrillon! notre déjeuner est-il bientôt prêt!

CENDRILLON.

Tout à l'heure, mesdemoiselles... du café à la crème, du chocolat pour elles, et pour moi un morceau de pain *(la chatte vient en miaulant)*.



Viens, Minette, viens, moumoutte *(la chatte saute sur Cendrillon)*. Comme elle se laisse faire! Qui croirait pourtant que cette petite bête-là entend tout ce que je lui dis? et puis, c'est qu'elle me regarde quelquefois d'un œil... qu'on dirait qu'elle va parler... vrai, faut qu'elle ait quelque chose d'extraordinaire.

(Le chat s'en va. Elle se lève.)

SCÈNE II

JAVOTTE CENDRILLON



JAVOTTE (*elle entre par le côté gauche*).

Eh bien! petite fille, voilà donc comme vous nous faites déjeuner à dix heures? Il est onze heures passées.

CENDRILLON.

Si j'avais comme vous une montre, je serais plus exacte.

JAVOTTE.

C'est la paresse qui vous tient. Au lieu de travailler, vous jouez avec votre chatte?



CENDRILLON.

C'est la seule amie que j'aie dans la maison.

JAVOTTE.

Vous devez vous convenir, pateline et sournoise comme vous êtes.

CENDRILLON.

Merci, ma sœur.

JAVOTTE.

Taisez-vous, petite sotte. Portez notre déjeuner au salon.

CENDRILLON.

J'y vais *(bas, avant de sortir)*, allons d'abord mettre ma chatte dans le panier aux légumes, pour qu'il ne lui arrive aucun mal *(elle sort du côté du feu et revient portant le déjeuner)*.



JAVOTTE.

Dites à ma sœur Madelon de descendre, j'ai à lui parler.

CENDRILLON.

Je le lui dirai *(elle sort par la porte)*.

SCÈNE III

JAVOTTE *(elle se retourne)*.

Je voudrais bien savoir ce que pense Madelon, de ce beau prince que nous avons rencontré hier à la fête du village.

SCÈNE IV

MADELON, JAVOTTE.

MADELON *(elle entre par la porte)*.

Que me veux-tu, ma sœur.

JAVOTTE.

Je voulais savoir de toi, ce que tu penses de ce jeune seigneur que nous avons rencontré hier, à la fête du village.

MADELON.

J'en pense beaucoup de bien, il m'a regardé trois fois avec une attention... il m'a souri quatre fois avec une finesse...



JAVOTTE.

Et moi, il m'a serré la main avec une expression qui semblait dire qu'il me préférait à toute autre.

MADELON *(avec impatience).*

Allons, vous extravaguez, je vous dis qu'il ne pense qu'à moi.

JAVOTTE.

C'est vous qui extravaguez, ma sœur.

(On entend Cendrillon crier : « Mesdemoiselles vous êtes servies ».)

MADELON.

Allons déjeuner, car je ne pourrais vous écouter plus longtemps sans m'impatienter *(elles sortent par la porte).*

SCÈNE V

CENDRILLON *(elle entre par la porte).*

Les voilà à table, c'est le moment de tirer ma chatte de son panier; nous déjeunerons ensemble *(elle va chercher le panier du côté du feu).*

SCÈNE VI

CENDRILLON, M. DE LA CANARDIÈRE.

M. DE LA CANARDIÈRE *(il entre par la porte).*

Où est-elle ? où est-elle ?



CENDRILLON *(venant avec son pain du côté du feu).*

Mon Dieu ! monsieur, qui voulez-vous tuer, avec cette longue épée ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Qui je veux tuer ? qui je veux tuer ? Votre peste de chatte qui semble se faire un malin plaisir de me contrecarrer en tout.

CENDRILLON *(bas).*

Ah ! mon Dieu ! s'il savait qu'elle est là, dans ce panier.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Tantôt, elle efface d'un coup de patte ce que j'écris, tantôt, elle me saute sur la tête au moment où je viens de me faire coiffer ; une autre fois, elle emporte ma perruque sur la gouttière, et elle a l'air de me rire au nez quand je la menace.

CENDRILLON.

Mais que vous a-t-elle donc fait encore aujourd'hui ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ce qu'elle m'a fait? ce qu'elle m'a fait? elle m'a déchiré une paire de manchettes de Valenciennes, qui était toute neuve.

CENDRILLON.

Pourquoi aussi, les avoir ôtées du chiffonnier?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Pourquoi? pour les faire figurer dans la fête la plus brillante qui se sera vue à plus de dix lieues à la ronde et que nous donne ce soir...

CENDRILLON.

Le prince que mesdemoiselles mes sœurs ont rencontré hier à la fête!



M. DE LA CANARDIÈRE.

Oui : ce riche seigneur nous a fait l'honneur de nous inviter : c'est pourquoi il faudra dîner de bonne heure, et ne pas rester à musarder. Allez donc préparer tout ce qu'il faut pour la toilette de ces demoiselles.

CENDRILLON.

Tout à l'heure, monsieur.

M. DE LA CANARDIÈRE.

A l'instant même; obéissez, quand je commande.

CENDRILLON *(bas)*.

Ah mon Dieu ! s'il allait trouver cette pauvre chatte dans mon panier.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Faites donc ce qu'on vous dit.

CENDRILLON.

J'y vais.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Qu'avez-vous besoin de ce panier ? Qu'y a-t-il là dedans ?

CENDRILLON.

Rien.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Rien ? il me semble bien lourd, voyons *(il s'avance)*.

CENDRILLON *(elle recule)*.

Ah ! monsieur, ne la tuez pas, c'est ma chatte.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ah ! je la tiens donc ! ouvrez ce panier.

CENDRILLON *(ouvrant le panier).*

Comment ! il n'y a rien dedans, c'est singulier ! par où donc est-elle sortie ?



M. DE LA CANARDIÈRE.

N'importe. Remettez ce panier à sa place et allez de suite préparer la toilette de ces demoiselles, ainsi que je viens de vous en donner l'ordre.

CENDRILLON.

A l'instant *(elle sort du côté du feu).*

SCÈNE VII

M. DE LA CANARDIÈRE.

Maudite chatte, si je la rattrape, elle me paiera cher mes manchettes, et malheur au perroquet, à la pie, au caniche, si je viens à me monter une fois la tête contre eux *(il se retourne).*

SCÈNE VIII

MADELON, M. DE LA CANARDIÈRE.

MADELON *(elle entre par la porte).*

Qu'avez-vous donc, mon père, et qui vous met tant en colère ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Votre maudite chatte... ces vilains animaux ont toujours fait remue ménage dans ma maison et pour amuser votre jeune âge, j'en ai toujours de nouveaux. Mais bientôt, je vais vous marier et vos noces, une fois faites, il vous faudra partir de ce logis : alors, chez moi, je n'aurai plus de bêtes. *(il sort par la porte).*

SCÈNE IX

MADELON.

C'est encore cette petite Cendrillon qui nous vaut cette algarade (*elle se retourne*).

SCÈNE X

MADELON, CENDRILLON.

CENDRILLON *(elle entre par la porte).*

C'est ça... Cendrillon a bon dos. Quelle robe mettrez-vous, mademoiselle ?

MADELON.

Vous êtes bien curieuse.

CENDRILLON.

Dame ! il faut bien que je le sache, pour vous la préparer.

MADELON.

Ah ! mon Dieu ! quelles mains noires !

CENDRILLON.

Pardine! au métier qu'on me fait faire ici! comme si la cendre était de la pâte d'amande.

MADELON.

Tenez, je vais faire ma toilette moi-même, je n'ai pas besoin d'une petite effrontée comme vous, qui me salirait tout *(elle sort par la porte)*.

CENDRILLON.

Tant mieux. Autant de peine de moins.

SCÈNE XI

CENDRILLON.

Elles vont chanter, rire, danser toute la nuit... Qu'elles sont heureuses! et moi qui travaille sans cesser, on me laisse, et personne ne vient à mon secours.

SCÈNE XII

LA FÉE, CENDRILLON.

La Fée paraît au milieu d'un nuage, vis-à-vis Cendrillon, deux écriteaux paraissent en même temps portant ces mots que la Fée chante : « Ça ne durera pas toujours. »

CENDRILLON.

Miséricorde! Qu'est-ce que c'est que ça?

LA FÉE.

Je suis la Fée Minette qui vient te protéger. Tout va changer pour toi, mais je te recommande de suivre en tous points mes conseils.

(La Fée et les écriteaux disparaissent.)



SCÈNE XIII

CENDRILLON.

Par exemple, voilà de ces choses... comment, elle dit qu'elle s'appelle Minette!... est-ce que ce serait?... il y a quelque chose là dessous que je ne comprends pas!... bah! que je suis bête! ce n'est qu'une vision; j'aurai dormi un petit quart d'heure. Allons, allons, oublions tout ça et occupons-nous de notre besogne, ça vaudra mieux.

SCÈNE XIV

(La Fée reparaît ainsi que les écriteaux.)

CENDRILLON.

Ah! ben, v'là qu'est un peu fort!... ça r'vient, j'en suis toute tremblante... Ah! ça, mais je ne dormais donc pas tout à l'heure?... Est-ce que tout ça serait vraiment l'ouvrage de cette petite chatte, que je caressais encore-là ce matin!... C'est que je ne la vois plus *(elle appelle)*, Minette? Minette?

(La Fée et les écriteaux disparaissent.)

SCÈNE XV

LA FÉE, CENDRILLON.



LA FÉE *(apparaît du côté du feu)*.

Me voilà, Cendrillon, que me veux-tu?

CENDRILLON *(reculant de surprise)*.

Moi? rien, madame, c'n'est pas vous que je demandais... *(A part.)* Oh! la belle personne!

LA FÉE.

N'as-tu pas appelé Minette?

CENDRILLON.

C'est vrai, mais ce n'est pas vous. C'est la chatte.

LA FÉE.

Eh bien! C'est moi.

CENDRILLON.

Vous voulez rire sans doute.

LA FÉE.

Non, te dis-je, cette Minette, qui ce matin a tiré les marrons du feu, qui a joué tant de tours à ton beau-père pour le punir de te méconnaître, cette Minette qu'il poursuivait l'épée à la main, à qui tu as sauvé la vie à l'aide de ton panier; cette Minette enfin que tu appelles maintenant, c'est moi.

CENDRILLON.

Par exemple, je vous aurais bien rencontrée vingt fois sans vous reconnaître.

LA FÉE *(souriant)*.

Je le crois aisément.

CENDRILLON.

Mais vous êtes donc sorcière?

LA FÉE.

Je suis fée.

CENDRILLON.

Vous.

LA FÉE.

Et de plus, ta marraine; ce que tu as fait ce matin pour moi, t'a assuré ma protection.

CENDRILLON *(sautant de joie).*

Ah ! comme mes sœurs vont être surprises.

LA FÉE.

Tes sœurs !... Je me réserve de les punir au bal de ce soir.

CENDRILLON.

Pas trop fort, n'est-ce pas ? Car au fond elles ne sont peut-être pas méchantes.

LA FÉE.

Elle les défend ! excellent petit cœur. Mais je sais tout : l'autre soir dans le grenier ne t'ont-elles pas battue et ne t'ont-elles pas enfermée ?

CENDRILLON.

Je m'en souviens trop pour le nier; mais comment dans ce grenier noir avez-vous pu voir tout cela.

LA FÉE.

Je rôdais, comme font les chats, le long de la gouttière.

CENDRILLON.

Est-il possible?... plus je vous regarde, plus ça me paraît drôle, que c'te petite Minette soit une fée.

LA FÉE.

C'est pourtant vrai, et quand tu voudras je te donnerai le pouvoir de te transformer à volonté.

CENDRILLON.

De me transformer?

LA FÉE.

Oui, de changer, quand tu voudras, de figure et d'habits.

CENDRILLON.

Et on ne me reconnaîtra pas?

LA FÉE.

Pas même ton père, ni tes sœurs.

CENDRILLON.

Ainsi quand je m'ennuierai d'être femme, je pourrai devenir homme?

LA FÉE.

Tu n'auras qu'à dire.

CENDRILLON.

Et d'homme, redevenir femme?

LA FÉE.

Tu n'auras qu'à parler, d'un seul coup de baguette, cela sera fait.

CENDRILLON.

Oh ! que c'est commode, une baguette comme ça *(on frappe à la porte)*. Pardon, ma marraine, on frappe.

LA FÉE.

Va ouvrir *(Cendrillon se retourne et sort par la porte)*.

SCÈNE XVI

LA FÉE.

L'aimable enfant ! comme elle a été surprise de ma métamorphose, et comme je me sais gré de l'avoir adoptée. J'entends venir quelqu'un *(elle disparaît)*.

SCÈNE XVII

CENDRILLON, MIRLIFLOR.



CENDRILLON *(elle entre par la porte à reculons)*.

Donnez-vous la peine d'entrer par ici, monsieur.

MIRLIFLOR *(il entre par la porte)*.

Me voici donc dans le château de M. de la Canardière.

CENDRILLON.

Oui, monsieur, si monsieur veut me dire son nom, je vais l'annoncer.

MIRLIFLOR.

Le prince Mirliflor, seigneur du village voisin.

CENDRILLON.

Je vais avertir mon père.

MIRLIFLOR.

Vous êtes donc une des filles de la maison?

CENDRILLON.

C'est si on veut : je la suis et je ne la suis pas.

MIRLIFLOR.

Comment vous n'êtes pas la fille de votre père, mais ce que vous me dites là me paraît amphibologique, j'ose même dire amphigourique.

CENDRILLON.

C'est pour vous dire que M. de la Canardière ne m'a jamais traitée comme sa fille.

MIRLIFLOR.

Et quel est votre pays, votre âge, votre nom?

CENDRILLON *(elle chante).*

Air : *Lise chantait dans la prairie.*

Je suis d'un village de Flandres,
Je compte quinze ans et trois mois,
Je vis, un mercredi des cendres,
Le jour pour la première fois;
Ma place ici n'est pas trop belle
Assise devant un tison,
Je reste sur mon escabelle;
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR.

Et quelle est votre occupation ?

CENDRILLON.

2e

Je fais la cuisine, je lave,
Et tous les jours sur l'escalier,
Je descends le vin à la cave,
Je monte le bois au grenier;
De travail, ici l'on m'assomme
Sans égard pour mon cotillon.
Que j'sois lasse ou non, c'est tout comme.
L'on traite enfin comme un homme
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR.

Et vos sœurs que font-elles ?

CENDRILLON.

3e

Mes sœurs fréquentent le grand monde;
Elles courent spectacle et bal
Et chez elles l'argent abonde,
Tandis que moi, j'ai tout le mal;
Ces demoisell'ont l'privilège
De fair' nuit et jour carillon
De m'gronder, de m'battre, que sais-je ?
Mais je sais bien, qui protège } *(bis.)*
La petite Cendrillon. }

Ah mon Dieu ! j'ai oublié de vous annoncer, j'y cours *(elle se retourne et sort du côté du feu).*

SCÈNE XVIII

M. DE LA CANARDIÈRE, MIRLIFLOR.



M. DE LA CANARDIÈRE *(il entre du côté du feu).*

A quel bonheur, monseigneur, dois-je l'honneur de recevoir votre grandeur?

MIRLIFLOR.

Ayant pour le bal de ce soir prié vos demoiselles, j'ai cru devoir, par procédé, venir au devant d'elles pour les y conduire moi-même.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Monseigneur!... quel honneur!... mes filles n'ont rien négligé pour se rendre dignes de figurer avec avantage parmi les beautés que vous allez réunir.

MIRLIFLOR.

Au moment où je vous parle le tambour annonce le motif secret de la fête que je vais donner.

M. DE LA CANARDIÈRE.

C'est pour vous marier, autrement dit pour prendre une épouse.

MIRLIFLOR.

Oui, c'est ce soir que je choisis celle qui de mon nom doit étendre l'éclat.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Et quelles sont les qualités requises pour mériter l'honneur de...

MIRLIFLOR.

Mais, que je trouve une femme jeune, jolie, bonne et spirituelle, et je m'en contenterai.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Je crois que vous n'irez pas loin pour fixer votre choix. Mes filles, Madelon et Javotte, réunissent, aux qualités que vous désirez, quelques talents de société, tels que le chant et la danse...

MIRLIFLOR.

Le chant et la danse, j'en raffole.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Monseigneur, nous sommes à vos ordres, mes filles sont dans le salon.

MIRLIFLOR.

Cette jeune personne qui était ici tout-à-l'heure, n'est-elle pas des nôtres !

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ça ! fi donc ! ça n'est bon que pour garder la maison.

MIRLIFLOR.

Elle n'aurait pas été la plus laide des belles que je réunis.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Monseigneur est trop honnête.

MIRLIFLOR.

Allons, le bal va s'ouvrir ; il est temps de nous y rendre *(ils se retournent et sortent par la porte).*



SCÈNE XIX

CENDRILLON.

Elles vont au bal et je vais rester seule, j'aurais pourtant bien voulu aller au bal avec elles... mais avec une méchante robe comme la mienne, est-ce que c'est possible? A propos, je me souviens que Minette m'a dit que je pourrais, en le lui demandant, devenir tout ce que je voudrais, essayons.

Ma bonne marraine, je voudrais bien être magnifiquement habillée *(ses vêtements disparaissent et Cendrillon paraît magnifiquement habillée)*. Que de belles choses! mon Dieu que je suis belle!... regardez donc, si mes sœurs voyaient ça! elles en seraient jalouses.

SCÈNE XX

CENDRILLON, LA FÉE.

LA FÉE.

Eh bien! Cendrillon, es-tu contente de moi?

CENDRILLON.

Oh! ma bonne marraine, qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous me fassiez tant de bien?

LA FÉE.

Tu étais malheureuse et tu m'as sauvé la vie.

CENDRILLON.

Oh! c'est sans intérêt d'abord.

LA FÉE.

Mais dis-moi : est-ce que cette belle toilette là ne te donne pas envie de sortir pour la montrer?

CENDRILLON.

Dame! c'est bien naturel.

LA FÉE.

Et où voudrais-tu aller?

CENDRILLON.

Oh! je sais bien où.

LA FÉE.

Allons, parle-moi franchement.

CENDRILLON.

Je n'ose pas... mais puisque vous êtes fée, vous devez bien le savoir.

LA FÉE.

Au bal, où sont tes sœurs?

CENDRILLON.

Comme vous avez deviné ça!

LA FÉE.

Tu aimes donc bien la danse?

CENDRILLON.

Oh ! ça c'est vrai. Quand j'entends un violon, mon pied se lève de suite.

LA FÉE.

Eh bien ! tu iras.

CENDRILLON.

Vrai ? mais si mes sœurs me reconnaissent.

LA FÉE.

Pas plus que si elles ne t'avaient jamais vue, je te l'ai déjà dit.

CENDRILLON.

Mais est-ce que j'irai à pied, belle comme me voilà ?

LA FÉE.

Ce n'est pas mon intention; voilà justement une citrouille, tu vas y entrer.

CENDRILLON.

Vous allez me faire rouler au bal dans une citrouille?



LA FÉE.

Oui, vraiment.

CENDRILLON.

Est-ce qu'elle va rouler toute seule, sans chevaux ni cocher ?

LA FÉE.

Tu m'y fais penser; regarde s'il n'y a rien dans la souricière.

CENDRILLON *(se retourne)*.

Je vais y voir *(elle regarde dans la souricière)*. Ma marraine, il y a un gros rat et deux souris.

LA FÉE.

Eh bien! touche-les toi-même avec ma baguette.

CENDRILLON.

Moi, ma marraine? Oh! j'en ai trop peur.

LA FÉE.

Tu en as peur, eh bien, je vais les toucher moi-même.

(Elle touche la souricière. La citrouille, la table et la souricière disparaissent, ainsi que Cendrillon. On voit à leur place une jolie calèche attelée de deux chevaux avec un cocher, Cendrillon est dedans.)

Tu peux aller, maintenant.



CENDRILLON.

Seule ?

LA FÉE.

Je veille sur toi.

CENDRILLON.

Je vous en prie, car je ne suis pas plus tranquille qu'il ne faut... tout ça m'a...

LA FÉE.

Ne crains rien, mais à une condition, c'est que tu sortiras de la salle au premier coup de minuit.

CENDRILLON.

Au premier coup de minuit, ma marraine ?

LA FÉE.

Il le faut, et si tu laissais passer l'heure, maîtresse, voiture et cocher, tout reprendrait sa première forme.

CENDRILLON.

J'y ferai attention.

LA FÉE.

Allons, au revoir.

CENDRILLON

De tout mon cœur.

LA FÉE.

Tu m'entends bien ? à minuit ! fouette cocher.

CENDRILLON.

Un moment, cocher !... Dites-donc, ma marraine, s'il vous prend fantaisie de redevenir chatte d'ici à ce soir, vous trouverez votre panier sous le garde-manger.

LA FÉE.

Je te remercie de ton attention *(elle chante).*

Air : *Bon voyage, cher Dumollet.*

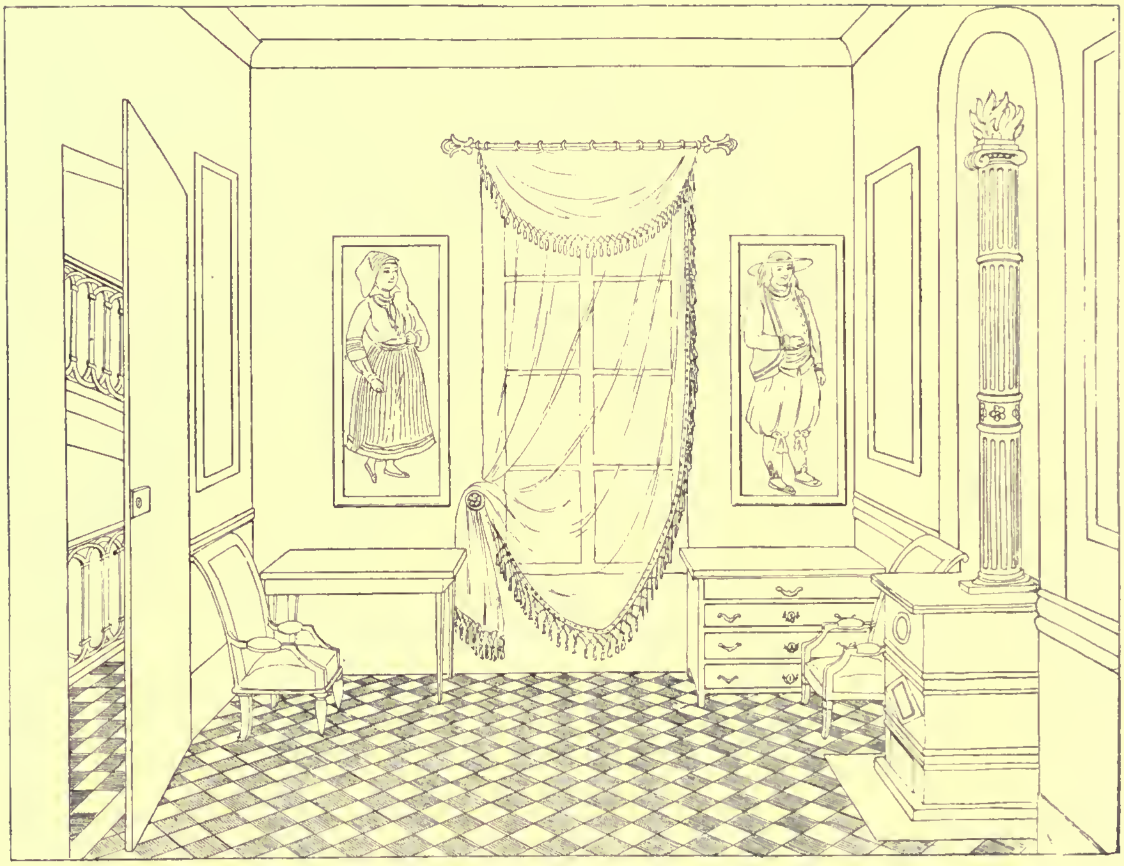
Bon voyage, ma chère enfant !
Que le plaisir vole sur ton passage
Bon voyage, et minuit sonnant
Songe qu'ici ta marraine t'attend.

CENDRILLON.

Quel voyage ! quel agrément,
D'aller au bal dans un tel équipage.
Quel voyage pour moi, vraiment
Quelle surprise et quel heureux moment.

(La voiture roule et Cendrillon part.)

ACTE DEUXIÈME



La Salle de bal.

ACTE DEUXIÈME

LE BAL CHEZ MIRLIFLOR.

SCÈNE I

Le théâtre représente la salle de bal, on danse et on chante en même temps.

GROUPE DE CINQ DANSEUSES.



CHŒUR GÉNÉRAL.

Air de la *Trajan* (contredanse).

Jusques à demain
 Toujours en train,
Par nos rigodons
 Et nos chansons



Célébrons le choix
Qui va rendre à la fois
Deux amoureux, joyeux,
Heureux.
Vous jeunes beautés
Qui disputez
Par plus d'un talent
Ce choix brillant
Redoublez d'ardeur
Pour mériter l'honneur
De toucher d'un si grand seigneur,
Le cœur.

(Un seul chantant.)

Mais voyez donc les jolis pas
Que de souplesse ! Ah ! que de grâce
Que de fraîcheur ! Ah ! que d'appas
Les plaisirs volent sur nos traces

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jusques à demain *(etc.)*

VALSE
(Un seul chante.)
On voit passer un certain nombre de valseurs et valseuses.



Chantons
Dansons
Valsons
Brillons
Efforçons-nous de plaire
Chantons
Dansons
Valsons
Brillons
Et nous l'emporterons
(Les valseurs sortent.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jusques à demain *(etc.)*

Le groupe des cinq danseuses revient et sort à la fin du refrain.

SCÈNE II

MIRLIFLOR. CENDRILLON.

MIRLIFLOR.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle princesse..

CENDRILLON.

Moi! princesse! cela vous plaît à dire.

MIRLIFLOR.

Vous le dissimulez en vain, cette tournure noble, cet équipage brillant annoncent...

CENDRILLON.

Que je ne suis pas venue à pied, voilà tout.

MIRLIFLOR.

D'accord, mais les couleurs peu communes de votre équipage...

CENDRILLON.

Gris de souris, tout bonnement.

MIRLIFLOR.

De votre voiture...

CENDRILLON.

Jaune citrouille, c'est la mode.

MIRLIFLOR.

Allons, je vois que vous vous obstinez à taire votre rang. Mais vous avez un nom peut-être ?

CENDRILLON *(à part)*.

Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié de demander à ma marraine comment je m'appellerais !

MIRLIFLOR.

Eh bien ! vous restez muette, femme incomparable !... Cet embarras, ce silence, ce trouble ont trahi votre incognito... Oui, vous êtes la fille d'un roi... Ah ! par pitié, dites-moi, au moins, le nom de votre royaume.

CENDRILLON.

Ce n'est pas le Pérou.

MIRLIFLOR.

Eh ! qu'a-t-on besoin de trône, quand on sait comme vous, réunir tant d'attraits et de charmes.

CENDRILLON *(à part)*.

Ses expressions m'embarrassent *(haut)*. Seigneur, si nous allions rejoindre ces dames.

MIRLIFLOR.

Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous être agréable *(ils sortent tous deux)*.

SCÈNE III

Ce tableau est le même que pour la scène première du premier acte.

SCÈNE IV

MIRLIFLOR, *assis dans un fauteuil,* M. DE LA CANARDIÈRE.



M. DE LA CANARDIÈRE.

Seigneur, vous voyez mille et mille beautés, toutes plus belles les unes que les autres, qui n'aspirent, ne respirent et ne soupirent qu'après le moment de développer les talents et les grâces, pour la danse, de la couronne et du chant...

MIRLIFLOR.

Je vous devine... Mais, dites-moi : mes gens ont-ils eu soin de vous ? vous ont-ils fait rafraîchir ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Je suis comblé de leurs prévenances.

MIRLIFLOR.

A la bonne heure.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Avec votre permission, monseigneur, mes filles vont vous montrer leurs talents et je vais les faire entrer les premières. Quel que soit votre arrêt, j'y suis soumis, dévoué.



MIRLIFLOR.

Vous pouvez les aller chercher.

(M. de la Canardière sort.)

SCÈNE V

MIRLIFLOR, MADELON, LA FÉE.

MIRLIFLOR.

Commencez, belle Madelon.

MADELON.

Je vais chanter l'air :
Quoi donc!
Est-ce vous offenser que de vous louer...

(La fée paraît dans un nuage, Madelon chante.)

Quoi...! (elle n'en peut dire davantage).

MIRLIFLOR.

Quoi de plus pur que ce quoi là ? allons de la hardiesse.

MADELON *(essayant encore).*

Quoi!...

MIRLIFLOR.

Quoi ! Qu'est-ce qui vous arrête ?

MADELON *(de même).*

Quoi!



MIRLIFLOR.

C'est la timidité, l'agitation. Allez vous remettre un peu à votre place, pendant que votre sœur va venir danser.

(Madelon sort.)

SCÈNE VI.

JAVOTTE, MIRLIFLOR.

MIRLIFLOR.

A vous, séduisante Javotte.

JAVOTTE.

Je vais danser le pas de trois *(elle reste une jambe en l'air un moment, la baisse, la relève et n'en peut pas faire davantage).*

MIRLIFLOR.

Il paraît que la jambe gauche n'est pas aussi exercée que la droite.

JAVOTTE.

Je ne sais qui peut retenir ma jambe; il semble que je sois ensorcelée *(elle recommence et fait le même jeu).*

MIRLIFLOR.

Allez vous reposer, une autre va prendre votre place.

JAVOTTE.

Quelle vexation *(elle sort, la Fée disparaît).*



SCÈNE VII

CENDRILLION, MIRLIFLOR.

MIRLIFLOR.

A votre tour, belle étrangère.

CENDRILLON *(elle entre en chantant).*

Air : *Ah! laissez-moi déraisonner.*

Oui, j'aime danser, chanter;
Ce sont les plaisirs de mon âge (*bis*)
En attendant le mariage
Je veux au moins, bien m'amuser (*bis*).

(Elle répète ce couplet et on entend sonner minuit)

CENDRILLON.

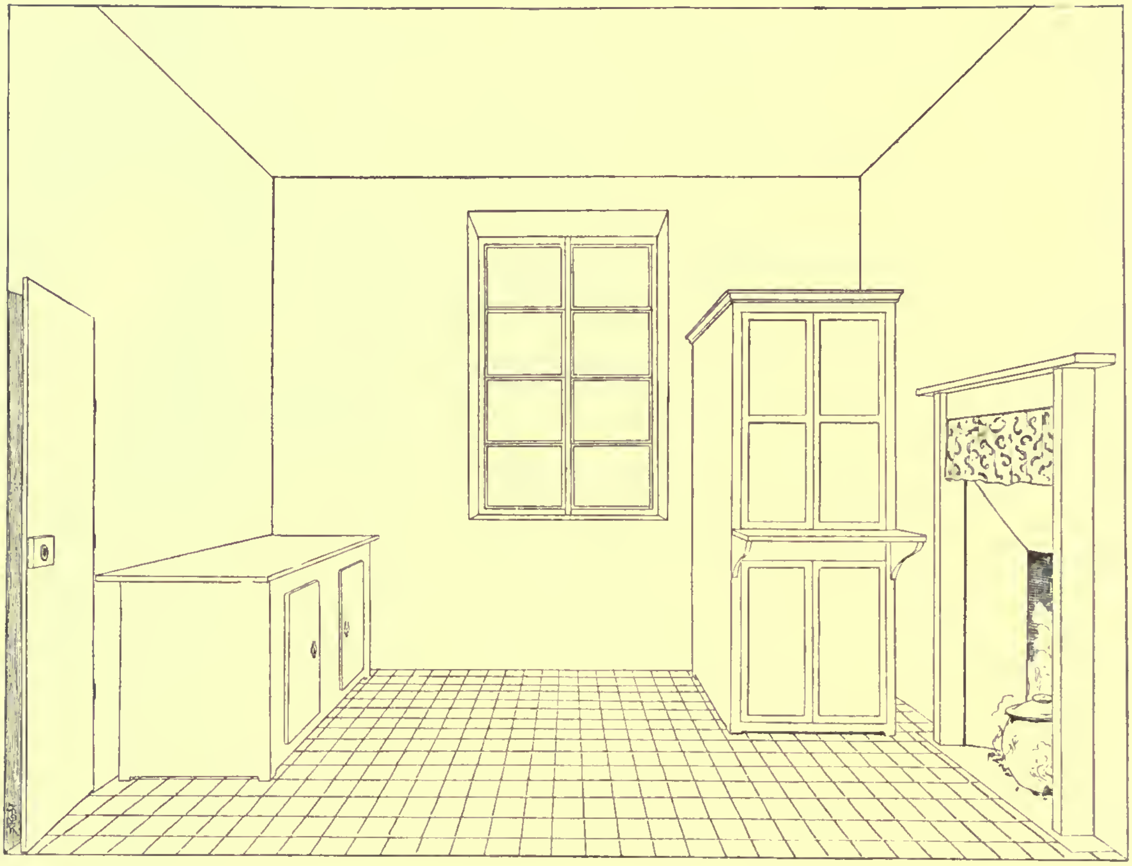
Oh! ciel! minuit sonné! je suis perdue *(elle s'enfuit).*

SCÈNE VIII

MIRLIFLOR.

Où donc peut-elle ainsi courir? La chose est singulière! elle allait obtenir le prix, pourquoi fuit-elle? Holà, piqueurs, laquais, postillons, courez tous ventre à terre et ramenez-moi cette charmante princesse.

ACTE TROISIÈME



La Cuisine de Cendrillon.

ACTE TROISIÈME

LE RETOUR DE CENDRILLON CHEZ SON PÈRE

Même décoration que pour le premier acte.

SCÈNE I

CENDRILLON.

Ouf! m'y voilà!... que va dire ma marraine? Maudit bal, qui m'a fait oublier l'heure... que c'est ennuyeux de s'amuser comme ça!... La Fée m'a tenu parole, me v'là redevenue comme j'étais et la citrouille aussi. Mes deux souris et le gros rat sont rentrés dans la souricière. Allons, c'est fini, ma marraine ne m'aime plus... où est-elle maintenant? (*elle appelle*) Minette? Minette!... Ah! mon Dieu! elle n'est plus là! je le disais bien, elle me boude, pauvre Cendrillon!... elle ne vient pas!... Que je suis malheureuse! Minette! Minette!

SCÈNE II

CENDRILLON, LA FÉE *(elle paraît tout-à-coup).*

LA FÉE.

Me voici, Cendrillon, que me veux-tu?

CENDRILLON.

Ah! ma bonne marraine! pardon! j'ai manqué l'heure, mais, dame, je ne m'étais jamais trouvée à pareille fête. Et tenez, je suis venue si vite, que j'en ai perdu un de mes petits souliers verts.

LA FÉE.

Il se retrouvera; et que cela te serve de leçon, une autre fois. Je me doutais bien qu'il t'arriverait quelque chose, mais sans te rien dire et sans être vue je te suivais partout et je me suis bien vite aperçue que tu avais perdu ta chaussure en fuyant.

CENDRILLON.

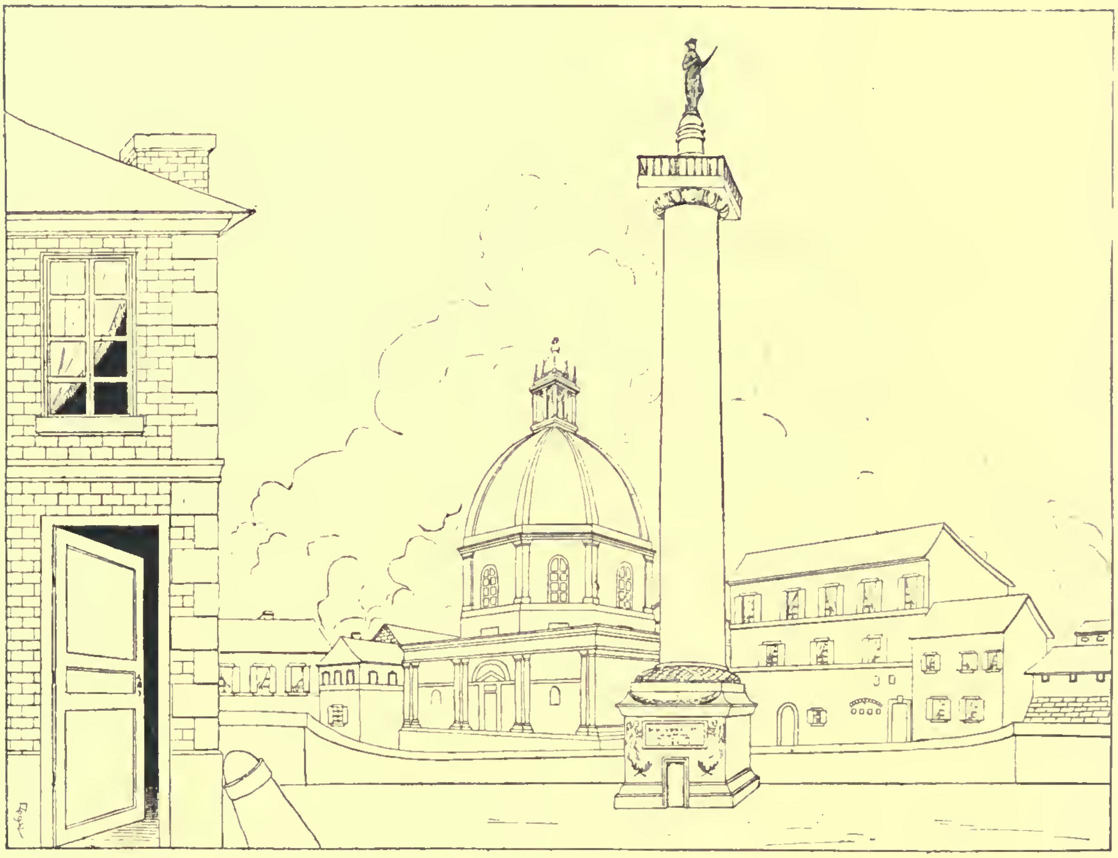
Je me souviendrai de cette leçon là, ma marraine, et je vous promets bien, une autre fois, d'être plus obéissante (*on entend un tambour*). Quel bruit de tambour? Qu'est-ce que cela veut dire? ma marraine, voulez-vous bien me permettre d'aller écouter ce qu'on va publier?

LA FÉE.

Je t'y engage même, car cela te regarde et voici le moment où tes destins vont s'accomplir.

(*Cendrillon sort et la Fée disparaît*).

ACTE QUATRIÈME



La Place publique.

ACTE QUATRIÈME

MIRLIFLOR FAIT RECHERCHER LA PERSONNE QUI A PERDU LE PETIT SOULIER

La scène représente une place publique.

SCÈNE I

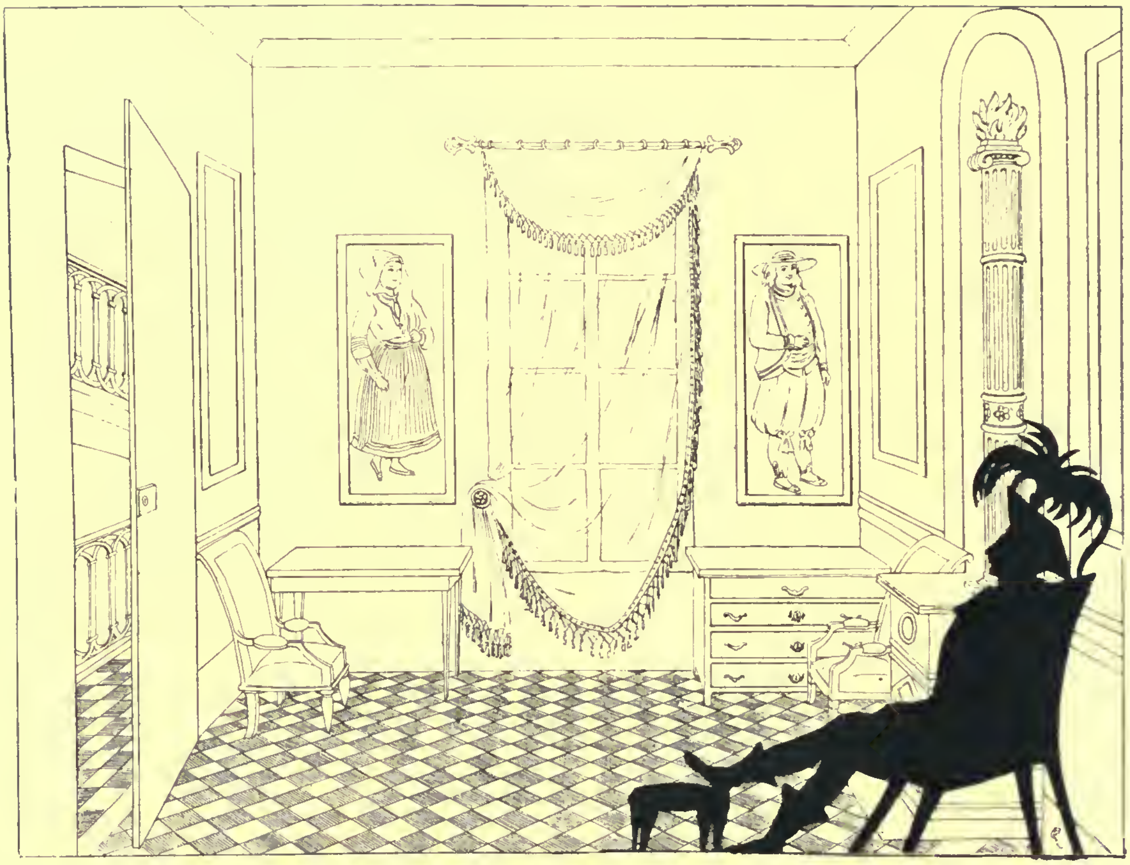
UN TAMBOUR *vient faire la publication suivante :*

On fait à savoir à toutes les demoiselles qui ne sont pas mariées, qu'il a été perdu à la fête que le très haut et puissant seigneur Mirliflor a donnée hier soir, le soulier sans pareil d'une beauté céleste. Celui ou celle qui pourra le chausser aura l'honneur de devenir la princesse de Mirliflor; à seule fin de retrouver l'épouse que le susdit prince veut épouser en légitime mariage, il invite toutes les susdites demoiselles qui ne sont pas mariées à retourner ce soir dans les appartements de son château.



Une mise décente est de rigueur.

ACTE CINQUIÈME



Mirliflor faisant essayer la pantoufle merveilleuse.

ACTE CINQUIÈME

MARIAGE DE CENDRILLON

Même décoration que pour le deuxième acte.

SCÈNE I

MIRLIFLOR (*il reste pendant tout ce dernier acte assis dans son fauteuil*),
UN GROUPE (*portant le soulier sur un coussin passe et repasse en chantant*).



Air de la *Trajan*.

Gloire mille fois
Au beau minois
Dont le pied charmant
Peut aisément
Entrer tout entier
Dans le joli soulier
Qu'au bal on perdit en fuyant.
(*bis.*)

SCÈNE II

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE.

MIRLIFLOR.

M. de la Canardière, c'est par vos filles que l'épreuve va commencer.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Seigneur, c'est assurément pour moi et mes filles, mes filles et moi, un honneur très flatteur (*il se retourne et sort*).

SCÈNE III

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE.

M. DE LA CANARDIÈRE (*en rentrant*).

A toi Javotte!...

SCÈNE IV

JAVOTTE, M. DE LA CANARDIÈRE, MIRLIFLOR.

JAVOTTE.

Mais, mon père, ça ne m'ira jamais.

M. DE LA CANARDIÈRE (*il se baisse*).



Fais le petit pied.

JAVOTTE (*elle crie*).

Haï ! mon Dieu ! vous me blessez ! (*elle chante*).

Il n'entrera pas.
La pantoufle est trop étroite.
Il n'entrera pas.

M. DE LA CANARDIÈRE (*se redressant*)

Que diable as-tu dans les bas ?

JAVOTTE.

J'ai le pied trop long ;
Vous voulez que je boite
J'ai le pied trop long.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Où diantre as-tu le talon ? (*il se baisse*).

JAVOTTE (*crie*).

Haï !

M. DE LA CANARDIÈRE.

J'y renonce. A toi Madelon.

(*Javotte sort*).

SCÈNE V

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON.

MADELON (*elle chante*).

(*M. de la Canardière se baisse*).

Il ne m'ira pas
Je sens déjà qu'il me blesse
Il ne m'ira pas.

M. DE LA CANARDIÈRE (*il se redresse*).

Ton pouce ne finit pas.

MADELON.

Assez par pitié!

M. DE LA CANARDIÈRE.

L'honneur d'être une princesse
N'est pas trop payé
Par un pied
Estropié.

Si j'avais pu prévoir cela il y a quarante ans seulement... Allons, dites à Cendrillon de venir.

SCÈNE VI

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE, CENDRILLON.

MIRLIFLOR (*il chante*).

Air du *Sultan Saladin*.

A vous jeune Cendrillon.

CENDRILLON.

Eh quoi ! pauvre Cendrillon,
Oserai-je ici prétendre ?

M. DE LA CANARDIÈRE (*il se baisse*).

Essayez sans plus attendre.
Ciel, le soulier va très bien,
Très bien, fort bien,
Cela ne la blesse en rien.
(*Il se redresse.*)
Messieurs, mesdames, je proclame
Qu'elle est sa femme (*bis*).



RIDEAU

L'ANE EMBOURBÉ

PERSONNAGES :

Mathurin, sur son âne.

Mathurin tirant son âne par la bride.

Mathurin portant son âne sur son dos.



L'âne embourbé.

L'ANE EMBOURBÉ

SCÈNE I

MATHURIN (*sur son ane*).

Hu Martin!... hu! petit gris... allons donc; et vite! dépèchons-nous. Au trot, mon mignon, au trot... tu sais que j'tai promis un picotin à l'écurie!...



Dame! c'est que j'allons voir mam'zelle Suzon et n'faut s'amuser en route; mam'zelle Suzon, à qui j'sommes fiancé, avec promesse de mariage pour l'troisième jour après le dimanche de Pâques, 28 avril

prochain, à huit heures précises du matin, comme qui dirait mardi en quinze.

A celle fin aujourd'hui qu'est l'douze du mois, j'l'y portons un gros bouquet pour sa fête. Faut que je lui présentions ça c'matin sur l'coup d'sept heures, sans manque, et avant la grand'messe, ou sinon, l'gros Mathurin, qu'est là !... j'l'avons surpris l'aut'jour à l'y faire les yeux doux !... et jarni ! y pourrait bien tout de même avoir appétit d'une bonne amie; aussi pour l'y mieux taper dans l'œil, j'avons du coup mis notre habit d'bouracan vert à fleurs jaunes et nos bas d'laine rouge qui sont achetés tout exprès pour la noce....

Mais, c'est des idées tout ça... j'puis pas penser que mam'zelle Suzon, qu'est belle comme le soleil levant, voudrait me jouer pareille farce, tout d'même, faut que j'lui en souffle un petit mot en guise d'compliment.

Allons, Martin, v'là là-bas l'clocher de la paroisse; nous v'là bientôt rendus, allons p'tit gris, hu !... hu ! hu !... Eh bien ! Martin ! tu t'enfonces, Martin ; eh bien ! que fais-tu là, mon garçon ? tu t'enfonces !... tu t'enfonces !... Martin !... holà ho !... holà ho !... Ah ! vilaine bête !... hu ! hu !... oh mes bas rouges !... hu ! hu !... Mon habit jaune en bouracan ! hu !... hu !.. mon gros bouquet !.. hu !.. hu !.. tu t'enfonces, maudite bête !.. hu ! Martin ! — Ah ! chienne de bourrique ! m'v'là dans l'bourbier jusqu'au ventre !.. Ah ! mam'zelle Suzon ! chien d'animal que c't'animal là !... mais voyez donc cette vieille bourrique !.. assassin d'baudet !... bourrique scélérate ! faudra-t-il pas bientôt que j'la porte ! elle ne bouge pas plus qu'si elle avait pris racine dans c'te mare.



Voyons, j'vas tâcher d'la haller par la bride... hu! hu! hu donc (*il tire le baudet par la bride*). Ah! voleur, tu veux que je te mette sur mon échine!.. Y a pas d'aut' moyen de l'tirer d'là.

Allons v'là qu'est dit, faut y passer (*il met l'âne sur son dos*).

(*L'âne brait* :) Hi an! hi an! hi an (*et fait des crotins*).



LE SAVETIER

PERSONNAGES :

Le Savetier, une bouteille à la main.

Sa Femme, armée d'un balai.



La Place publique.

LE SAVETIER

SCÈNE I

JACQUOT (*tenant en main une bouteille. Il entre en chantant*).

Le vin de Bourgogne
Met la bonne humeur
Au cœur.
Pour faire vigogne
Il faut cet'liqueur.

La peur, la tristesse,
Le profond chagrin :
Enfin,
Tout mal bientôt cesse.
En buvant ce vin.

Le vin de Bourgogne
Met la bonne humeur
Au cœur
Pour faire vigogne
Il faut cet'liqueur.

(*Il braille à tort a travers.*)

O nuit! O nuit!
Protège mon orgie.
Bacchus! Bacchus!
Daigne me secourir.

Le vin de Bourgogne, etc.

(*Jusqu'au mot liqueur.*)

Par ma foi, c'est assez chanté pour boire un coup (*il boit*). Prenons un peu d'haleine... En tous cas, y a rien d'pressé, quand l'ouvrage est fait... Au surplus : oust, pour les savates ; c'est aujourd'hui lundi (*il boit*). J'avons mangé c'matin du p'tit lard qu'était salé comme tous les diables ; j'suis d'puis t'a vider les bouteilles et, jarnigué, j'sens toujours là queuqu'chose qui m'dit : mon ami Jacquot, t'as soif (*il boit*). Allons morbleu i'n'faut pas engendrer pour ça d'mélancolie ! (*il chante comme précédemment*)

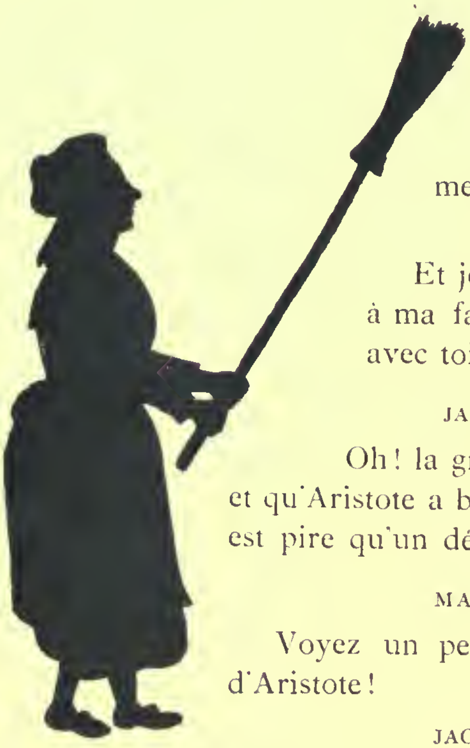


SCÈNE II

MADELON, JACQUOT.

MADELON (*armée d'un balai*).

Ah ! te voilà, chien d'ivrogne !... Toujours en bamboche !... Au lieu de rester à la maison faire tes savates.



JACQUOT.

Je vous ai dit, ma femme, et je vous dis encore, que je suis maître de travailler ou de boire comme il me plaît.

MADELON.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne suis pas mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

JACQUOT.

Oh ! la grande fatigue, que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

MADELON.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote !

JACQUOT.

Oui, habile homme. Trouve-moi un savetier qui sache comme moi,

raisonner des choses, et qui ait su, dans son jeune âge, sa grand'mère par cœur.

MADELON.

Ta grand'mère t'a-t-elle dit d'aller au cabaret, mauvais sujet, gueux d'mauvais sujet?

JACQUOT.

Devriez-vous me parler de la sorte, ma femme : vous êtes trop heureuse de m'avoir pour votre mari.

MADELON.

Qu'appelles-tu bien heureuse de t'avoir? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai...

JACQUOT.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MADELON.

Qui me vend, pièce par pièce, tout ce qui est dans le logis!...

JACQUOT.

C'est vivre de ménage.

MADELON.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais!...

JACQUOT.

Tu t'en lèveras plus matin.

MADELON.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans la maison!

JACQUOT.

On en déménagera plus aisément.

MADELON.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et boire!. .

JACQUOT.

C'est pour ne me point ennuyer.

MADELON.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?..

JACQUOT.

Tout ce qu'il te plaira.

MADELON.

J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

JACQUOT.

Mets-les à terre.

MADELON.

Qui me demandent à toute heure du pain.

JACQUOT.

Donnes-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MADELON.

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?...

JACQUOT.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MADELON.

Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?...

JACQUOT.

Ne nous emportons point, ma femme.

MADELON.

Et que je ne sache point trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

JACQUOT.

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MADELON.

Je me moque de tes menaces.

JACQUOT.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

MADELON.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

JACQUOT.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MADELON.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles!. .

JACQUOT.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MADELON.

Ivrogne que tu es!...

JACQUOT.

Je vous battrai.

MADELON.

Sac à vin!

JACQUOT.

Je vous rosserai.

MADELON.

Infâme

JACQUOT.

Je vous étrillerai.

MADELON.

Eh bien! c'est moi qui vais t'étriller, traître! insolent! trompeur! lâche! coquin! pendard! gueux! fripon! maraud! voleur! assassin... (*elle le bat*).

L'AVARE

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES

Harpagon.

Victor, *son fils.*

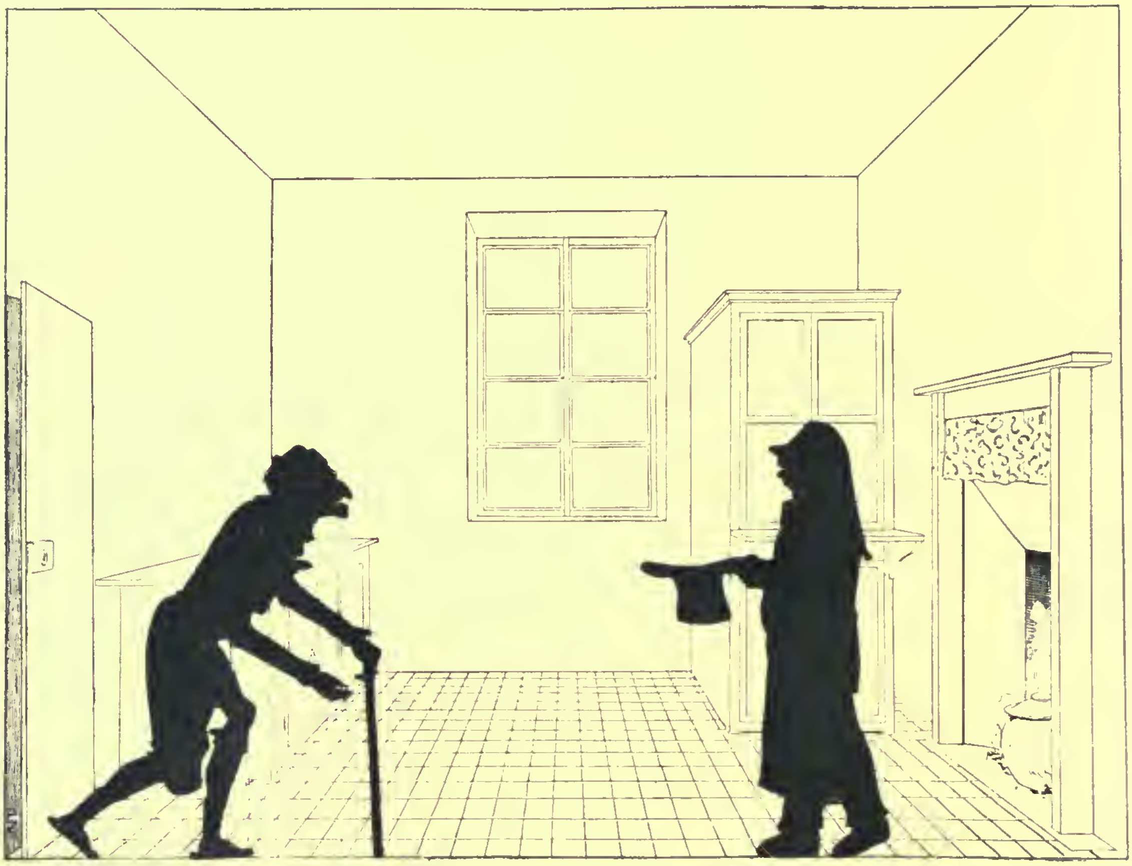
Laflèche, *domestique.*

Jacques, *domestique.*

Simon, *homme d'affaires.*

Flipote, *servante.*

ACTE PREMIER



La Cuisine de l'Avare.

L'AVARE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

HARPAGON, LAFLÈCHE.

HARPAGON.

Hors d'ici, tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi maître juré filou, vrai gibier de potence.



LAFLÈCHE.

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre les dents.

LAFLÈCHE.

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON.

C'est bien à toi, coquin, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

LAFLÈCHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu sortes et que tu ne sois pas dans la

maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir chez moi un traitre qui cherche de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.



LAFLÈCHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler?... êtes-vous volable quand vous renfermez toutes choses et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. C'est ainsi que tu prends garde à ce que je fais (*bas*). Je tremble qu'il ne sache où j'ai caché mon argent (*haut*). Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai, chez moi, de l'argent caché.

LAFLÈCHE.

Vous dites que vous avez de l'argent caché?...

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai...

LAFLÈCHE.

Eh! que m'importe, que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, s'il ne m'en revient pas plus.

HARPAGON.

Tu fais le raisonneur! Sors d'ici, encore une fois!

LAFLÈCHE.

Eh bien, je sors (*il se retourne*).

HARPAGON.

Attends! Ne m'emportes-tu rien?

LAFLÈCHE (*se retournant*).

Que vous emporterais-je?

HARPAGON.

Montre-moi tes mains?

LAFLÈCHE.

Les voilà!

HARPAGON.

Les autres.

LAFLÈCHE.

Je n'ai point d'autres mains que ces deux-ci.

HARPAGON.

Tes poches!

LAFLÈCHE.

Je n'en ai point; vous m'avez défendu d'en avoir. La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HARPAGON.

Comment?... que dis-tu?

LAFLÈCHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui, qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LAFLÈCHE.

Je dis la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LAFLÈCHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils ces avaricieux?...

LAFLÈCHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là?...

LAFLÈCHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous, M. Harpagon?...

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LAFLÈCHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrais bien parler à tes épaules, si tu ne sors d'ici à l'instant.

LAFLÈCHE.

Puisque vous me congédiez, il faut bien que je parte (*il sort*)!

SCÈNE II

HARPAGON (*seul*).

Allons, voilà une bouche de moins dans la maison. N'est-ce pas ridicule d'avoir tant de gens à nourrir chez soi pour en être volé?... Je voudrais bien chasser l'autre aussi: patience, son tour viendra et je serai délivré de tous ces mouchards là (*il appelle*).
Jacques! Jacques!

SCÈNE III

JACQUES, HARPAGON.

JACQUES.

Me voici, M. Harpagon.



HARPAGON.

Allons, viens ici que je te donne mes ordres. Tu vas nettoyer partout et surtout prends garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Tu rinceras ensuite les bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, s'il se casse quelque chose, prends garde à toi, je le rabattrai sur tes gages.

JACQUES.

Qui casse les verres les paie.

HARPAGON.

C'est bien parlé! A propos de verres, je te recommande de ne donner à boire que lorsqu'on aura soif et non pas selon l'habitude de certains impertinents laquais, qui font boire les gens lorsqu'ils n'y songent pas. Attends qu'on t'en demande plus d'une fois, et souviens-toi de porter toujours beaucoup d'eau.

JACQUES.

C'est juste, le vin pur monte à la tête.

HARPAGON.

Demain, je compte donner à dîner à un de mes amis. Dis-moi un peu, que nous donneras-tu?

JACQUES.

Il faudra deux grands potages et quatre entrées.

HARPAGON.

Que diable dis-tu là?... Voilà pour traiter une ville entière.

JACQUES.

Un rôti.

HARPAGON.

Tu vas manger tout mon bien.

JACQUES.

Les entremets.

HARPAGON.

Encore! Est-ce que tu as envie de nous faire crever? La frugalité dans les repas, c'est la santé. Tu ne sais donc pas qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. Entends-tu?... Je te l'ai déjà dit, mais pour que tu ne l'oublies pas, je veux le faire graver en grosses lettres sur la cheminée de ma salle à manger. Je ne veux pas de tous ces plats là. Il me faut de ces choses dont on ne mange guère et qui rassassient d'abord; quelques bons plats de pommes de terre ou de haricots, entends-tu?

JACQUES.

Je n'y manquerai pas.

HARPAGON.

Pourrais-je savoir de toi, maître Jacques, ce que l'on dit de moi dans le pays?

JACQUES.

Oui, Monsieur, je vous le dirais bien; mais je crains que vous n'en soyez faché et que vous ne vous mettiez en colère.

HARPAGON.

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez toute la maison; l'autre, que vous avez une querelle toute prête à faire à vos valets, dans le temps des étrennes, ou de leur sortir d'avec vous, pour trouver une raison de ne leur donner rien. Enfin, voulez-vous que je vous dise, on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces; vous êtes la fable et la risée de tout le monde et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-Mathieu.

HARPAGON.

Tu es un sot! un maraud! un coquin et un impudent! Je ferai de toi ce que je viens de faire de Laflèche et tu sortiras de cette maison, dès que je n'aurai plus besoin de toi (*il sort*).



SCÈNE IV

JACQUES.

Eh! bien, ne l'avais-je pas deviné?... Je savais bien qu'il se fâcherait de lui dire la vérité.

SCÈNE V

VICTOR, JACQUES.

VICTOR.

Ah! te voilà, Jacques; dis-moi donc où est Laflèche. Je cours partout pour le trouver, sans pouvoir le rencontrer.

JACQUES.

Laflèche? M. Harpagon, votre estimable père, vient de m'apprendre qu'il est congédié de ce logis.

VICTOR.

Quoi! le seul domestique que je tenais à mes ordres, mon père l'a congédié? Jacques, va, cours le chercher et dis lui de venir me parler.

JACQUES.

Avec plaisir (*il sort*).

SCÈNE VI

VICTOR (*seul*).

Peut-on rien voir de plus cruel? Non, je ne puis endurer cette rigoureuse épargne, cette sécheresse étrange où l'on me fait languir. Hé! que me servira d'avoir du bien s'il ne me vient que dans le temps où je ne pourrai plus en jouir, et si, pour m'entretenir moi-même, il faut que maintenant je demande et m'engage de tous côtés. Non, cela ne peut durer, et pour y couper court, je veux me marier. Si mon père s'y oppose, je suis résolu à m'éloigner de cette maison; en quittant ces lieux, je m'affranchirai de cette tyrannie où me tient depuis si longtemps son avarice insupportable. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; c'est pourquoi je veux conserver Laflèche qui m'est, pour cela, d'une grande utilité. Ah! le voici.

SCÈNE VII

LAFLÈCHE, VICTOR.

VICTOR.

Eh bien! où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avais-je pas donné ordre?..

LAFLÈCHE.

Oui, monsieur, je m'étais rendu ici pour attendre; mais M. Harpagon, votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé malgré moi et j'ai couru risque d'être battu.

VICTOR.

Je t'ai déjà dit que tu es à mon service et que tu n'as pas à t'inquiéter de ce que te dira mon père. Laissons cela, parlons de notre affaire. Tu sais que les choses pressent plus que jamais. N'as-tu pas trouvé d'argent?

LAFLÈCHE.

Pardonnez-moi, monsieur.

VICTOR.

Où est-il donc, cet argent?

LAFLÈCHE.

Je ne l'ai point.

VICTOR.

Que veux-tu donc dire? Je ne te comprends pas.

LAFLÈCHE.

J'ai trouvé le moyen d'en avoir.

VICTOR.

Très bien! et de qui?

LAFLÈCHE.

De monsieur votre père.

VICTOR.

Cela me paraît bien difficile.

LAFLÈCHE.

C'est une idée lumineuse qu'il a allumée lui-même dans mon cerveau. Écoutez: en sortant d'ici tout à l'heure, lorsqu'il m'eût congédié, je dirigeai mes pas vers le port d'où je vis sortir, à la voile, une galère turque; cette galère arrivée sur rade serra ses voiles et jeta l'ancre. Elle est restée mouillée en cet endroit.

VICTOR.

Eh bien! qu'est-ce que cette galère sur rade a de commun avec l'argent que tu prétends obtenir de mon père?

LAFLÈCHE.

Je vais vous faire connaître ma ruse, venez, car je l'entends et il pourrait nous gêner pour cette affaire (*ils sortent tous deux*).

SCÈNE VIII

HARPAGON (*seul*).

Je viens de faire une tournée du côté de mon argent afin de m'assurer si ce pendard de valet n'en aurait point emporté; je suis bien aise de l'avoir congédié, car je ne me plaisais point à voir chez moi ce chien de rusé là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, ne conservant que ce qu'il faut pour sa dépense; car on ne sait où trouver une cache fidèle. Pour moi, les coffres-forts me sont suspects, je ne veux jamais m'y fier, ce sont justement de vraies amorces à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer. Cependant, je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré, dans mon jardin, les 10,000 écus qu'on m'a rendus hier. Dix mille écus en or, chez soi, c'est une somme assez... Taisons-nous, j'entends venir quelqu'un.

SCÈNE IX

SIMON, HARPAGON.

HARPAGON.

Qu'est-ce, maître Simon? Venez-vous pour quelqu'affaire?

SIMON.

Oui, Monsieur Harpagon. C'est un jeune homme qui a besoin d'argent : il en passera par tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait aucun danger à lui prêter?

SIMON.



Vous serez de toutes choses éclairci par lui-même : sa famille est fort riche, mais il ne peut jouir de son bien avant la mort de son père, qui est fort malade et qui mourra avant qu'il soit un mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons.

SIMON.

Il ne lui faut pas moins de quinze mille francs.

HARPAGON.

Diable ! Quinze mille francs ! c'est beaucoup, mais enfin, s'il n'y a aucun danger, cela pourra se faire.

SIMON.

Il voudrait cependant, avant tout, connaître vos conditions.

HARPAGON.

Supposez qu'il y ait toute sûreté, et que ce jeune homme soit majeur, d'une famille où le bien soit solide, assuré, clair, ample et net de tout embarras ; on fera une bonne et exacte obligation par devant un notaire que je choisirai.

SIMON.

Il n'y a rien à dire que cela ?

HARPAGON.

Pour ne pas charger ma conscience d'aucun scrupule, je ne prétends donner mon argent qu'au taux légal de six pour cent.

SIMON.

Six francs pour cent francs ? Parbleu, voilà qui est honnête, il n'aura pas à se plaindre.

HARPAGON.

Cela est vrai. Mais comme je n'ai pas chez moi la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à ce jeune homme, je suis contraint moi-même de l'emprunter d'un autre sur le pied de six francs par cent francs, il conviendra que ce jeune homme paie de plus cet intérêt, attendu que ce n'est que pour l'obliger que je m'engage à cet emprunt.

SIMON.

Comment ! diable ! cela fait douze francs d'intérêts pour cent francs...

HARPAGON.

Il est vrai. C'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

SIMON.

Est-ce là tout?

HARPAGON.

Il n'y a plus qu'un petit article. Des quinze mille francs que ce jeune homme demande, je ne pourrai lui compter, en argent, que douze mille francs; et, pour les trois mille francs restant, il faudra que ce jeune homme prenne les hardes, meubles et bijoux dont je vais donner le détail et que j'ai mis de bonne foi au plus modique prix qu'il m'a été possible.

SIMON.

Que veut dire cela?

HARPAGON.

Écoutez : 1° Un lit de quatre pieds avec rideaux en laine rouge et verte, le tout arrangé fort proprement, avec six chaises; une courte pointe bien conditionnée et doublée d'un petit taffetas changeant, jaune et bleu.

SIMON.

Que voulez-vous qu'il fasse de cela?

HARPAGON.

Attendez : Plus une tenture de tapisserie à fleurs; plus une grande table de noyer qui se tire par les deux bouts; plus un petit fourneau en potain; plus un violon garni de toutes ses cordes ou peu s'en faut, plus un damier avec un jeu de l'oie renouvelé des grecs, fort propre à passer le temps lorsqu'on n'a rien à faire. Plus une peau de lézard, remplie de foin, de trois pieds et demi de long; curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre. Le tout ci-dessus détaillé, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents francs et rabaissé à la valeur de trois mille francs par obligeance.

SIMON.

Quoi? ce n'est pas assez de douze francs par cent francs que vous demandez d'intérêts, il faut encore que ce pauvre diable prenne pour trois mille francs de vieux rogatons que vous avez ramassés.

HARPAGON.

Je ne puis rien en rabattre; c'est à prendre ou à laisser.

SIMON.

Je vais lui en faire part, et selon comme il prendra vos conditions, je vous enverrai Flipote, ma servante, pour vous le faire savoir. Je suis donc votre serviteur (*il sort*).

SCÈNE X

HARPAGON (*seul*).

Autant vaut garder son argent que de le donner pour rien. Au surplus, je n'en suis point embarrassé. Il y en a plus dans ce monde qui en cherchent qu'il n'y en a qui n'en savent que faire; si ce n'est à lui, ce sera à un autre.

SCÈNE XI

LAFLÈCHE, HARPAGON

LAFLÈCHE.

O ciel! ô disgrâce imprévue! ô malheureux père! pauvre M. Harpagon!

HARPAGON.

Qui t'amène en ces lieux et que dis-tu de moi avec cet air affligé?

LAFLÈCHE.

Ah! monsieur, je vous cherche partout.

HARPAGON.

Je n'ai pas quitté la maison; qu'y a-t-il donc?

LAFLÈCHE.

Monsieur...

HARPAGON.

Quoi...

LAFLÈCHE.

Monsieur votre fils...

HARPAGON.

Eh! bien? mon fils...

LAFLÈCHE.

Est tombé dans le malheur le plus étrange du monde.

HARPAGON.

Comment?

LAFLÈCHE.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi et cherchant à divertir cette tristesse, nous sommes allés promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque, beau bâtiment, très bien équipé. Un jeune turc d'assez bonne mine nous a invités de nous embarquer dans ce navire et nous a présenté la main. Nous y sommes entrés. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation et nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, nous avons bu aussi du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

HARPAGON.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

LAFLÈCHE.

Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a mis la galère à la voile et se voyant éloigné du port, il m'a fait placer dans un canot pour venir vous dire, que si vous ne lui envoyez pas par moi cinq cents écus, il emmènera votre fils en Barbarie.

HARPAGON.

Comment, diantre! cinq cents écus!

LAFLÈCHE.

Oui, monsieur, et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

HARPAGON.

Ah! le pendard de turc! m'assassiner de la façon!

LAFLÈCHE.

C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

HARPAGON.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

LAFLÈCHE.

Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

HARPAGON.

Va-t'en, Laflèche, va-t'en vite dire à ce turc que je vais envoyer la justice après lui.

LAFLÈCHE.

La justice en pleine mer! vous moquez-vous des gens?

HARPAGON.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

LAFLÈCHE.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

HARPAGON.

Il faut, Laflèche, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

LAFLÈCHE.

Quoi? monsieur.

HARPAGON.

Que tu ailles dire à ce turc qu'il me renvoie mon fils et que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

LAFLÈCHE.

Ah! monsieur, songez-vous à ce que vous me dites? et vous figurez-vous que ce turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

HARPAGON.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

LAFLÈCHE.

Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

HARPAGON.

Tu dis qu'il demande...

LAFLÈCHE.

Cinq cents écus.

HARPAGON.

Cinq cents écus ! n'a-t-il point de conscience ?

LAFLÈCHE.

Vraiment, oui, de la conscience à un turc.

HARPAGON.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

LAFLÈCHE.

Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents francs.

HARPAGON.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents francs se trouvent dans le pas d'un cheval ?

LAFLÈCHE.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

HARPAGON.

Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

LAFLÈCHE.

Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

HARPAGON.

Je vais te donner la clef de mon grenier.

LAFLÈCHE.

Bon !

HARPAGON.

Tu l'ouvriras.

LAFLÈCHE.

Oui.

HARPAGON.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

LAFLÈCHE.

Hé, monsieur, rêvez-vous ? je n'aurai pas cent francs de tout ce que vous me dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

HARPAGON.

Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

LAFLÈCHE.

Ah ? que de paroles perdues ! Laissez-là cette galère et songez que le temps presse et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te reverrai de ma vie ! Mais le ciel m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour te délivrer et qu'il ne faut accuser de ton malheureux sort que le peu d'amitié d'un père.

HARPAGON.

Attends, Laflèche, je m'en vais te chercher cette somme.

LAFLÈCHE.

Dépêchez donc vite, monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

HARPAGON.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

LAFLÈCHE.

Non, cinq cents écus.

HARPAGON.

Cinq cents écus !

LAFLÈCHE.

Oui.

HARPAGON.

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

LAFLÈCHE.

Vous avez raison : mais hâtez-vous.

HARPAGON.

N'y avait-il point d'autre promenade ?

LAFLÈCHE.

Cela est vrai : mais faites promptement.

HARPAGON.

Ah ! maudite galère ! Je viens justement de recevoir cette somme en or ; je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. Tiens et dis à ce turc que c'est un scélérat.

LAFLÈCHE.

Oui.

HARPAGON.

Un infâme, un homme sans foi, un voleur.

LAFLÈCHE.

Laissez-moi faire.

HARPAGON.

Qu'il me tire ces cinq cents écus contre tout droit et que je ne les lui donne ni à la vie, ni à la mort. Va vite requérir mon fils (*il se retourne pour s'en aller*).

LAFLÈCHE.

Holà, monsieur, où est donc cet argent ?

HARPAGON (*il se retourne*).

Je ne te l'ai pas donné ?

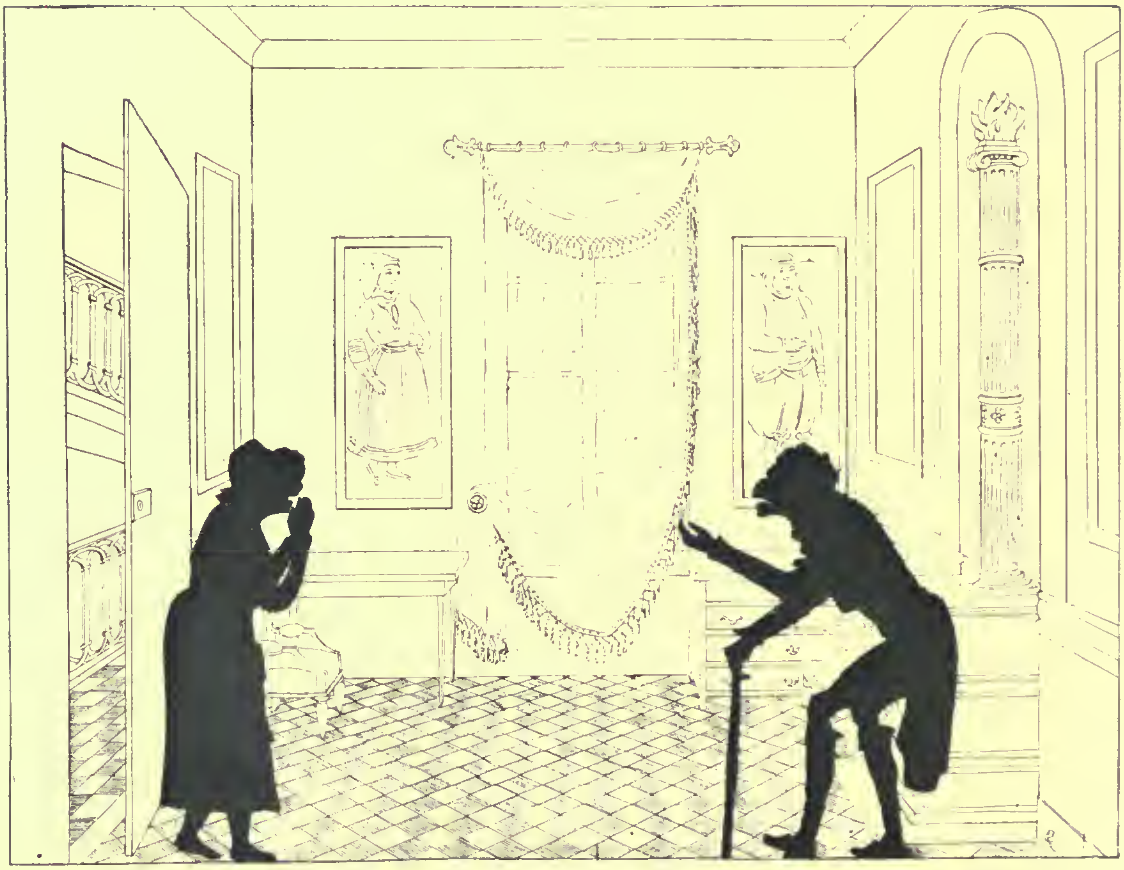
LAFLÈCHE.

Non, vraiment.

HARPAGON.

Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit, viens, je vais te le donner, mais que diable allait-il faire dans cette galère ? (*ils sortent tous deux*).

ACTE DEUXIÈME



Le Salon d'Harpagon.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

HARPAGON, FLIPOTE.

FLIPOTE.

M. Harpagon, je viens vous dire de la part de mon maître, M. Simon, qu'il n'a pu réussir à faire accepter vos conditions : il ne m'en a pas dit davantage, sans doute vous comprenez ?

HARPAGON.

C'est bien, oui, je sais ce que cela veut dire.

FLIPOTE (*elle rit*).

I, i, i, i, i, i, i.

HARPAGON.

Qu'as-tu donc à rire ? il n'y a rien de plaisant à cela.



FLIPOTE.

I, i, i, i, la plaisante histoire et la bonne dupe que ce vieillard.

HARPAGON.

Est-ce de moi que tu viens te moquer ?

FLIPOTE.

Comment ! Qui songe à se moquer de vous ?

HARPAGON.

Pourquoi viens-tu me rire au nez ?

FLIPOTE.

Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je n'ai jamais rien trouvé de si drôle que ce tour qu'un fils vient de jouer à son père, pour en attraper de l'argent.

HARPAGON.

Un fils à son père, pour en attraper de l'argent ?

FLIPOTE.

Oui ; et si ça peut vous intéresser, je m'en vais vous dire cette histoire-là.

HARPAGON.

Voyons.

FLIPOTE.

Ce fils a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé ; le plus vilain homme du monde; son nom, on n'a jamais voulu me le dire, mais vous devez connaître cela ; vous savez sans doute quelqu'un dans cette ville, connu pour être avare au dernier point.

HARPAGON.

Non.

FLIPOTE.

Vous ne connaissez pas ce ladre là ? Eh bien, qu'importe, pour venir à notre conte, son fils, ayant besoin d'argent, eut recours à son domestique : ce domestique est un homme incomparable; et il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

HARPAGON.

Après.

FLIPOTE.

Voilà la ruse dont il s'est servi pour attraper son père, i, i, i, i ! Je ne saurais m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur, i, i, i, i, il

est allé trouver ce chien d'avare de père, i, i, i, i, et lui a dit, qu'en se promenant sur le port, avec son fils, ils avaient vu une galère turque où on les avait invités d'entrer; qu'un jeune turc leur avait donné la collation; que tandis qu'ils mangeaient, on avait mis la galère en mer et que le turc l'avait renvoyé lui seul, à terre, dans un canot, avec ordre de dire au père de son maître, qu'il emmenait son fils en Barbarie, s'il ne lui envoyait, sur l'heure, cinq cents écus. I, i, i, i, i, comment! mais il me semble que vous ne riez point!

HARPAGON.

Il n'y a point là de quoi rire, je ne veux point en savoir davantage. Ce jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait. Le domestique est un scélérat qui sera, par moi, envoyé en prison avant qu'il soit demain; et toi, tu es une mal avisée, une impertinente que je vais, moi-même, mettre à la porte, si tu ne sors à l'instant.

FLIPOTE.

Il faut que ça soit vous le père pour vous mettre tant en colère.

HARPAGON.

Hors d'ici, te dis-je.

FLIPOTE.

Monsieur, je vous demande bien pardon, je m'en vais à l'instant (*elle sort*).

SCÈNE II

HARPAGON (*seul*).

Ah! je suis dans un accablement horrible! Ce pendard de Laflèche, m'attraper ainsi cinq cents écus! mais il me la paiera belle! Ah!! Je n'en puis plus et pour me refaire j'ai besoin d'aller voir un peu mon argent au jardin; je pense que celui-là ne passera jamais par les mains de ce coquin de valet, ni même par celles de mon fils; j'aime mieux mourir que de jamais lui en ouvrir la bouche (*il sort*).

SCÈNE III

LAFLÈCHE *venant du côté d'où Harpagon vient de sortir.* VICTOR *entrant du côté opposé.*

LAFLÈCHE (*portant un sac sur le dos*).

Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.



VICTOR.

Qu'as-tu donc sur ton dos?

LAFLÈCHE.

Le trésor de Monsieur votre père, que j'ai attrapé. Suivez-moi vite, sauvons-nous!

VICTOR.

Comment donc as-tu trouvé cela?

LAFLÈCHE.

Je guettais par dessus la haie du jardin; je l'ai vu mettre dans un trou un sac d'argent; mais suivez-moi, vous dis-je, car je l'entends déjà crier (*ils sortent*).

SCÈNE IV

On entend de loin HARPAGON *criant :*

Au voleur! à l'assassin! au voleur! au meurtrier (*il entre*)! Juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné; on m'a volé mon argent. Justice! Qu'est-il devenu?... Qui a pu le prendre?... Ah! mon Dieu, où est-il?... et que ferais-je pour le trouver? Où aller? Mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi. J'ai perdu ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. Ah! n'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter en me rendant mon argent. Sortons, je veux aller quérir la justice. Allons, vite, des gendarmes, des juges, des prisons, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde.

SCÈNE V

JACQUES, HARPAGON

JACQUES.

Qu'avez-vous, mon cher Monsieur Harpagon, qu'on vous entend de la cave au grenier comme si l'on vous écorchait tout vif ?

HARPAGON.

Gueux, c'est toi ! oui, c'est toi qui l'a pris !

JACQUES.

Quoi ?

HARPAGON.

Tu vas me le rendre, ou je vais t'étrangler tout à l'heure.

JACQUES.

Que voulez-vous que je vous rende ?

HARPAGON.

Mon argent.

JACQUES.

Je veux être pendu si j'y ai touché. Je n'en connais pas même la couleur.

HARPAGON.

Attends que je te frotte les épaules pour me dire la vérité (*Jacques se sauve*).

SCÈNE VI

HARPAGON.

C'est lui ! je n'en doute point. C'est lui ! Il se sauve; oui, c'est lui qui me l'a volé.

SCÈNE VII

VICTOR, HARPAGON.

HARPAGON.

Ah! coquin, te voici, rends-moi mon argent.

VICTOR.

Mon père, ne vous tourmentez point et n'accusez personne. Je sais des nouvelles de votre affaire, et je viens ici vous dire, que si vous voulez consentir à mon mariage, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Ah! je respire! où est-il ce cher trésor! n'en a-t-on rien ôté?

VICTOR.

Rien du tout; mais avant qu'il vous soit rendu, voyez si c'est votre dessein de donner votre consentement à mon mariage.

HARPAGON.

Je consens à tout, pourvu que je revoie mon argent.

VICTOR.

Je vais donc de ce pas chercher...

HARPAGON.

Mon argent.

VICTOR.

D'abord, un notaire.

HARPAGON.

Et mon argent?

VICTOR.

Votre argent, je vous le dis, vous sera rendu dès que vous aurez signé mon contrat de mariage; Y consentez-vous?

HARPAGON.

S'il ne faut que cela, je signerai.

VICTOR.

Je vais donc chez le notaire.

HARPAGON.

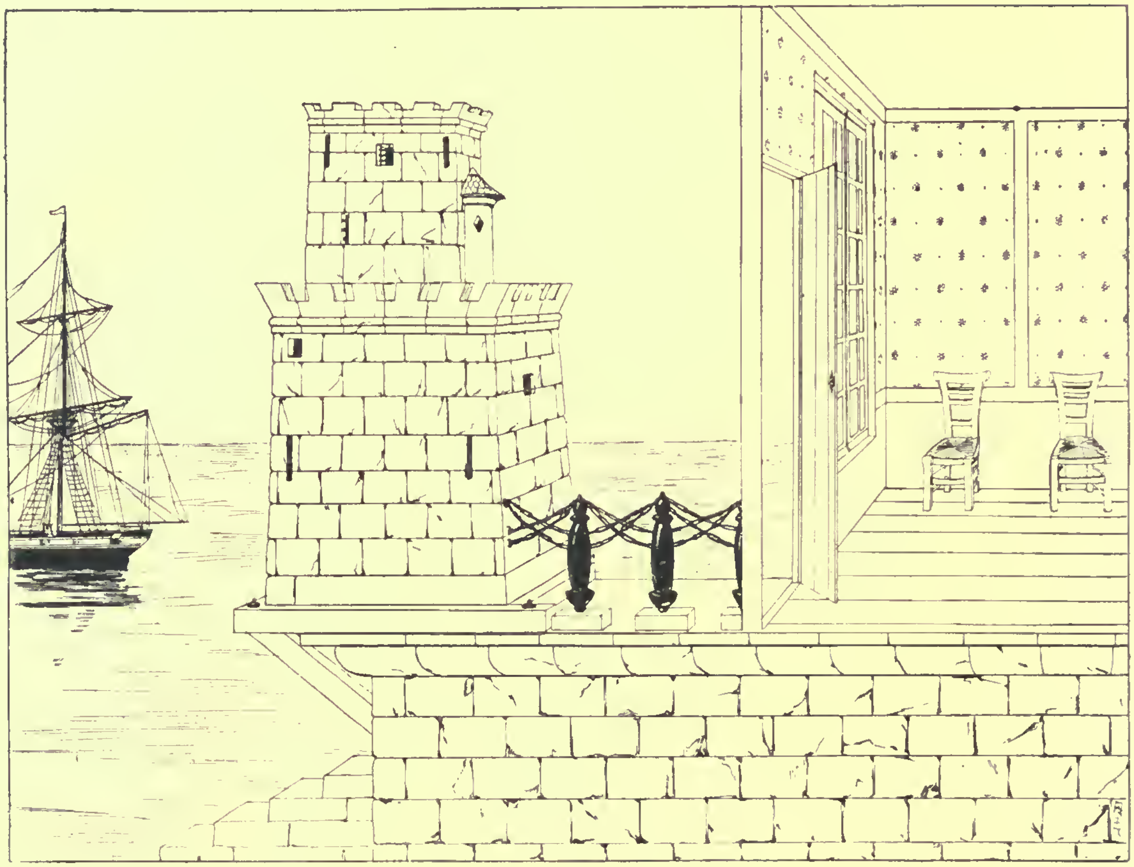
Dieu soit loué! je vais revoir mon argent!

ROBINSON CRUSOÉ

PERSONNAGES :

Robinson.	*Vendredi.*
William.	*Sauvages.*
Robinson père.	*Capitaine et matelots.*
Mme Robinson.	*Un perroquet, un chien.*

ACTE PREMIER



La maison de Robinson.

ROBINSON CRUSOÉ

ACTE PREMIER

LE DÉPART.

SCÈNE I

ROBINSON (*il vient de l'intérieur de la maison*).



Le ciel est pur, le vent favorable : je vais donc m'embarquer et, avant le retour du jour, je serai déjà bien loin de cette maison où je suis né, où j'ai passé toute mon existence. Alors seulement, mon père et ma mère apprendront mon départ... que penseront-ils, lorsqu'ils me sauront ainsi parti, sans leur avoir fait mes adieux ?. . sans doute, ils se désoleront... mais aussi, pourquoi se refusent-ils à me laisser naviguer, lorsqu'ils voient que je n'ai point de goût pour aucun autre état que celui de marin ? En voulant me faire manquer ma vocation; ils m'obligent à leur désobéir.

Que vois-je, le canot du navire vient à terre avec William ! serait-ce pour venir me chercher ?

SCÈNE II

ROBINSON, WILLIAM.

(*Le canot entre par le côté droit et va vers le môle; lorsqu'il est entièrement caché, William monte peu à peu sur le môle, allant vers le pavillon, arrivé derrière le pavillon, il se retourne et se dirige vers la maison où il entre.*)

WILLIAM.

Eh bien, Robinson! nous allons mettre à la voile, mon ami, es-tu prêt?



ROBINSON.

Tu sais, mon cher William, que depuis longtemps, mes dispositions sont faites : je ne me ferai pas attendre. Mais, dis-moi, allons-nous partir à l'instant?

WILLIAM.

Nous n'attendons plus que la marée pour pousser au large; ainsi, tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Que dis-tu de ce temps? tu ne pouvais, je pense, souhaiter une plus belle journée? Ce sera une vraie partie de plaisir que ton premier voyage.



ROBINSON.

Ce n'est pas le temps qui m'inquiète.

WILLIAM.

Et quoi donc?... ne t'ai-je pas dit que ma bourse était à ta disposition et que tu n'avais nullement à te tourmenter de tes frais de route.

ROBINSON.

Mon cher William, ce qui me désole, c'est de partir sans faire mes adieux à mon père.

WILLIAM.

Tu es un enfant, quand donc seras-tu plus raisonnable? ne sommes-nous pas convenus que tu partirais sans prévenir tes parents?

ROBINSON.

Oui, sans doute, et ma résolution est bien prise; mais je n'en suis pas moins tourmenté.

WILLIAM.

Eh! bon dieu! puisque ton parti est pris, pourquoi te tourmenter inutilement?

Je suis plus heureux que toi, mon ami; le chagrin glisse sur mon cœur sans jamais y pénétrer; comme un vaisseau glisse sur l'eau, sans y laisser de trace.

Écoute, si tu veux être bon marin, il faut d'abord en prendre le caractère (*il chante*) :

Chacun a sa philosophie,
Un marin a la sienne aussi,
Sur ma frégate, je défie
Et les chagrins et les soucis :
Pour les dompter,
Les éviter,
Toujours avec moi j'embarque la folie;
Dans le hamac,
Sur le tillac,
Je me distrais en fumant mon tabac
Et quand ma pipe est allumée,
Je me dis, que sont les grandeurs,
Les biens, l'amour et les honneurs?
Ma foi, de la fumée! (*bis.*)

Laisse, mon ami, tes soucis de côté; c'est une mauvaise marchandise a embarquer en voyage. Prépare-toi, plutôt, à faire gaiement ta première campagne; puisque ta fortune et ton bonheur en dépendent. Crois-moi, profite de l'occasion qui se présente, afin de ne pas regretter un jour d'avoir fait l'enfant.

Je ne t'en dis pas davantage; car je ne suis pas ici pour te faire de la morale, mais plutôt pour te prévenir que nous levons l'ancre à la pleine mer, vers 10 heures; je viendrai alors te chercher. En attendant, je retourne au navire et puisque tes effets sont prêts, je vais à l'instant les faire prendre par un de mes matelots pour les conduire à bord (*il se retourne et descend le môle comme à son arrivée*).

SCÈNE III

ROBINSON.

William a raison, je me tourmente sans sujet. Bah! quand je serai loin, mes parents ne penseront peut-être plus à moi. Ainsi, c'est bien décidé, je m'embarque.



SCÈNE IV

ROBINSON, UN MATELOT.

(*Le matelot monte le môle et entre ensuite dans le salon.*)

LE MATELOT.

Salut! C'est t'i pas vos effets qu'faut qu'j'emporte?

ROBINSON.

Oui, mon garçon, viens avec moi, je vais te les remettre (*ils entrent tous deux dans la maison*).

SCÈNE V

(*Le matelot entre du côté de la maison et descend le môle.*)



SCÈNE VI

(*Le canot, chargé des effets de Robinson, passe, venant du môle*).

SCÈNE VII

ROBINSON père (*il entre en scène par la gauche, après avoir dépassé le fauteuil, s'asseoit et pose une jambe sur le tabouret*).

Mme ROBINSON (*après avoir dépassé le fauteuil, elle se retourne vers son mari*).

ROBINSON PÈRE.

Ah! ma femme, je ne suis pas bien aujourd'hui, je sens des douleurs dans les jambes qui me font craindre d'être obligé de garder le lit. Je ne pourrai donc point me débarrasser de ma vilaine goutte!

Mme ROBINSON.

Il faut prendre patience, mon ami.

ROBINSON PÈRE.

Le malaise que j'éprouve provient, sans doute, d'avoir très peu dormi cette nuit!



Mme ROBINSON.

Et par quel sujet, ton sommeil a-t-il été troublé, mon ami ?

ROBINSON PÈRE.

Par l'inquiétude que me donne notre enfant qui a un goût très prononcé pour la marine.

Mme ROBINSON.

Je lui ai déjà dit toute la peine qu'il nous fait, mais il ne paraît pas m'écouter.

ROBINSON PÈRE.

Il ne faut point, ma femme, vous lasser de lui faire des remontrances, afin de n'avoir, au moins, rien à nous reprocher. Dis-lui donc de venir me parler; je veux encore lui donner quelques conseils (*Mme Robinson rentre dans la maison*).



SCÈNE VIII

ROBINSON père.

Ah! maudite goutte, je te sens venir! Ah! que je souffre!

SCÈNE IX

ROBINSON père, ROBINSON fils.

(*Robinson fils entre par la gauche et va se placer vis-à-vis de son père.*)

LE FILS.

Mon père, je viens à vous, qu'avez-vous à me dire...

LE PÈRE.

Je désirais, mon fils, vous avoir près de moi, pour me tenir compagnie, car je suis, aujourd'hui, bien souffrant.

LE FILS.

Mon père je vous plains et je voudrais pouvoir alléger vos douleurs.

LE PÈRE.

Les maux du corps sont peu de chose, mon enfant, lorsqu'ils ne viennent pas accompagner des chagrins du cœur. Hélas! J'éprouve les uns et les autres.

Mon fils, écoutez-moi; et que mes paroles se gravent à jamais dans votre mémoire. Vous allez entrer dans votre dix-huitième année: il est temps que vous songiez à prendre un état. Je dois donc vous faire connaître que je vous destine à l'étude des lois. Si vous voulez suivre cette carrière et demeurer dans votre famille, vous serez, mon cher enfant, le bonheur du reste de ma vie et je ferai mon possible pour rendre votre existence entièrement heureuse... Je sais que l'envie d'aller sur mer vous occupe journellement. Je vous défends d'y songer désormais; car vous n'avez aucune raison de vous laisser dominer par ce malheureux penchant. L'espoir de jouir d'un plus grand bonheur en amassant de grandes richesses, vous entraîne, peut-être?

Ah! mon enfant, croyez-en mon expérience, le bonheur n'existe ni chez le riche, ni chez le pauvre: les riches sont tourmentés par les peines d'esprit et par les nombreuses infirmités du corps que produisent l'abus du plaisir et le délire des sens; les pauvres sont exposés aux rigueurs du travail et aux continuelles privations. C'est, mon fils, dans la classe médiocre, qu'on trouve tous les biens qui peuvent captiver le cœur d'un honnête homme: on y est étranger à l'ambition et à l'envie; on y parcourt sa carrière sans acheter son existence au prix de sa liberté, sans se livrer à toutes ces combinaisons d'esprit, qui torture la paix de l'âme; en raisonnant ainsi, on reconnaît, enfin, de plus en plus l'étendue de son bonheur. Ne vous laissez donc pas séduire par l'appât des richesses, ou vous vous précipiteriez dans de nombreux malheurs.

Mon fils! je ne cesse de demander au ciel de détourner toute espèce de maux de dessus votre tête; il m'a accordé cette grâce jusqu'à ce jour; je vous préviens cependant que, si vous résistez aux avis que je

vous donne, il vous retirera sa protection et vous serez malheureux toute votre vie. J'ai beaucoup de choses encore à vous dire, mais mes souffrances ne me permettent pas de vous parler plus longtemps. Je suis forcé d'aller au lit *(il se lève et rentre dans la maison)*.

SCÈNE X

ROBINSON fils *(il se tourne vers la mer)*.

Ainsi, en persistant dans mon projet, non seulement j'aurais à affronter tous les dangers de la mer, mais j'encourrais encore la malédiction du ciel. Non, je ne m'y exposerai pas : je dirai à William, qui doit venir me chercher, que je suis décidé à ne pas l'accompagner... Cependant, mes effets sont à bord, il m'attend; que dira-t-il de moi, en apprenant que j'ai aussitôt changé d'idée, peut-être croira-t-il que la peur me retient; ou que je suis un enfant à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut; il va me tourner en ridicule... que faire donc, pour lui persuader le contraire ?... Le seul moyen, c'est de lui dire tout ce qui vient de se passer entre mon père et moi; de lui avouer tout, et, si son cœur n'est point insensible, au lieu de me blâmer, il me louera d'avoir pris le parti le plus sage.

SCÈNE XI

(On voit arriver le canot qui va se placer derrière le môle; peu après, William monte et entre dans le salon.)

ROBINSON, WILLIAM.

WILLIAM.

Allons ! mon ami, nous partons; on n'attend plus que toi pour lever l'ancre.

ROBINSON.

Mon cher ami, j'ai pris un autre parti qui me paraît le plus sage; je renonce à la mer. Mon père vient de me défendre expressément de mettre les pieds sur un bâtiment. Il m'a menacé de la malédiction du ciel, si je venais à lui désobéir. Il semble avoir découvert notre projet : cependant, je me suis bien gardé de lui en parler.

WILLIAM.

Il ne peut manquer de l'apprendre; car tes effets sont embarqués; et, tu comprends, mon cher, qu'on ne peut retarder le navire pour les envoyer à terre. Ils resteront donc à bord jusqu'à la fin de la campagne et tu seras obligé d'en informer ton père afin qu'il ait à te donner ce qui te sera nécessaire pour les remplacer.

ROBINSON.

Que me dis-tu là ? Ah ! mon ami, tu ne sais pas toute la peine que j'en ai. J'aimerais mieux partir que de me mettre dans la nécessité de découvrir à mon père le projet que j'avais formé de m'embarquer à son insu. Mais, dis moi, n'y a t-il pas quelque moyen de faire revenir mes effets à terre ?

WILLIAM.

Je n'en vois point; au surplus, je suis pressé d'aller à bord; je n'ai donc point le temps de me creuser la tête pour si peu de chose. Puisque tu ne veux pas me suivre, je te souhaite le bonjour...

ROBINSON.

Tu pars, William ? Ah ! je t'en conjure, donne-moi quelque conseil sur le parti que je dois prendre. Dis-moi, que ferais-tu en ma place ?

WILLIAM.

Mon cher, si je t'étais moins sincèrement attaché, je te laisserais te débarbouiller dans le chaos où tu t'es jeté par tes continuelles irrésolutions.

Je ne me laisserais pas toucher par quelques mots de tendresse, et je partirais malgré mes parents, en me faisant ce raisonnement bien simple : plus mon départ leur fera de chagrin, plus mon retour leur causera de joie.

ROBINSON.

Ah ! mon cher William, que tu soulages mon cœur.

WILLIAM.

Mais, je ne veux pas te contrarier; reste à terre, c'est, comme tu le dis, le parti le plus sage.

ROBINSON.

Non, mon ami, c'en est fait : je pars, je t'accompagne.

WILLIAM.

Reste, te dis-je; car tu pourrais ensuite, s'il t'arrivait quelque malheur, m'en faire des reproches...

ROBINSON.

Non, non, sois en bien persuadé, je t'en donne ma parole !

WILLIAM.

Alors, partons !

ROBINSON.

Je vais prendre ma capote et mon bonnet; je suis à toi, à l'instant (*il rentre dans la maison*).

SCÈNE XII

WILLIAM.

(*Il se retourne vers la mer et sort par le môle*).



SCÈNE XIII

ROBINSON.

Partons ! (*il entre venant de la maison et sort par le môle*).

SCÈNE XIV

(*On voit passer le canot dans lequel se trouve Robinson, le canot vient du môle et sort du côté opposé.*)



ACTE DEUXIÈME



Le Naufrage.

ACTE DEUXIÈME

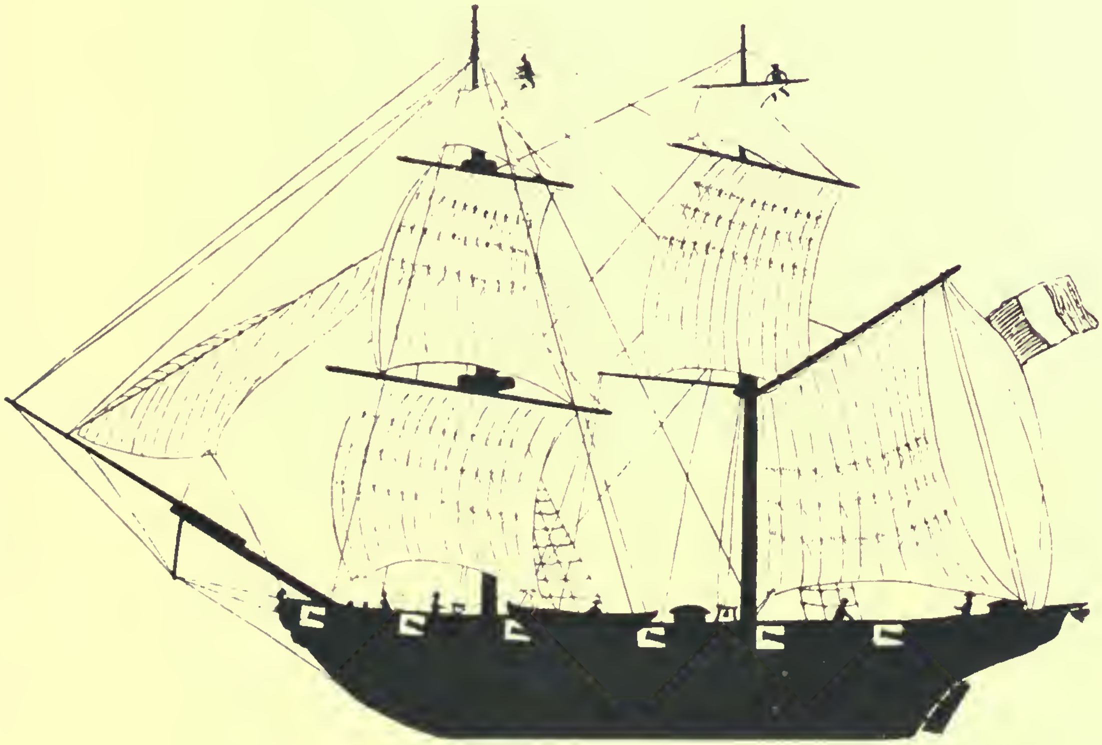
LE NAUFRAGE

Le temps est très beau. — La goëlette passe très lentement de la droite à la gauche du tableau. Son pavillon n'est point encore hissé.

On entend de joyeuses chansons.

Le ciel devient plus sombre.

(Pour obtenir cet effet, on baisse l'éclairage du réflecteur.)



La goëlette repasse de la gauche à la droite et paraît tourmentée par la mer.

Elle va plus vite. Il fait des éclairs et du tonnerre. (On souffle pour cela sur une bougie

avec de la colophane réduite en poussière et placée sur une carte; quant au tonnerre on l'imite avec une plaque de tôle.)

La goëlette repasse encore, de la droite à la gauche, toujours le jouet des flots.

Ses mouvements deviennent de plus en plus saccadés.

La foudre déchire par instants la nue.

Le navire en détresse hisse son pavillon en berne et tire un coup de canon.

La pluie tombe avec violence.

(Imiter la pluie avec une feuille de cuivre très légère.)

Le temps devient de plus en plus sombre. On voit passer, de la gauche à la droite, la goëlette, elle est très tourmentée par la tempête.



A gauche, la chaloupe apparaît contenant une partie de l'équipage.

Elle monte et descend sur les flots, puis vient se briser contre le rocher à fleur d'eau et sombre promptement.

La goëlette désemparée revient alors sur la scène. Elle est fortement agitée par les vagues.

Des matelots se sont attachés à l'un des mats.

Après avoir lutté contre la tempête, la goëlette, s'enfonce peu à peu et coule à pic.



On entend des cris de désespoir.

Le temps devient plus clair. Les éclairs et le tonnerre cessent.

Un naufragé passe à la nage de gauche à droite et s'écrie :

Ma pauvre femme !

Il disparaît au milieu des vagues.



Un autre naufragé, soutenu par un madrier, traverse la scène et dit :

Jésus ! Maria ! ayez pitié de moi !

Il n'est pas plus heureux que le précédent. La mer l'engloutit au bout de quelques instants



Le temps devient de plus en plus clair. La pluie ne tombe plus.

Deux autres hommes de l'équipage passent flottant sur des pièces de bois et nagent ensemble en faisant de courageux efforts.



Pierre, du courage ! t'as des enfants ! moi je suis seul, tant pis si je me noye. Je vais te laisser le radeau. Tâche de te sauver.

— Merci Picard, t'es un brave garçon.

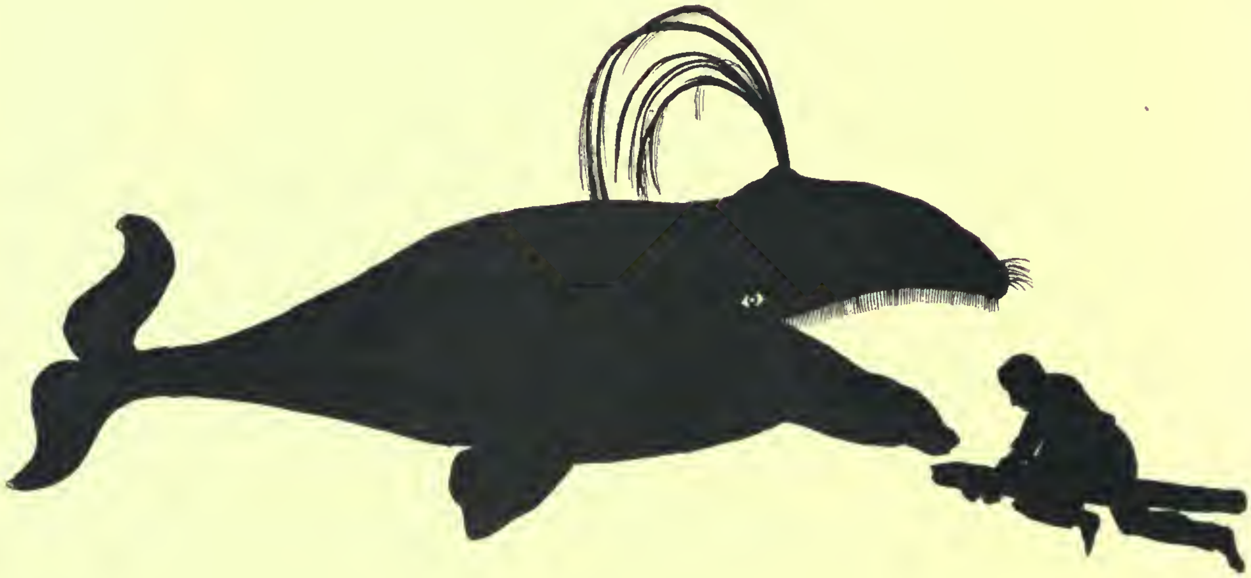
Les deux naufragés disparaissent du tableau entraînés par un tourbillon de vent.

Alors une énorme baleine apparaît lentement sortant du fond de la mer. Elle respire, souffle et lance son eau en gerbes par ses évents. Puis elle s'arrête au milieu de la scène, balancée par les lames.

Tout d'un coup, un matelot, accroché à un bout de mât, arrive dans la direction de la baleine, essaye inutilement de se sauver et s'écrie :

Je suis perdu!

La baleine ouvre la bouche à deux ou trois reprises, montre ses fanons et puis, par un rapide mouvement de mâchoires, engloutit tout d'un coup le malheureux naufragé qui lutte en vain quelques instants.



Chassée par la tempête dans les bas fonds, la baleine disparaît par la droite.

Le temps est redevenu tout à fait beau. Le soleil reluit à gauche. Des mouettes voltigent et annoncent la fin de l'orage.

Alors, un naufragé (ou plutôt Robinson) passe à la nage, et s'écrie :

Reverrai-je jamais ma mère?

Robinson arrive jusqu'au rocher du tableau.

Il cherche vainement à monter dessus. Ses mains glissent.

Au bout de quelque temps, cependant, on voit son corps en partie hors de l'eau. Il a réussi à s'accrocher au rocher.

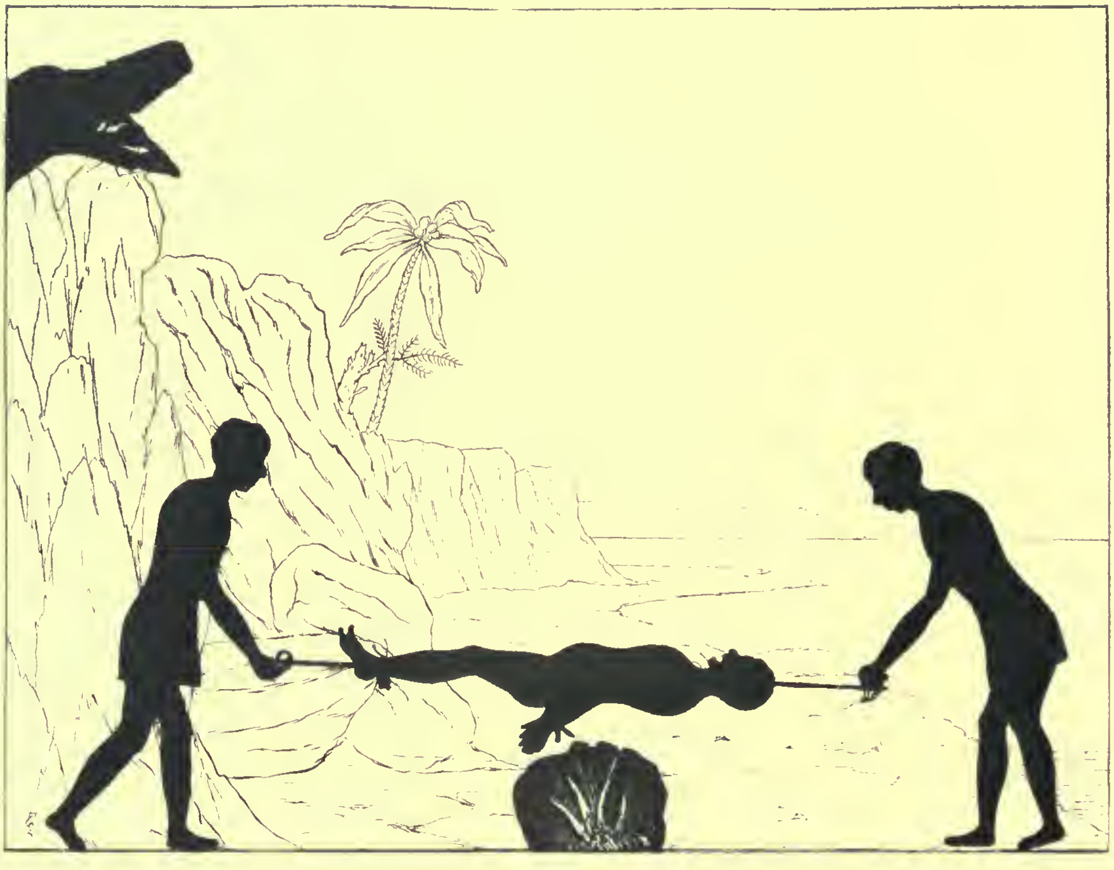
Robinson pousse alors un soupir de soulagement, lève la tête et s'écrie :

Mon Dieu, je suis sauvé ! !...



Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME



Robinson dans son île.

ACTE TROISIÈME

ROBINSON DANS SON ILE. — DÉLIVRANCE DE VENDREDI.

SCÈNE I



UN PERROQUET (*il vient se percher sur une des branches d'un arbre du rocher.*)

Cocotte! Cocotte! petite Cocotte!.. Médor!.. Médor!..

SCÈNE II

LE PERROQUET, LE CHIEN (*il vient du rocher et se retourne vers le perroquet.*)

LE CHIEN.

Ouaou! ouaou! ouaou!

LE PERROQUET.

Médor!



LE CHIEN.

Ouaou! ouaou! ouaou!

LE PERROQUET.

A l'enclos, Médor! à l'enclos!... allez vite! allez vite! (*le chien sort*).

SCÈNE III

LE PERROQUET.

Cocotte! petite Cocotte!

SCÈNE IV

LE PERROQUET, DEUX CHÈVRES ET UN BOUC *venant du rocher et poussés par le* CHIEN.

LE CHIEN.

Ouaou! ouaou! ouaou!

LE PERROQUET.

A l'enclos, Médor! à l'enclos! allez vite! allez vite! (*les chèvres et le chien sortent par la gauche*).



SCÈNE IV *bis*

LE PERROQUET.

Cocotte! Cocotte! petite Cocotte! petite Cocotte!.. as-tu déjeuné, Cocotte? oui! oui! oui! oui! oui! oui! et de quoi?... du ro.. mignon, du ro... Robinson!... Robinson!...

SCÈNE V

LE PERROQUET, ROBINSON.

ROBINSON (*sortant du rocher*).

Il est temps d'aller à l'ouvrage : j'entends mon perroquet qui m'appelle... (*il se retourne vers le perroquet*). Te voilà, Cocotte! as-tu déjeuné Cocotte?

LE PERROQUET.

Oui! oui! oui! oui! oui! oui! oui!

ROBINSON.

Mes chèvres sont allées à l'enclos; il paraît que Médor a été docile à la voix de mon perroquet (*il rentre au rocher et revient avec le perroquet sur son panier*.

LE PERROQUET.

A l'enclos, Médor! à l'enclos! allez vite, allez vite, Robinson! Robinson! pauvre Robinson!

ROBINSON.



Charmant oiseau, que ta voix fait de bien à mon âme. Hélas! depuis que je suis dans cette île déserte, je n'ai pas entendu d'autres paroles que les tiennes... Ainsi, l'a voulu le ciel pour me punir. Malheureux que je suis! Quel a été mon sort depuis 24 ans et surtout pendant les premières années de mon séjour dans cette île, où j'étais dépourvu de tout ce qui est nécessaire à la vie?... Que dis-je? j'étais alors moins malheureux encore qu'aujourd'hui; car, je croyais mon île tout-à-fait déserte et je la parcourais en toute sécurité; mais depuis que j'ai trouvé sur le sable la trace d'un pied d'homme, bien marquée; depuis que j'ai reconnu qu'une partie de mon île était souvent visitée par des sauvages cruels qui se nourrissent de chair humaine; je suis, sans cesse, tourmenté par la crainte d'être surpris et mangé par ces barbares. Aussi, mon premier soin tous les matins, est d'aller à la découverte (*il avance vers la mer*). Voyons donc, si je n'apercevrai pas en mer quelque canot (*il marche vers la mer*)... Qu'est-ce? en voici venir un, je pense... oui, c'est un canot, je ne puis en douter... montons cependant dans mon rocher, afin de mieux le découvrir (*il se retourne et rentre dans le rocher*).

SCÈNE VI

ROBINSON (*de son rocher; il paraît regarder vers la mer*).

Oui, c'est un canot; ce sont des sauvages, ils ont un, deux prisonniers. Sans doute, qu'ils les amènent ici pour les assommer et les manger. . ainsi, je vais les voir se repaître du sang de ces malheureux! Ah! si je pouvais empêcher leur horrible festin!... mais je suis seul et ils sont en

trop grand nombre pour que je puisse songer à les attaquer... non, tout ce que je puis, c'est d'attendre ici que quelque heureuse circonstance les fasse s'écarter et me permette alors de sauver la vie à ces malheureux

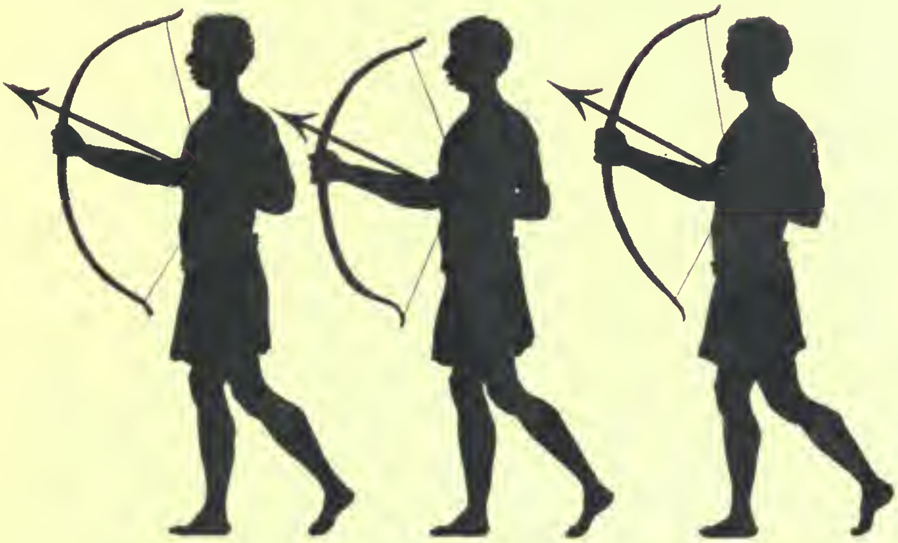


prisonniers... les voici près du rivage; il vont débarquer; examinons sans bruit toutes leurs actions et profitons du moment favorable, s'il se présente (*il baisse un peu sa lunette comme s'il regardait sur le rivage et reste dans cette position jusqu'à ce que les sauvages entrent en scène*).



SCÈNE VII

On voit passer et rentrer aussitôt une partie de la pirogue. Il en débarque d'abord une bande de trois sauvages, au son de la trompette.



Ils sont suivis par une bande de sauvages escortant les prisonniers.

Enfin par un autre groupe de sauvages.

Ces trois bandes, après être sorties du côté du rocher, reviennent dans le même ordre vers la mer.



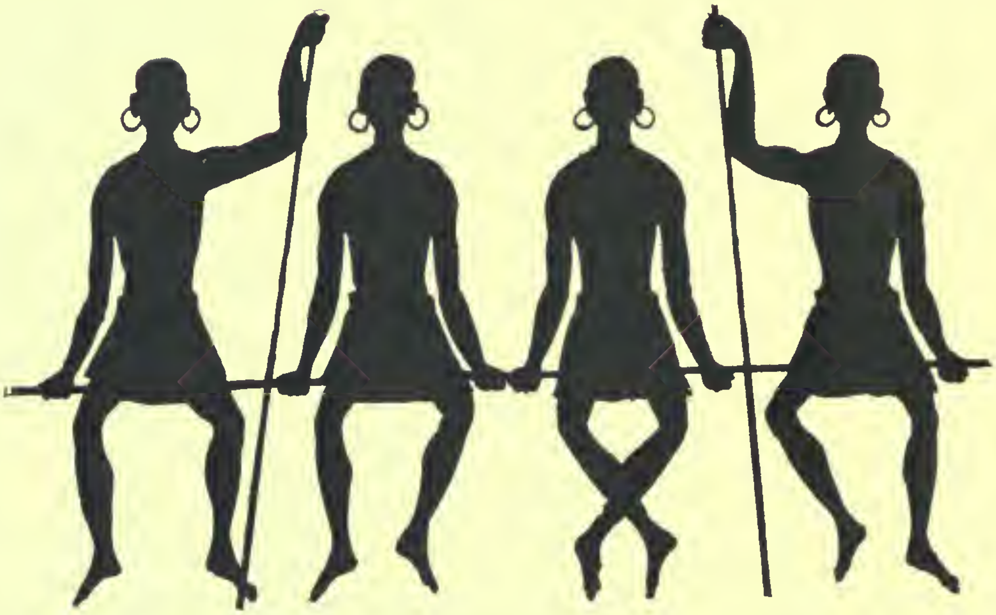
SCÈNE VIII

Un sauvage se dirige vers le rocher, quand il en est près, il se retourne vers la mer et chante :

Allina o taï dou
Uvénor raï mava
Pénini onden nidou
Hoau mënou dentola

SCÈNE IX

LE MÊME (*on voit arriver la bande des quatre sauvages qui ne danse qu'au refrain*).



LES SAUVAGES.

Ovaho, avahé, ovahou tada
Ovaho, ovahé, ovahou ta } (*bis*)

Allina, etc.

(*Après plusieurs danses, les sauvages se retirent tous vers la mer.*)



SCÈNE X

Un sauvage, venant du rivage, entre et se retourne en criant :

Ihalo !... ihalo !

Un sauvage venant, aussi du rivage, va jusqu'auprès d'un pauvre diable qu'il assomme au cri de :

Morro ! Morro !

Le sauvage tombe. Son ennemi sort du côté du rivage.

Un sauvage entre et se baisse, et profite de ce moment pour prendre une broche et la remplacer par l'homme embroché qu'on lui voit tenir à la main lorsqu'il se relève.



Alors un autre sauvage, venant du rivage, vient prendre l'autre bout de la broche, le feu paraît sous la broche.

Les deux sauvages paraissent faire rôtir l'homme embroché.

Le feu disparaît. Les sauvages sortent emportant leur rôti vers le rivage.

SCÈNE XI

ROBINSON (*de son rocher*).

Que vois-je !... le second prisonnier s'échappe !... allons au secours de ce malheureux, ils ne sont que deux à le poursuivre, j'en viendrai facilement à bout (*il se retire*).



SCÈNE XII

ROBINSON, VENDREDI (*venant du rivage court vers le rocher et s'arrête un peu avant le rocher*).

ROBINSON (*sortant du rocher*).

Viens chez moi, mon ami, il ne te sera point fait de mal (*il rentre au rocher*).

VENDREDI.

Ihalo ! ihalo ! (*il rentre au rocher.*)

SCÈNE XIII

Le sauvage venant du rivage court vers le rocher et s'arrête près du rocher. Robinson l'assomme et dit :

En voilà un de moins ; voyons l'autre *(il rentre au rocher)*.



SCÈNE XIV

Le sauvage venant du rivage court vers le rocher et s'arrête près du rocher. Robinson se montre, lui tire un coup de fusil et le couche par terre. Robinson va vers le milieu de la scène et se retourne vers le rocher.

SCÈNE XV

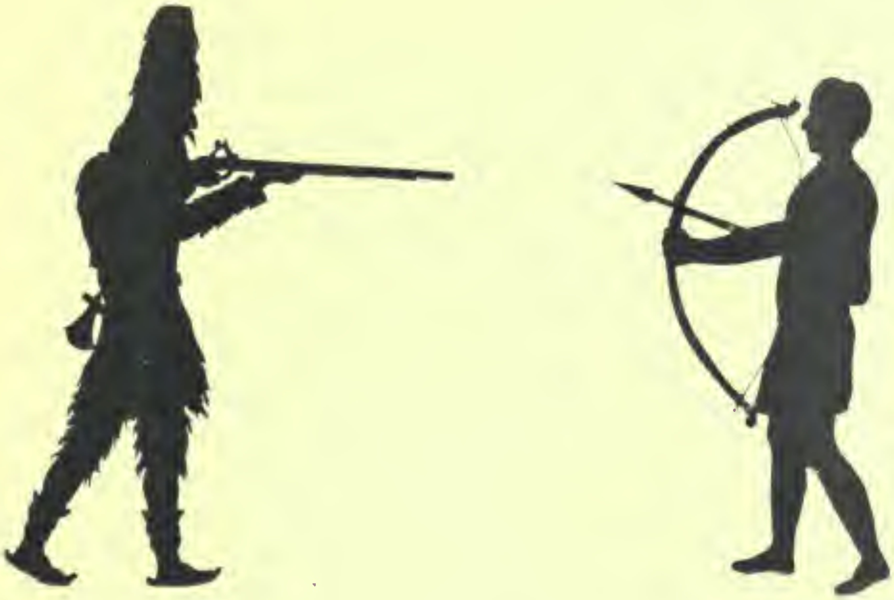
VENDREDI, ROBINSON.

VENDREDI (*venant du rocher va vers Robinson en criant*) :

Ihaho ! ihaho !

ROBINSON.

Tu n'as plus rien à craindre, mon ami, te voilà délivré de tes ennemis. Tu resteras désormais avec moi ; je te choisis pour mon compagnon



d'infortune, et te donne le nom de Vendredi, qui est le jour de ta délivrance (*ils rentrent tous deux au rocher*).

ACTE QUATRIÈME



Arrivée, dans l'île, d'un équipage révolté.

ACTE QUATRIÈME

ARRIVÉE DANS L'ILE D'UN ÉQUIPAGE RÉVOLTÉ

On entend hors de la scène Robinson qui appelle Vendredi....

— Vendredi ! Vendredi !

— Moi, maître, ici.

— A l'ouvrage, mon garçon, à l'ouvrage.

SCÈNE I

VENDREDI (*il sort du rocher*).

Moi, content ; moi aller chercher provision raisin ; moi, porter beaucoup (*arrivé près du rivage, il s'écrie :*) oh ! oh ! grand bateau, moi, voir là bas, sur l'eau ! (*il se retourne vers le rocher en criant :*) maître ! maître ! moi, voir, là bas, grand bateau (*il rentre au rocher*).



SCÈNE II

ROBINSON (*de son rocher regardant vers la mer*).

Que dis-tu, un bateau ? voyons donc. Il a raison, c'est un vaisseau anglais ; il est à l'ancre ; sa chaloupe vient vers cette île.

(*On entend Vendredi de l'intérieur du rocher.*)

Maître, porter nous en Angleterre, nation à maître ; moi, faire signe à eux pour venir à nous.

ROBINSON.

Garde-toi de faire aucun signe ; car nous ne pouvons savoir quel est le dessein de ces anglais qui n'ont aucune affaire dans cette île ; peut-être viennent-ils avec de mauvaises intentions... Je distingue, en effet, dans la chaloupe, un homme qui m'a l'air d'être le capitaine de ce

vaisseau; il a les mains liées; ces gens ont mauvaise mine; je crains bien que ce ne soient des matelots révoltés. Restons donc cachés, afin de tout observer, peut-être pourrons-nous délivrer ce pauvre capitaine.



(*On entend Vendredi répondre de l'intérieur :*)

Moi, content, moi, obéir.



SCÈNE III

(*On voit une partie du canot.—Robinson de son rocher regarde vers le rivage.— Le matelot paraît sur le pont du canot, il regarde la mer et a l'air de commander*)

Touche matelots ! le grappin à terre... eh ! dis donc toi, capitaine enfoncé ?

(*On entend de la chaloupe le capitaine répondre :*)

Que voulez-vous encore de moi ?

LE MATELOT.

Lève la tête : tu vois cette île ; c'est ici où nous allons t'abandonner. Les gueux de ton espèce ne sont pas faits pour vivre avec de braves gens comme nous... allons debout !... tu ne bouges pas, coquin; j'm'en vas te faire défiler tout à l'heure... Matelots, jetez-moi ce gueusard-là à terre.



SCÈNE IV

LE MATELOT, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE (*du dehors de la scène*).

Ah ! mon Dieu, laissez-moi, laissez-moi, je descendrai bien (*il débarque*). Où irai-je maintenant ?

LE MATELOT.

Où tu voudras.

LE CAPITAINE

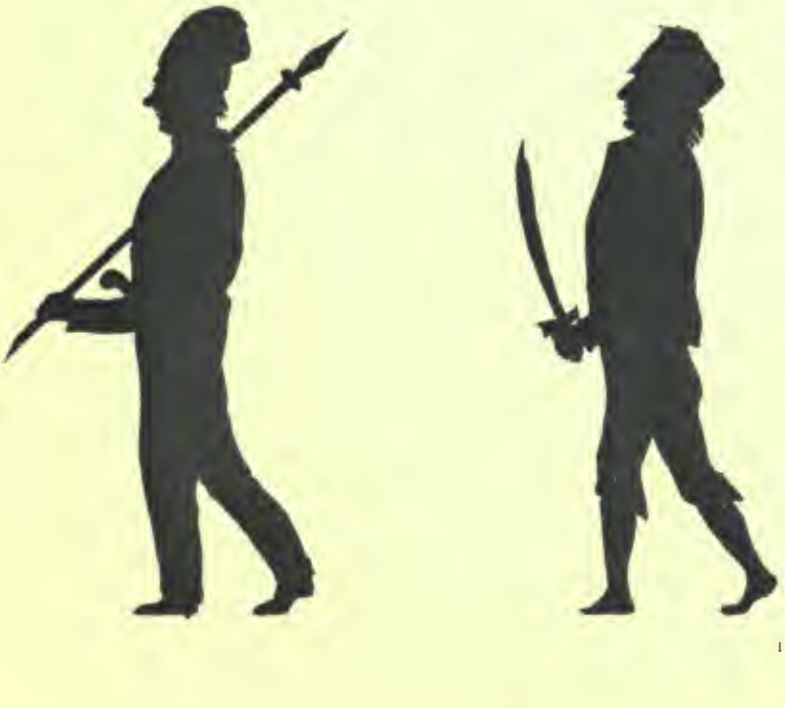
Ah ! je vais me reposer au pied de ce rocher; car, je n'en puis plus de fatigue (*il va s'asseoir au pied du rocher, on le remplace par le capitaine assis*).

LE MATELOT.

Jean ! amarre le canot, mon garçon, et tu resteras à le garder ! Quant à vous, mes enfants, vous allez venir avec moi ; nous allons faire un tour



dans cette île-là, nous reviendrons à la marée haute (*il descend et sort du côté du rocher, il est suivi par quelques matelots*).



SCÈNE V

MATELOT (*il paraît sur le canot*).

En les attendant, j'allons boire un coup (*il boit*) et faire un somme (*il rentre dans le bateau, on l'entend ronfler*).



SCÈNE VI

LE CAPITAINE, ROBINSON.

ROBINSON (*de son rocher*).

Voilà le bon moment de délivrer ce malheureux, descendons (*il se retire*).

SCÈNE VII

LE CAPITAINE, ROBINSON.

ROBINSON (*il vient du rocher, et se tourne vers le capitaine.*

Monsieur, qui êtes-vous ?

LE CAPITAINE.

Ah ! Qui que vous soyez, ayez pitié de moi, je suis bien malheureux ; j'étais capitaine de ce vaisseau que vous voyez en mer ; mon équipage s'est révolté contre moi et veut m'abandonner dans cette île déserte ; mais, par quel motif venez-vous m'adresser cette question ?

ROBINSON.

Pour vous sauver.

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc un ange envoyé du ciel ?

ROBINSON.

Tout secours vient du ciel, monsieur, mais tranquillisez-vous ; je ne suis pas un ange : si Dieu avait envoyé un ange à votre secours, il paraîtrait sous de meilleurs habits.

LE CAPITAINE.

Ah ! ciel ? voilà le matelot du canot éveillé !

ROBINSON.

Laissez-moi faire, il est ivre ; j'en viendrai facilement à bout.

SCÈNE VIII

LE CAPITAINE, ROBINSON, LE MATELOT

ROBINSON.

Rends-toi, coquin, ou tu es mort.

LE MATELOT.

Qu'est-ce que tu dis, mine de diable ? rends-toi toi-même.

ROBINSON.

Insolent ! je vais bien te fermer la bouche (*il tire son coup de fusil et on voit le matelot tomber mort. Robinson se retourne alors et va vers le capitaine*).
En voilà un de moins.

LE CAPITAINE.

Oui, mais il reste six autres matelots qui sont encore dans l'île.

ROBINSON.

Venez dans mon château, je dénouerai vos liens et nous délibérerons sur le moyen de nous défaire de tous ces coquins (*ils rentrent tous deux dans le rocher*).

SCÈNE IX

(*On entend Robinson crier :*)

Vendredi ! Vendredi !

VENDREDI (*du dedans*).

Mon maître ici, moi prêt.

ROBINSON.

Prends une hache et va faire un trou dans la chaloupe afin que personne ne puisse se sauver.

VENDREDI (*il va vers le canot et on l'entend frapper dans le bateau, il rentre ensuite au rocher*).

ACTE CINQUIÈME



Le retour.

ACTE CINQUIÈME

LE RETOUR.

SCÈNE I

VENDREDI (*il sort du rocher et va vers le canot*).

Moi aller boucher trou à canot, pour moi aller avec maître chez nation anglaise, moi, bien battu; moi, tué deux avec fusil; maître faire tous matelots prisonniers (*arrivé près du canot, on l'entend frapper avec la hache, ensuite il revient*). Allons, moi, bien raccommodé le bateau; bateau bon pour aller trouver le vaisseau là bas (*il rentre au rocher*).





SCÈNE II

LE CAPITAINE (*il sort du rocher, arrivé au milieu de la scène, il se retourne vers le rocher*), ROBINSON (*il va vers le capitaine*).

ROBINSON.

Eh bien! capitaine, nous voilà maîtres de tous ces mutins.

LE CAPITAINE.

Ah! monsieur, je vous dois la vie; je vous en conserverai une

profonde reconnaissance et je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous tirer de cette île et vous reconduire dans votre patrie.

ROBINSON.

Pour cela, il faut nous rendre maîtres du vaisseau.

LE CAPITAINE.

La mer est haute ; voici le moment.

ROBINSON.

Je vais donc donner des armes aux quatre matelots qui sont chez moi.



LE CAPITAINE.

Vous le pouvez, je réponds d'eux ; ils avaient été entraînés par les plus mauvais sujets que nous avons tués. Maintenant, ils me seront fidèles, et je suis sûr qu'ils se battront courageusement contre les autres révoltés qui sont au navire afin de nous en rendre possesseurs. Ainsi, donnez-leur sans crainte des armes et dites leur de venir me joindre. Je vais les attendre dans la chaloupe (*il se retourne et va vers le bateau*).

SCÈNE III

ROBINSON (*rentre au rocher, on l'entend du dedans parler aux matelots*).

Thomas ! Guillaume ! Pierre ! Richard ! venez ici : tenez, voici vos armes, je vous les rends à condition que vous n'en ferez usage que pour mettre votre capitaine en possession de son navire ; promettez-le moi donc avant de partir.

(*On les entend tous ensemble*) :

Gouverneur, je le jure !... je le jure, gouverneur.

SCÈNE IV

(*On voit passer allant du rocher au bateau les matelots, les uns après les autres*).

SCÈNE V

ROBINSON (*il va du rocher, jusqu'au bord de la mer, où il s'arrête*).

Allons, capitaine, bonne réussite, au revoir.

(*On entend le capitaine du dedans du canot*.)

Quand nous nous serons rendus maîtres du vaisseau, je ferai tirer sept coups de canon et alors vous pourrez vous embarquer sur votre pirogue et venir nous rejoindre (*le bateau part*).

ROBINSON.

Les voilà partis !... Dieu veuille favoriser leur entreprise et me permettre de m'embarquer sur ce vaisseau.

Après avoir souffert toutes sortes de privations pendant vingt-huit ans dans cette île déserte, je vais donc enfin trouver le terme de tant de maux et j'aurai le bonheur de retourner dans ma chère patrie ..

O ciel, daigne prendre pitié de mes souffrances, tu vois mon repentir.. Oh ! je t'en conjure, que ce jour soit le dernier de mon triste exil... Dieu tout-puissant, que ma prière te soit agréable et que ta volonté soit faite.

Afin de ne mettre aucun retard à mon départ, je vais préparer mes effets.

Vendredi, pendant ce temps, pourra disposer la pirogue et mettre dedans tout ce que nous pourrons emporter.
Vendredi ! Vendredi ! (*il se retourne vers le rocher*).



SCÈNE VI

ROBINSON, VENDREDI

VENDREDI (*il vient du rocher*).

Maître, moi, venir !

ROBINSON.

Tu vas amener la pirogue sur le rivage, tu la tiendras prête à partir et tu viendras chercher mes effets et les tiens pour les y embarquer, afin de ne pas nous faire attendre quand nous entendrons le signal.

VENDREDI.

Moi faire tout, moi faire vite.

ROBINSON.

Es-tu content de quitter ton pays et de venir avec moi vivre en Angleterre ?

VENDREDI.

Moi content, vivre toujours pour maître : pas quitter maître ; mourir pour maître. Moi fâché ! grande douleur si maître pas laisser aller chez nation anglaise.

ROBINSON.

Sois tranquille mon ami, tu viendras avec moi. Allons, va faire ton ouvrage de ton côté ; je vais aussi m'occuper du mien (*ils rentrent tous deux au rocher*).

SCÈNE VII

On voit aller du rocher à la mer Vendredi, lorsqu'il est sorti de la scène on voit la pirogue, puis Vendredi retourne au rocher.



On voit revenir du rocher Vendredi, tenant une valise à la main et portant sur ses épaules un sac.

Quelques instants après, il revient encore portant sur sa tête un panier rempli de

provisions, tantôt d'autre chose et retourne au rocher les mains vides. Après plusieurs voyages, on entend les sept coups de canon. A chaque coup, Vendredi compte:

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Maître ! maître ! joie grand. .. bonheur beaucoup .. moi, entendu coups de canon, sept, moi compter bien (*Il court au rocher*).



SCÈNE VIII

ROBINSON (*du dedans*)

Eh bien ! partons, Vendredi. N'oublie pas surtout mon perroquet.

(*Robinson avec son perroquet, va vers la pirogue et embarque.*)

SCÈNE IX

VENDREDI (*du dedans*)

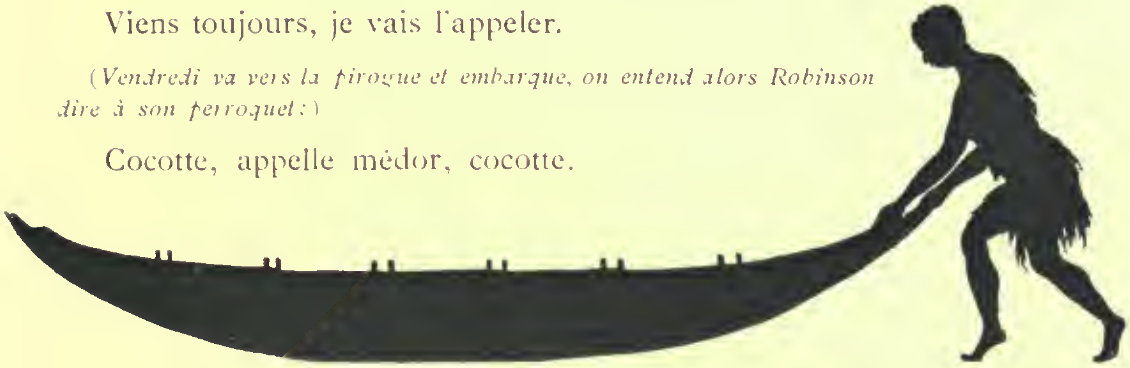
Moi, vite venir, moi pas trouver chien.

ROBINSON (*du dedans du bateau*).

Viens toujours, je vais l'appeler.

(*Vendredi va vers la pirogue et embarque, on entend alors Robinson dire à son perroquet:*)

Cocotte, appelle médor, cocotte.



LE PERROQUET.

Médor ! médor ! allez vite ! allez vite !

LE CHIEN (*court au bateau en aboyant*).

Ouâou ! ouâou ! ouâou !

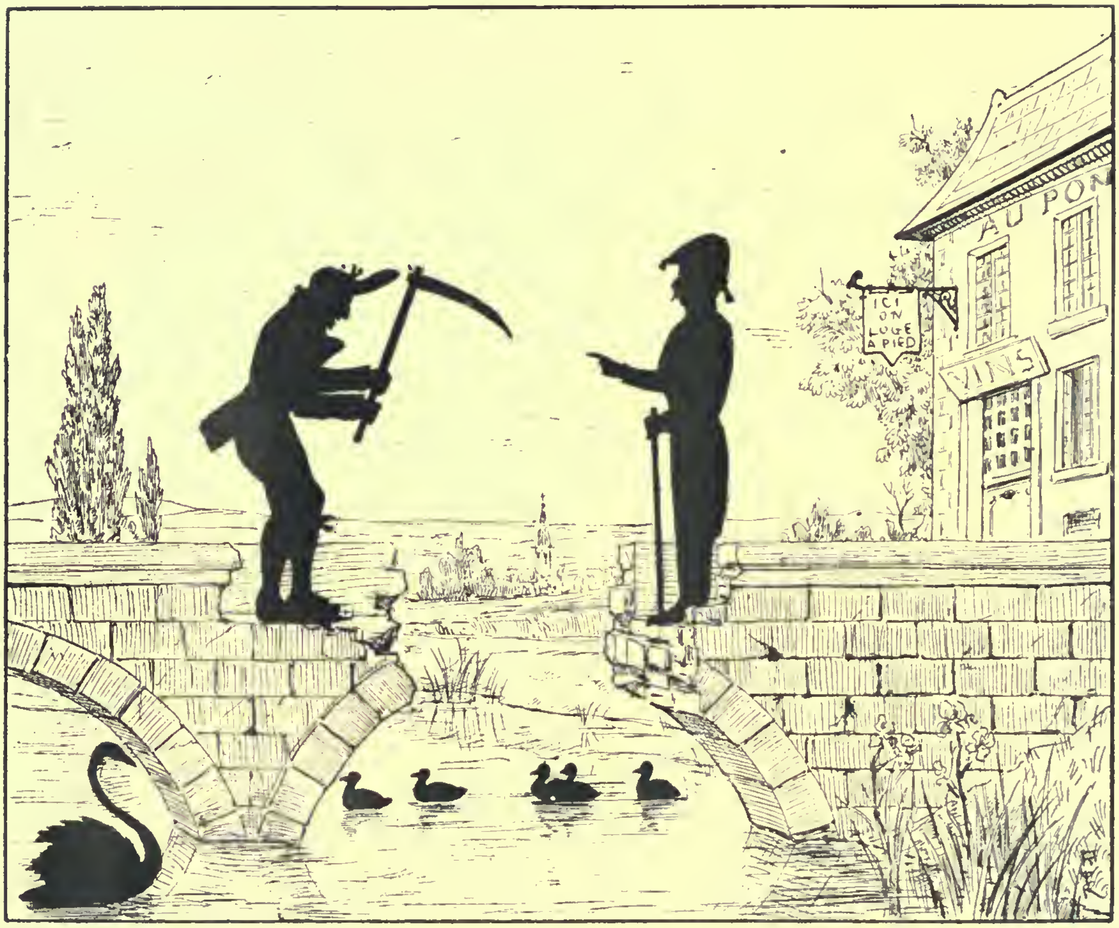
(*La pirogue disparaît.*)

LE PONT CASSÉ

PERSONNAGES :

Henriette.
Nicolas.
Un officier.
Un batelier.
Un cygne.
Des canards.

LE PONT CASSÉ



Nicolas et l'Officier.

LE PONT CASSÉ

SCÈNE I

(*On voit passer les canards.*



HENRIETTE (*elle entre en chantant*



Sur le pont
D'Avignon
Tout le monde y passe (*bis*)
Les demoiselles vont par ci
Les messieurs vont par là
Sur le pont d'Avignon
Tout le monde y passe (*bis*)

Où donc est mon cygne? je ne le vois point (*elle appelle*). Mimi! Mimi! il ne vient pas (*elle appelle*), Mimi! Mimi! Depuis que ce vilain pont est cassé, ce pauvre oiseau ne veut plus rester près de moi (*elle appelle*). Mimi! Mimi! viens mon petit Mimi! viens! (*l'oiseau entre*). Ah! le voici! oh! le bel oiseau! le beau cygne! petit! petit! viens voir ta petite Henriette; viens voir ta maîtresse. Je ne lui ai pas donné à manger depuis hier; il doit avoir faim. Tiens! tiens! (*elle lui jette du pain*). Tiens! oh! le bel oiseau! voyez son charmant plumage; il est blanc comme la neige. Tiens! tiens! allons, je n'ai plus rien à te donner: à demain! adieu, mon petit chéri! adieu!... (*elle rentre au logis*).



SCÈNE II

(On entend sonner 9 heures.)

NICOLAS *(il entre en fredonnant)*.

Tra la la, etc.

Nicolas, mon ami, il est temps d'aller à l'ouvrage, la cloche vient de sonner neuf heures. Allons ! à l'ouvrage, mon garçon ! à l'ouvrage *(il fredonne la ritournelle de la chanson du Pont cassé :* La la la, etc. *et chante)*.



Je travaille au pont cassé.
Tire lire lire, toure loure loure.
Je travaille au pont cassé.
Tireliron fa.

SCÈNE III

L'OFFICIER, NICOLAS.

L'OFFICIER.

Eh ! dis donc, l'ami, peut-on passer la rivière ?

NICOLAS.

Les canards l'ont bien passée.
Tire lire lire, etc.



L'OFFICIER.

Est-elle profonde ?

NICOLAS.

Les cailloux touchent à la terre.
Tire lire lire, etc.

L'OFFICIER.

Tu me parais de belle humeur ce matin, mon garçon ; mais, dis-moi, ne vend-on point du vin dans ce cabaret ?

NICOLAS.

On en vend plus qu'on en donne.
Tire lire lire, etc.

L'OFFICIER.

Est-il bon au moins ?

NICOLAS.

Il est si bon, qu'il se laisse boire.
Tire lire lire, etc.

L'OFFICIER.

Allons! laisse un moment tes plaisanteries de côté et dis-moi où conduit ce chemin que je vois près d'ici ?...

NICOLAS.

Tout chemin mène à la ville.
Tire lire lire, etc.

L'OFFICIER.

Sans doute; mais ce n'est pas là précisément ce que je te demande et jusqu'à présent tu n'as répondu à aucune de mes questions. Voyons, me diras-tu au moins quelle heure il est ?

NICOLAS (*lui montrant le derrière*).

Regardez, voici l'horloge.
Tire lire lire, etc.



L'OFFICIER.

Ah ! maraud ! tu te moques de moi, je crois, attends, je vais, de ma canne, te frotter les épaules, et t'apprendre à faire l'insolent. A moi,

hola ! hé ! matelot ! un bateau pour passer l'eau (*il sort. On entend le matelot qui répond*).

A vot'service, M. l'officier, j'sommes sur l'paré.



NICOLAS.

Si tu avances, moi je recule.
Tire lire lire, etc.

(*Le bateau passe avec l'officier.*)

NICOLAS (*en travaillant*).

Haim !.. Haim !.. s'il pouvait leur tomber quelque pierre sur la tête...

Je travaille au pont cassé.
Tire lire lire, etc.

SCÈNE III

NICOLAS, L'OFFICIER (*sa canne à la main*).

L'OFFICIER.

Ah ! coquin, te voilà !... (*il le frappe*). Tiens ! tiens ! voilà pour payer tes insolences.

NICOLAS.

Hola ! ho ! Monsieur l'Officier, ho ! doucement, s'il vous plaît !

PERRETTE

Au Pot au Lait

PERSONNAGES :

Perrette. — Marguerite. — Une vache.

PERRETTE AU POT AU LAIT



Le village de Perrette.

PERRETTE AU POT AU LAIT

SCÈNE I

MARGUERITE.

(Elle revient du village son bâton à la main.)



Mais mon Dieu ! mais mon Dieu ! quelle chaleur !... Je suis toute à la nage !... aussi, j'ai tant marché ! j'ai tant cherché ! .. ah ! je n'en puis plus de fatique ! et je n'ai pas retrouvé ma vache !... Voyez cette vilaine bête, quelle idée lui a pris de courir ainsi la campagne ; et, qui s'en serait jamais douté, elle qui n'a jamais quitté la prairie et qui rentrait toute seule à la maison ; elle me venait douce comme un mouton quand je l'appelais .. ah ! mon Dieu ! l'aurais-je donc perdue pour ne plus la retrouver !... tant de lait que j'en avais ! tant de crème ! de si bon beurre ! mon Dieu !.. mon Dieu !.. qui me rendra ma vache ?.. si je n'étais pas si fatiguée, j'irais, oui, j'irais encore la chercher !.. *(elle appelle)* Perrette ! Perrette !. . Voyez donc si cette petite sotte répondra !

SCÈNE II

PERRETTE, MARGUERITE.

PERRETTE *(venant de la maison)*.

Me voici.

MARGUERITE.

Allons, arrive donc !

PERRETTE.

Oui, tante Marguerite.



MARGUERITE.

Mon enfant, j'ai perdu ma vache.

PERRETTE.

Votre vache à lait? votre belle vache noire?

MARGUERITE.

Oui, ma chère Perrette; va vite la chercher.

PERRETTE.

J'y cours, tante Marguerite (*elle se dispose à sortir*).

MARGUERITE.

Perrette! Perrette! mais voyez donc, elle part comme une étourdie, sans savoir où aller.

PERRETTE.

Plait-il tante Marguerite!

MARGUERITE.

Écoute-moi bien; tu iras du côté de la pâture, puis sur le chemin vert; et enfin le long de la rivière. Si tu cherches bien, si tu la trouves...

PERRETTE.

Que me donnerez-vous?

MARGUERITE.

Si tu la trouves, je te donnerai un pot de lait.

PERRETTE.

Avec sa crème?

MARGUERITE.

Oui, avec sa crème.

PERRETTE.

Et vous me permettrez d'aller le vendre à la ville pour en avoir l'argent?

MARGUERITE.

Tu en feras ce que tu voudras. Mais va donc; comment tu n'as pas encore ramené ma vache?

PERRETTE.

Je ne suis pas encore partie, puisque vous me retenez.

MARGUERITE.

Cours bien vite.

PERRETTE.

Tant que j'aurai de jambes. Un pot de lait avec sa crème!... Mon Dieu que j'vas devenir riche!!...

SCÈNE III

MARGUERITE.

En l'attendant, je m'en vais m'asseoir vis-à-vis de la porte avec mon rouet; cela me délassera et je verrai tout filant revenir de plus loin ma vache. *(Elle rentre. Elle revient avec son rouet.)*



Qu'elle est heureuse de pouvoir courir encore! moi qui ne peux plus faire quatre pas sans me reposer *(elle chante)*.

1re couplet.

Pauvre tante Marguerite,
Votre jeunesse est passée,
Jadis, vous alliez plus vite,
Jamais vous n'étiez lassée.

Fuseaux légers, tournez,
Tournez, tournez encore,
Fuseaux légers, tournez,
Tournez encore un moment.

2e couplet.

A la fête du village,
Quand j'étais sur mes quinze ans,
Pour danser sous le feuillage,
Je ne manquais pas d'amants.

Fuseaux légers, etc.

3e couplet.

Pauvre tante Marguerite,
Il n'est plus cet heureux temps,
Toux, gravelle et pithuite
Accablent tes soixante ans.

Fuseaux légers, etc.

Ah! miséricorde divine! mes yeux ne me trompent-ils pas?... oui,... oui, c'est bien elle... C'est bien ma vache... Si je l'avais perdue, je crois que j'en serais morte de chagrin, pourvu que je ne meure pas de joie de l'avoir retrouvée *(elle rentre son rouet)*.

SCÈNE IV

PERRETTE, *traînant une vache.* MARGUERITE, *revenant sans son rouet.*

PERRETTE.

Hu! hu donc!... Je l'ai retrouvée, tante Marguerite! mais comme j'ai couru!... Ah! je vous assure que j'ai bien gagné un pot de lait pour la peine.

MARGUERITE.

Tu l'auras, mon enfant, tu l'auras. Mais dis-moi; où donc était-elle?

PERRETTE.

Elle était... Un pot de lait avec sa crème, dame!

MARGUERITE.

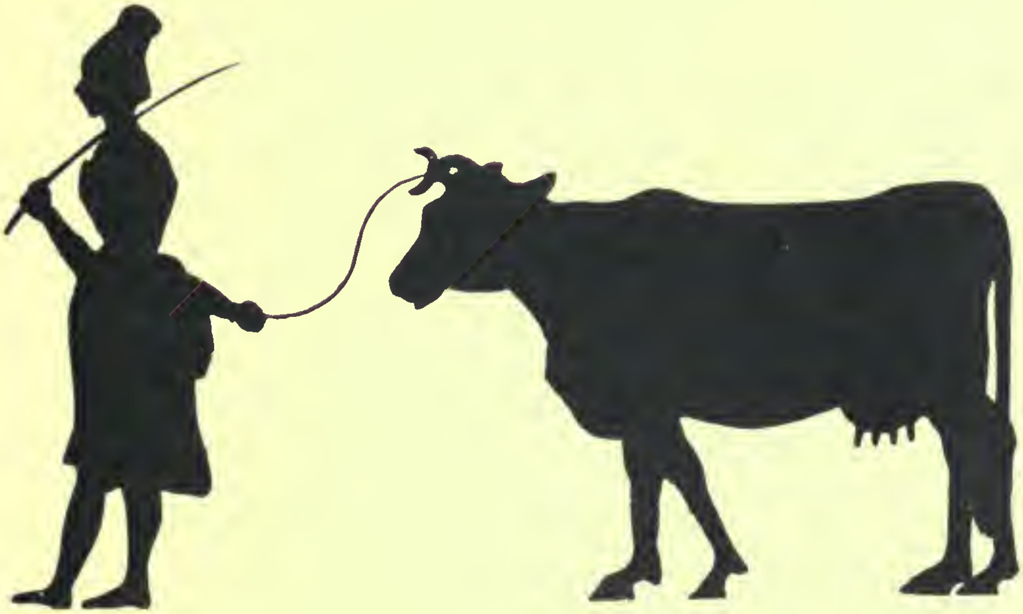
Tu l'auras; je vais te le donner; mais dis-moi donc où tu l'as trouvée ?

PERRETTE.

Elle était près du gros chêne vert.

MARGUERITE.

Là !.. voyez-vous ?... Allons je vais te donner ton pot de lait.



PERRETTE.

Je choisirai, tante Marguerite.

MARGUERITE.

Tu prendras celui que tu voudras.

PERRETTE.

J'irai le vendre au marché ?

MARGUERITE.

Comme tu voudras. Allons, entre ma vache *(elles entrent toutes deux)*.

SCÈNE V

PERRETTE, *revenant avec son pot au lait.*

Mon Dieu que je suis contente!... que je suis contente!... ma tante avait bien de la peine à me donner ce pot au lait. Enfin, le voilà sur ma tête, bien posé sur un coussinet. Nous allons maintenant le porter à la ville... combien vais-je le vendre?... Oh! je n'en suis pas gênée... Je saurai bien leur dire à ces belles dames que le lait est cher maintenant; qu'on ne trouve rien à donner aux bêtes.

Oh! oh! je n'entends pas donner mon lait pour rien!

Et qu'est-ce que je ferai de tout cet argent là, mon Dieu?... là...

J'achèterai un cent d'œufs; j'aurai dans l'année, trois couvées qu'il me sera bien facile d'élever autour de la maison; je les engraisserai, puis, je les vendrai; le renard sera bien habile, s'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon. Le porc à s'engraisser coûtera peu de son. Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable. Le revendant, j'aurai de l'argent bel et bon. Et qui m'empêchera de mettre dans notre étable, pour son prix, une vache et son veau et de petits agneaux que je verrai sauter au milieu du troupeau *(elle saute et casse son pot).*

Ah! mon Dieu! mon pot est cassé!... mon lait est renversé!... Ah! qu'ai-je fait?... adieu, ma vache, mon cochon, ma couvée et mes moutons, et mes agneaux... Ah! mon Dieu, j'ai tout perdu, mon pot est cassé!!



UNE

NOCE AU VILLAGE

PERSONNAGES :

Mathurine Plantard.
Jacqueline, sa fille.
Guillaume, voisin.
Colas, son fils.
Jérôme, marguillier.
M. Jolicœur, clerc de notaire.
Gens de la noce.
Un chien, un chat.

ACTE PREMIER



La Noce.

UNE NOCE AU VILLAGE

ACTE PREMIER

L'ENJOLEUR

(La scène représente l'intérieur et l'extérieur d'une maison villageoise.)

SCÈNE I

MATHURINE.

(Elle est en scène au lever du rideau, occupée à souffler le feu. Elle rentre dans l'intérieur de la maison et revient avec un panier sous le bras).

Allons, voilà qu'est fait : la maison est déblayée. J'ons mis les légumes dans c'pot-au-feu, avec un morceau d'lard qui nous f'ra un bon bouillon. A présent, j'allons partir *(elle appelle)* Jacqueline ! Jacqueline !



SCÈNE II

MATHURINE, JACQUELINE

JACQUELINE.

Me v'là, ma mère, quéqu'vous m'voulez ?

MATHURINE.

J'veux qu'tu gardes la maison. J'm'en vas-t-a c'marché. Tu soign'ras

c'pot qu'est su'l'feu. Faut pas qu'y bout trop vite, entends-tu? j'ons mis l'lard et les légumes. Prends ben garde à c'vilain matou, qu'est voleur comme tous les diables. Faut pas t'amuser à causer, t'entends?



JACQUELINE.

Y a pas de danger, ma mère, j'vas-t-y veiller.



MATHURINE.

Me v'là partie (*elle sort vers le village*).

SCÈNE III

JACQUELINE.

Faudra tout d'même qu'j'y fasse attention à c'vilain matou. Hier, y nous a volé encore un morceau d'beurre qu'était sur la table. Faut qu'y saute partout. C'te vilaine bête est cause que j'restons toujours à garder la maison. Pis que c'est comme ça, j'm'en vas tout d'suite, pendant qu'y n'est pas là, changer mon tablier qu'est tout plein d'farine. Si v'nait queuqu'un nous voir, j'aurais honte de m'trouver dans c't'équipage (*elle sort*).



SCÈNE IV

LE CHAT

(*Il entre en miaulant, saute dans le pot, saisit le morceau de lard et s'enfuit*).

SCÈNE V

JACQUELINE.

M'v'la-t-à mon aise à présent! j'men vas voir d'vant la porte si passe pas queuqu'un. L'matou s'ra ben fin si m'joue queuque niche si près qu'ça!.

SCÈNE VI

JACQUELINE, M. JOLICŒUR.

JOLICŒUR.

Bonjour, mademoiselle Jacqueline.

JACQUELINE *(bas)*.

Mademoiselle, qu'y m'appelle! Voyez comme c'est honnête. Colas m'dit jamais qu'Jacqueline. *(haut)* Bonjour M. Jolicœur.



JOLICŒUR.

Que je suis ravi de vous trouver ici, mademoiselle Jacqueline; il y a longtemps que j'en cherche l'occasion. Je vous ai vue passer dernièrement revenant de la grand'messe : vous m'avez paru charmante ce jour là, mais aujourd'hui, il me semble que vous êtes mille fois plus jolie.

JACQUELINE.

Monsieur ça vous plait à dire, et je ne sais pas si c'n'est pour vous railler de moi.

JOLICŒUR.

Moi, me railler de vous!. . Je m'en garderais bien; non, c'est du fond du cœur que je vous parle.

JACQUELINE.

J'vous s'is bian obligée, si ça est.

JOLICŒUR.

Vous ne m'êtes point obligée; ce n'est qu'à votre beauté que vous êtes redevable de ce que je dis.

JACQUELINE.

Monsieur, c'est trop biau pour moi tout ça... et j'n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

JOLICŒUR.

Je ne puis me rassasier de vous voir, belle Jacqueline, et plus je vous regarde, plus je trouve que vous avez tout ce qu'il faut pour vous faire admirer. Voyez, est-il possible, après ce charmant visage, de voir rien de mieux que ces mains là.

JACQUELINE.

Comment, mes mains !... Elles sont noires comme je ne sais quoi !

JOLICŒUR.

Ah ! que dites-vous ? .. elles sont les plus blanches du monde.

JACQUELINE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avions su ça tantôt, je n'aurions pas manqué de les laver avec du son. .

JOLICŒUR.

Hé ! dites-moi un peu, belle Jacqueline, vous n'êtes pas mariée, sans doute ?

JACQUELINE.

Non, monsieur; mais je dois bientôt l'être avec Colas, le fils de not'voisin Guillaume, qu'est not'cousin.

JOLICŒUR.

Quoi, une personne comme vous serait la femme d'un villageois ! Non ! non ! vous n'êtes pas née pour demeurer dans une campagne. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et je suis venu tout exprès vous voir pour empêcher ce mariage ; car enfin, belle Jacqueline, je vous aime de tout mon cœur. Il m'a suffi pour cela de vous voir une seule fois, car celui qui peut vous apprécier doit vous aimer autant en un quart d'heure qu'un autre ferait en six mois.

JACQUELINE.

Ben vrai, monsieur ?... Ce que vous me dites m'fait aise, et je ne sais quément vous répondre. Mais voyez-vous, j'pis pas croire qu'un beau monsieur comme vous, voudrait d'une paysanne comme moi.

JOLICŒUR.

Vous vous trompez, et quand vous me connaîtrez mieux, vous me rendrez justice assurément. Oui, je suis décidé à vous demander en mariage. Voulez-vous y consentir ?

JACQUELINE.

Pourvu qu'ma mère l'veuille, j'veux ben,

JOLICŒUR.

Je me charge de le lui demander et je suis persuadé qu'elle y consentira. Cette pensée me met dès à présent dans un ravissement inexprimable *(il chante)*.

Je suis heureux en tout, mademoiselle,
Vous êtes plus belle
Que la rose nouvelle
Et je vous promets
De vous aimer, de vous être fidèle,
Comme une tourterelle
Qui ne bat de l'aile
Que pour vos attraits.

A votre tour, il faudra,
Là,
Que votre petit mari,
Oui,
De vous soit toujours chéri.

Je suis heureux en tout, mademoiselle,
Etc.

Allons, c'est ainsi convenu. Une affaire pressante m'oblige de m'absenter pour huit jours. Aussitôt cette affaire terminée, je viendrai demander votre main à madame votre mère qui, je pense, ne pourra me refuser. Au revoir donc.

JACQUELINE.

Au revoir, M. Jolicœur.

SCÈNE VII

JACQUELINE.

Qui s'en s'rait jamais douté qu'j'allais devenir madame Jolicœur? Tout d'même j'ons fait un rêve c'te nuit qui disait ben queuque chose approchant d'ça. Là... pis qu'c'est c'nintention j'refuse pas de li donner mon consentement... C'est ça qui s'explique ben!... Ça parle comme un livre... Colas zé pas prêt d'tourner sa parole si finement... i n'en r'montrerait à tous nos garçons. C'est qu'ça-z-été à l'école aussi *(elle chante)*.

Les gas de mon village
N'schavions pas fair l'amour.
Toujours même langage,
Toujours même discours.
Ce n'est pas toi, mon cher amant,
Ly a toujours du changement! (*bis*)

Allons, v'là qu'est dit : y a pas mieux-t-ici. Qué qui va dire, Colas, quand j'vas li conter tout ça. Juste le v'là qui vient.

SCÈNE VIII

COLAS, JACQUELINE.



COLAS.

Bonjour... Quement qu'c'est qu'tu t'portes, Jacqueline?

JACQUELINE.

Je m'porte comme j'peux, Colas!

COLAS.

T'vlà toujours avec tes mots qui n'ont pas de signifiance. C'et y ben, c'est y mal qu'tu t'portes?...

JACQUELINE.

Pis qu'tu l'vois j'-ti besoin de te l'dire?

COLAS.

Jarni! y a pas t-un mot d'amitié dans tout ça!... Vois-tu, Jacqueline,

i faut, comme dit c't'autre, qu'je m'débonde le cœur. J't'aimons, tu l'sais ben, pis qu'nous sommes pour être mariés ensemble; mais, morguienne, je n'sis point satisfait d'toi !

JACQUELINE.

Quément ? qué qui nia donc ?

COLAS.

I gnia qu'tu m'chagrines l'esprit, franchement.

JACQUELINE.

Quément donc ?

COLAS.

Tétiguienne, tu n'm'aimes point.

JACQUELINE.

C'n'est que ça ?

COLAS.

Oui, c'est qu'ça,.. et c'est ben assez.

JACQUELINE.

Monguieu, Colas, tu viens toujours m'dire la même chose.

COLAS.

J'te dis toujours la même chose parc'que c'est toujours la même chose, et si c'était pas toujours la même chose, j'te dirais pas toujours la même chose.

JACQUELINE.

Mais qu'est-ce qui t'faut ? qu'veux-tu ?

COLAS.

Jarniguienne. j'veux qu'tu m'aimes.

JACQUELINE.

Est-ce que je ne t'aime pas ?

COLAS.

Non, tu ne m'aimes pas... J'fais pourtant tout c'que j'pis pour que tu

m'aimes. J't'achète ti pas des rubans, sans r'proche, à tous les marchands qui passons? Je m'suis ti pas rompu l'cou à t'aller dénicher des marles? j'fais ti pas jouer pour toi tous les violons, quand vient l'jour d'ta fête... et tout ça, c'est comm' si j'frappais ma tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête d'n'aimer pas les gens qui nous aimons.

JACQUELINE.

Mais, mon Dieu, Colas, je t'aime ben aussi.

COLAS.

Oui, tu m'aimes d'une belle degaine!

JACQUELINE.

Quément veux-tu donc qu'on fasse?

COLAS.

J'veux qu'l'on fasse comme l'on fait quand on aimon comme il faut.

JACQUELINE.

Est-ce que je n't'aimons pas comme i faut?

COLAS.

Non. Quand ça est, ça s'voit, et l'on fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime d'bon cœur. R'garde la grosse Thomasse, comme alle batifole avec l'jeune Robin; alle est toujours autour de li à l'agacer. Toujours alle li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant, et l'aut' jour, qu'il était assis sur un escabiau, alle fut l'tirer de d'sous li et l'fit choir tout d'son long par terre. Jarni! v'la oùsqu'on voit les gens qui nous aimons. Mais toi, tu ne m'dis jamais mot; t'es toujours là comme une vraie buche d'bois; j'pass'rais vingt fois d'vant toi, qu'tu ne te grouillerais pas tant seulement pour m'bailler le moindre coup, ou m'dire la moindre chose. Ventreguienne, ce n'est pas biau après tout, et t'es trop froide pour les gens.

JACQUELINE.

Qu'veux-tu qu'j'y fasse?... C'est mon himeur. J'pis pas me r'fondre.

COLAS.

I gnia himeur qui tienne. Quand on z'a d'l'amitié pour les personnes, l'on en baille toujours queuque p'tite signifiance.

JACQUELINE.

Enfin, j't'aime tout autant que j'pis et si tu n'es pas content d'ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

COLAS.

Eh bian, v'là ti pas mon compte, tétigué! Si tu m'aimais m'dirais-tu ça?

JACQUELINE.

Pourquoi m'viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

COLAS.

Morgué! qué mal qu'j'tai fait?... J'te d'mande qu'un peu d'amiquié.

JACQUELINE.

Ben! laisse un peu faire aussi et ne m'presse pas tant. P't'être que ça viendra tout d'un coup, sans y songer. J'f'rai c'que j'pourrai; mais i faut qu'ça vienne d'lui-même Colas, écoute que j'te conte queuque chose qui va t'faire ben plaisir : I n'y a-t-un monsieur, tu sais ben c'monsieur qu'est t'écrivain chez l'notaire d'not canton et qui s'appelle M. Jolicœur.

COLAS.

Eh! ben, quéqu'tu veux dire avec ton M. Jolicœur?

JACQUELINE.

Ben! j'avons causé tout à l'heure et m'a dit qui z'allait faire un voyage d'huit jours et pis après qui m'demanderait en mariage à ma mère.

COLAS.

Quément, jarni!. . m'es-tu pas promise?. .

JACQUELINE.

Ça ni fait rien, Colas; si tu m'aimes ben, tu dois z'être ben aise que j'devienne Mme Jolicœur.

COLAS.

Jarni, non!... J'aimons mieux t'voir crévée que d'te voir à un autre qu'à moi.

JACQUELINE.

Va, va Colas, ne t'mets pas en peine. Si j'sis madame, j'te ferai gagner queuque chose et t'apporteras du beurre et du fromage cheu nous.

COLAS.

Ventreguienne! j'n'y port'rai jamais! quand i m'paierait deux fois autant... Est-ce donc comme ça qu't'écoute c'qu'on t'dit pour t'enjoler? Morguienne. Si j'avais su ça tantôt, je m's'rais ben gardé d'venir te voir.

JACQLELINE.

Ah! ben, tu peux ben t'en r'tourner si tu veux, c'est dit.

COLAS.

Pis qu'c'est dit, c'est dit. J'm'en vas!

JACQUELINE.

Colas, n'te fâche pas.

COLAS.

J'veux m'fâcher! et t'es une vilaine, toi! d'endurer qu'on t'cajole (*il sort*).

SCÈNE IX

JACQUELINE.

Tout d'même si c'était vrai qu'mossieu Jolicœur z'est t'un enjoleur.. et qui m'a pas dit la vérité. Notre dince! j'li pardonnerais jamais un coup pareil!... Mais j'pis pas penser qu'ça li soit v'nu tant seulement t'a l'idée... I m'avait pas l'air d'ça!

SCÈNE X

MATHURINE, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Vous v'là de r'tour ma mère?

MATHURINE.



Oui, de r'tour! C'est ti ici qu'tu soignes not'lard. Voyons, j'parie qu't'as laissé aller la soupe dans l'feu *(elle avance vers le pot au feu)*. Ah! Jésusse! Maria! credo... miséricorde divine! t'a laissé manger no lard!

JACQUELINE.

Quément!... c'est pas possible!... j'ai pas quitté la maison.

MATHURINE.

Tiens, vois-tu, vois-tu les pattes à ce matou qui sont resquées marquées d'graisse sur l'cariau.

JACQUELINE.

J'sais pas quément qu'il a pu faire c'coup là!

MATHURINE.

J'm'en vas te l'dire, petite morveuse que t'es : c'est qu't'a passé ton temps à z'écouter ces enjoleux.

JACQUELINE.

Ces enjoleux!... C'est des mentiries ça!

MATHURINE.

C'est des mentiries?.. J'ai ti pas rencontré tout à l'heure Colas qu'avait la larme à l'œil : « Qué qu't'as comme ça, Colas, que j'li dis. » — C'est rien, ma cousine, qu'i m'répond. — T'as queuque chose, j'en sis ben sûre, que j'lis dis, pisque tu pleurs. J'parie qu'c'est encore c'te Jacqueline qui t'a contrarié. — Tout juste, qui m'dit, j'veux pu la voir..

— Et pis le v'la qui s'déboute l'cœur en m'racontant qu't'as mis ton idée dans c't'écrivain qu'est t'un enjoleux d'première force... C'est ti vrai ça ?

JACQUELINE.

M. Jolicœur n'est pas un enjoleux, pis qui m'a promis d'vous faire la demande sous huit jours.

MATHURINE.

Li !... Ah ! sac à papier ! i n'a qu'à v'nir; is'ra ben r'çu ! J'veux pas, moi qu'ça soit... j'aimerais mieux qu'tu deviennes citrouille ou navet pus tôt qu'tu sois Mme Jolicœur. I manquerait pus qu'ça pour t'faire rire au nez d'tous nos gens dans c'village : — « Voyez-vous, dirait-on, cette madame Jolicœur, qui fait tant la glorieuse ! C'est la fille d'Mathurine, bien euré Plantard qu'était trop heureuse, étant p'tite de jouer zavec nous. Ça n'a pas toujours été si r'levé que la voila et ses deux grands pères, i zétions marchands d'allumettes... On n'devient guère si riche à être honnêtes gens, » Non, je n'veux pas d'tous ces caquets là ! Et qu'est-ce que j's'rai, moi, si t'es Mme Jolicœur ? I n'faudrait pus qu'ça .. Ah ! i n'a qu'à v'nir. Rien qu'd'en parler, j'en ai la colique... et i m'semble qu'j'ai dîné quand je l'vois. Non, non, non, non ! et si faut te l'répéter d'ici à demain matin, j'te dirai toujours non, entends-tu ?...

JACQUELINE.

Mais, ma mère, qué qu'i va m'dire si j'li fais r'fus ?



MATHURINE.

J'me fiche pas mal de c'qui dira; i a pas là d'quoi t'casser la tête. . Et quoi qu'tu veux qu'i t'dise quand ti li diras qu'c'est ma volonté. C'est pas d'aujourd'hui que j't'avons dit d'met' ton idée dans Colas, un honnête garçon du bon Dieu, qu'ça travaille comme un ch'val et qu'c'est rangé comme un carré d'oignons. J'n'entends pas qu'tu l'rembarres de la sorte, t'ends-tu ?... C'est li qui s'ra ton mari et pour du coup, j'vas t'faire afficher pas pus tard que d'main, qu'est dimanche.

JACQUELINE.

Mais, ma mère, l'père à Colas, zé ti consentant ?

MATHURINE.

Not'cousin Guillaume ?... J'crois ben, pisque j'sors de li donner parole et qu'c'est fixé za lundi en huit la noce. Pis que j'te dis que d'main ça s'ra premier et dernier banni.

JACQUELINE.

Pis qu'c'est vot'volonté, ma mère, ça m'fait plaisir et j'veux plus t'y penser t'à monsieur Jolicœur. Mais, ma mère, s'ra-t-y pas d'la noce ?

MATHURINE.

Li, d'la noce ! J'li permets de s'chauffer toute la sainte journée au soleil. J'veux pas tant seulement qu'tu m'prononces c'mot là d'ta vie (*elle regarde vers l'entrée du village*). Juste, v'la v'nir not' cousin Guillaume en compagnie d'père Jérôme qu'est d'la fabrique et pis Colas qui courre d'vant. Tant mieux ! J'allons tout d'suite bacler ça par écrit, et pis, qu'ça chauffe ! faut t'en finir. Allons, va-t-en dans l'cellier nous tirer une cruche d'cidre. Je m'en vas, moi, met' l'pain sur la table, et pis qu't'as laissé manger no lard y a-t-encore un morceau d'fromage que j'pourrons ben présenter pour les régaler (*Jacqueline rentre*).

SCÈNE XI

COLAS, MATHURINE.

COLAS.

Ah ! j'sis rendu !

MATHURINE.

Te v'la men fieu et ten père n'vient y pas ?

COLAS.

L'vlà qui m'suit... J'ons toujours couru d'vant pour savoir si son himeur alle était changée.

MATHURINE.

Va-t-en! va-t-en dans l'cellier... T'vas la trouver là qui t'attend. C'est des fâcheries d'enfant, ça! Ça peut pas t'nir longtemps.

(Colas rentre.)

SCÈNE XII

GUILLAUME, JÉROME, MATHURINE.

GUILLAUME.

Cousine, j'vous baille l'bonjour.



JÉROME.

Et moi d'même, mère Plantard.

MATHURINE.

Bonjour, nos gens. Allons nous bacler ça tout d'suite par écrit?

GUILLAUME.

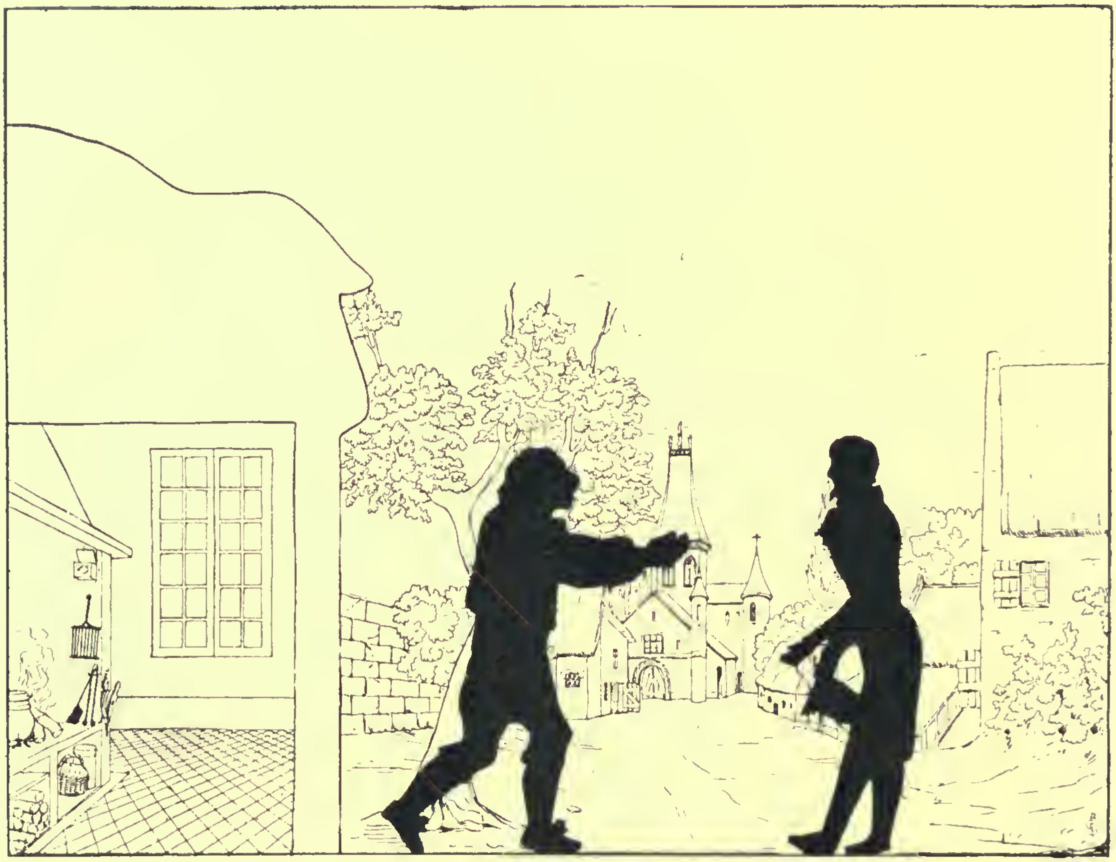
V'la l'père Jérôme qu'j'amène tout exprès pour ça ? J'avons pas tardé d'pis tout à l'heure que j'vous ai vue.

MATHURINE.

Non. Allons, nos gens, entrez dans no maison. J'vas vous faire servir à boire et à manger.

(Ils rentrent tous.)

ACTE DEUXIÈME



Le Village.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration que pour le premier acte.

SCÈNE I

MATHURINE.

Ah ! monguieu, que d'affaires ! que d'tracas ! que d'embarras pour un jour de noce. D'nos temps, c'était pas tant d'train... V'la pourtant tout qu'est préparé. J'n'attendons plus que ces violons pour conduire c'te p'tite à l'église. Mafigue ! c'est ti pas c'monsieur Jolicœur qui vient ? I manquait pus qu'ça pour me faire chavirer la tête. J'vas li parler tout d'même. J'crains pas pus li qu'si c'était tout autre, dame !

SCÈNE II

M. JOLICŒUR, MATHURINE.

JOLICŒUR.

Bonjour, la mère Plantard, comment vous portez-vous ?

MATHURINE.

Je m'porte sur mes deux jambes.

JOLICŒUR.

Vous ne me semblez pas de bonne humeur, la mère Plantard... Qu'avez-vous donc comme ça ?

MATHURINE.

J'ai, j'ai... j'ai la tête plus grosse que l'poing.

JOLICŒUR.

Mademoiselle votre fille, où est-elle ?... Je ne la vois point.

MATHURINE.

Ma fille est bien où elle est.

JOLICŒUR.

Je pense, mère Plantard, que vous avez eu bien des amoureux dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MATHURINE.

Palsanguienne, monsieur, j'suis pas déjà décrépite et la tête ne m'grouille pas encore.

JOLICŒUR.

Oh ! ma foi, mère Plantard, je vous demande pardon, je ne songeais pas que vous êtes encore jeune. Je rêvais sans doute en vous parlant.

MATHURINE.

Ah ! vous rêviez ! Pis qu'c'est rêver qu'vous faites quand vous parlez, j'suis pas d'avis, moi, d'rester là vous écouter. Stapendant si vous voulez d'la compagnie, j'm'en vas vous envoyer mon gendre qu'est gai aujourd'hui comme un pinçon sur la branche. Pour quant à moi, j'ons pas d'temps à perdre, pis qu'c'est à midi la noce *(elle sort)*.

SCÈNE III

JOLICŒUR.

Son gendre... à midi la noce !... Qu'est-ce que tout cela signifie ? Sa fille serait-elle au moment de se marier... sans doute avec ce Colas dont elle m'a parlé ? Le voici qui vient, je ne me suis pas trompé.

SCÈNE IV

JOLICŒUR, COLAS.

COLAS.

Ah ! vous v'la M. Jolicœur ! J'sis t'en vérité ravi d'l'occasion qu'est pour moi d'faire vot'connaissance.

JOLICŒUR.

Je n'ai rien à démêler avec les gens de votre espèce.

COLAS.

Les gens d'mon espèce !... Ça vous plaît à dire, M. Jolicœur... Pourquoi donc qu'vous aviez tant appétit d'nos accordées... ? ça convient-y ça, à un monsieur comme vous ?

JOLICŒUR.

Impertinent ! rustre !

COLAS.

J'sis t'un impertinent, si vous voulez, j'sis-t-un rustre aussi, mais tout rustre que j'sis y n'empêche pas que j'connaissons vos manigances, et que s'is pas d'himeur à nous laisser à not'barbe, ravir nos accordées.

JOLICŒUR.

Manant ! Je ne sais qui me retient pour te fermer la bouche.

COLAS.

Tout doucement, M. Jolicœur, vous allez gagner la purésie à vous échauffer comme ça. J'en ai vu ben d'autres que vous, voyez-vous et tenez-vous, car j'pourrions bien vous montrer que sis pas t'encore manchot. C'est pour vous dire que sis pas t'endurant et qu'ça s'ra ben agir à vous que d'vous retirer.

JOLICŒUR.

C'est le parti que j'aurais dû déjà prendre au lieu d'écouter tes impertinences.

COLAS.

J'vous en ai pas tant dit qu'vous m'en avez dit vous même; car voyez-vous, j'sis pas méchant, moi, tant qu'on n'vient pas m'remuer la

bile, et pis qu'Jacqueline est à moi, pis qu'c'est déjà baclé par écrit, pis qu'j'allons nous présenter tout à l'heure à l'église, vous n'avez qu'faire d'y penser et j'vous dis à r'voir M. Jolicœur.

SCÈNE V

JOLICŒUR.

Ce drôle a bien fait de se retirer, je commençais à prendre de l'humeur. Quant à ce mariage je n'en suis pas affligé, et mon parti est déjà pris de n'y plus songer.

SCÈNE VI

UN CHIEN, JOLICŒUR.



LE CHIEN
(*vient donner la chasse à Jolicœur*).

Ouaou ! ouaou ! ouaou !

JOLICŒUR.

Et toi aussi, catogan, veux-tu bien t'en aller ! Tu t'en veux à mes jambes, je crois.



LE CHIEN.

Ouaou ! ouaou ! ouaou !

JOLICŒUR.

Mais voyez donc cet animal là ! Veux-tu t'en aller ?... Il va me mordre !



LE CHIEN.

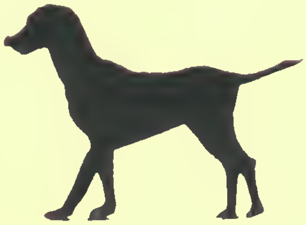
Ouaou ! ouaou ! ouaou !

JOLICŒUR.

Je vais me retirer, car il me mordrait (*il sort*).

SCÈNE VII

On voit passer alternativement les gens de la noce, puis la noce, les mariés en tête. Catogan ferme la marche.



LA
CAVERNE DES VOLEURS

PERSONNAGES :

Barberousse, *Tartamore,*	*brigands.*	*Un pèlerin.* *Un officier, un soldat.*

LA CAVERNE DES VOLEURS



Entrée de la Caverne dans la forêt.

LA

CAVERNE DES VOLEURS

SCÈNE I

BARBEROUSSE.

(Il se dirige vers la caverne près de laquelle il donne un coup de sifflet et appelle :)

Tartamore !



SCÈNE II

BARBEROUSSE. TARTAMORE

(La caverne s'ouvre et Tartamore en sort.)

TARTAMORE.

Présent !... Quoi de nouveau, Barberousse !

BARBEROUSSE.

Rien de fait.

TARTAMORE.

Pas une bourse aujourd'hui ! .. mille bombes !... ça va mal !... ça va mal ! Barberousse.

BARBEROUSSE.

Par ma moustache, si je n'en ai pas la colique !... Rien encore !... Pourtant, tu me connais, avec moi, jamais de quartier : bras ou jambes

coupés, ventre percé ou tête tranchée!... J'en tuerai plutôt douze que d'en manquer un. C'est mon plaisir à moi : oui, mon brave Tartamore, il n'y a que cela pour me faire rire; autrement, comme tu vois, je ne suis pas de bonne humeur.



TARTAMORE.

A la bonne heure. Ça n'empêche pas que c'est tout d'même guignolant.

BARBEROUSSE.

V'là plus d'quatre heures que je monte la garde sur la grande route et j'ai pas vu âme qui vive... Tartamore!

TARTAMORE.

Présent.

BARBEROUSSE.

Si ça continue...

TARTAMORE.

Eh! bien?

BARBEROUSSE.

Quand la lame de mon sabre viendra à se rouiller dans son fourreau...

TARTAMORE.

Eh bien?

BARBEROUSSE (*faisant un geste menaçant*).

Je veux, Tartamore, te la passer à travers le corps pour la dérouiller.

TARTAMORE.

A la bonne heure... Barberousse?

BARBEROUSSE.

Présent!

TARTAMORE.

Si ça continue. .

BARBEROUSSE.

Eh bien?

TARTAMORE.

Pour me désennuyer, d'un seul coup de mon tranche-lard, je veux, mille pipes de tabac! faire sauter la tête du brave Barberousse.

BARBEROUSSE.

Pour peu que cela te fasse plaisir, Barberousse te le permet, tout à l'heure.

TARTAMORE.

A la bonne heure.

BARBEROUSSE.

Par ma barbe! v'là du gibier, mon brave.

TARTAMORE.

Quoi ?... où ? (*il se retourne*).

BARBEROUSSE.

Et, ne vois-tu pas sur la grande route, au coin du bois, un homme ; il est seul, à pied.

TARTAMORE (*il se retourne de nouveau*).

Tu as ma foi raison; bonne fortune!

BARBEROUSSE.

Celui-là la paiera cher pour m'avoir fait attendre. Je veux du premier coup le fendre en dix!

TARTAMORE.

Laissons-le venir à portée de pistolet. Toi, Barberousse, par le flanc droit, derrière le châtaignier; et moi, Tartamore, par le flanc gauche, derrière le rocher et tenons-nous bien cachés tous les deux.

BARBEROUSSE (*il se retourne*).

Attention au commandement, de peur qu'il nous échappe.

TARTAMORE.

Le mot d'ordre?

BARBEROUSSE.

Au premier coup de sifflet, la bourse ou la vie...

TARTAMORE.

En avant marche! (*ils sortent tous deux du côté opposé à la caverne*).

SCÈNE III

LE PÈLERIN (*il vient du côté de la caverne*).

Je touche enfin au terme de mon voyage et vais revoir le pays que j'ai quitté depuis si longtemps : je n'ai plus que cette forêt à traverser pour y arriver. Quel plaisir j'éprouverai à me reposer de mes fatigues. Depuis que je suis pèlerin, j'ai erré par villes, par cités, par hameaux; j'ai grand besoin de prendre du délassement. Il y a trente-cinq ans que je ne me suis pas arrêté! .. J'ai été à Lucerne, j'ai été en Toscane, en Sicile; j'ai été en Syrie. Enfin, j'ai visité à Jérusalem le tombeau de notre Seigneur et me voilà de retour. Je suis bien fatigué!...

(*On entend un coup de sifflet.*)



SCÈNE IV

BARBEROUSSE, LE PÈLERIN.

BARBEROUSSE.

La bourse ou la vie!...

LE PÈLERIN.

Mon doux ami, je suis plus pauvre que vous, je ne puis rien vous donner.

BARBEROUSSE.

Tu ne peux rien me donner?... Par ma moustache! si je n'ai pas de toi quelque chose... ou ton argent, ou ta tête, entends-tu?

LE PÈLERIN.

Je suis un pauvre pèlerin, je ne vis que d'aumônes.

BARBEROUSSE.

Eh bien, mon pauvre pèlerin, nous allons vous faire passer le goût du pain.

LE PÈLERIN.

Croyez-moi, mon ami, ne faites pas cela : les mauvaises actions sont toujours punies de Dieu.

BARBEROUSSE.

C'est ce que nous verrons. En attendant, je vais toujours te couper la tête (*il le frappe*). Hein! qu'en dis-tu ?

LE PÈLERIN.

Ah ! Mon Dieu ! (*sa tête tombe et ensuite tout son corps du côté de la caverne*).

BARBEROUSSE (*il se retourne*).

Tartamore ?

SCÈNE V

TARTAMORE, BARBEROUSSE

TARTAMORE.

Présent.

BARBEROUSSE.

Que fais-tu donc que tu ne viens pas ?

TARTAMORE.

Je guettais s'il n'en venait pas d'autres. Je savais bien que tu n'avais pas besoin de moi pour lui faire son affaire.

BARBEROUSSE.

C'est fait. Voyons sa bourse.

TARTAMORE.

C'est le meilleur.

BARBEROUSSE (*il se retourne*).

Il doit y avoir gros, je crois.

TARTAMORE.

Des écus sans doute.

BARBEROUSSE.

(*Il se baisse pour prendre l'argent du pèlerin.*)

Ah! le gueux de pèlerin! Ça ne vaut pas la peine d'être ramassé (*il se retourne*).

TARTAMORE.

Qu'est-ce que c'est?

BARBEROUSSE.

(*Montrant un chapelet.*)

Quelques sous et des chapelets.



TARTAMORE.

Coup manqué. C'est guignolant. Sur ce, je m'en vas fumer une pipe au logis.

BARBEROUSSE.

Et moi aussi.

TARTAMORE.

N'as-tu pas laissé là-bas ton fusil?

BARBEROUSSE.

Tu as raison, je vais le chercher. Je suis à toi à l'instant (*il sort du côté opposé à la caverne*).

TARTAMORE.

C'est guignolant! Quelques sous et des chapelets (*il rit et rentre dans la caverne qui reste ouverte jusqu'à ce que Barberousse soit rentré. Pendant ce temps, un lapin entre dans la caverne*).

SCÈNE VI

UN OFFICIER, UN SOLDAT.

L'OFFICIER.

C'est bien singulier que nous ne puissions mettre la main sur ces brigands là... Que vois-je?... un pèlerin qui vient d'être massacré.

LE SOLDAT.

C'est encore une malheureuse victime de la barbarie de ces brigands là (*on gratte*). Mon capitaine, n'entendez-vous pas quelque bruit?



L'OFFICIER.

Oui, j'entends comme un bruit qui vient de sous terre.

LE SOLDAT.

Oui, ça sonne le creux.

L'OFFICIER.

Voyons donc dans ces broussailles, si nous ne découvrirons pas quelque chose? La terre a été travaillée en cet endroit et semble recouvrir quelque trou.

LE SOLDAT.

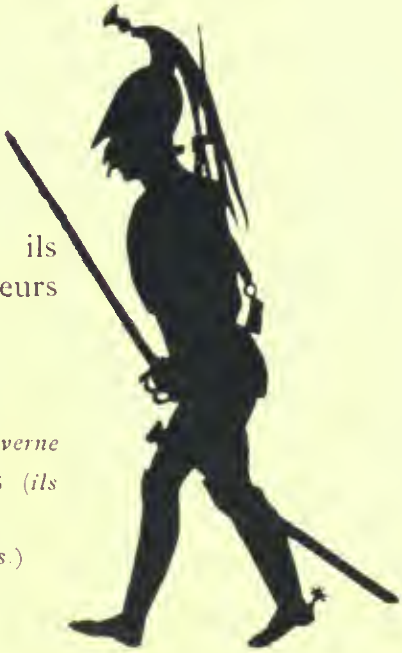
C'est l'ouverture d'une caverne, mon capitaine, il nous faut y descendre.

LE CAPITAINE.

Comment?

LE SOLDAT.

Il me vient une idée: donnons un coup de sifflet, c'est le signal de ralliement de tous les brigands; s'il y en a dedans cette caverne, ils nous ouvriront en pensant que nous sommes de leurs gens.



LE CAPITAINE.

Tu as raison (*il donne un coup de sifflet et la caverne s'ouvre*). Descendons et tenons nos armes prêtes (*ils descendent et la caverne se ferme*).

(*On entend un cliquetis d'armes et les cris des combattants.*)

LE SOLDAT.

A moi, capitaine, j'en tiens un. Rends-toi, coquin, ou tu es mort.

L'OFFICIER.

Empoigne-moi ce coquin là. Où est l'autre?

TARTAMORE.

Présent! mille bombes!... Le premier qui m'approche, je lui brûle la moustache (*on entend un coup de pistolet et un cliquetis*).

LE SOLDAT.

Gueux! je te tiens. Si tu bouges...



L'OFFICIER.

Allons! lie-les bien tous deux, nous allons les conduire en prison.

(*La caverne s'ouvre. Le petit lapin en sort. On voit ensuite sortir l'officier, les deux voleurs liés et le soldat.*)



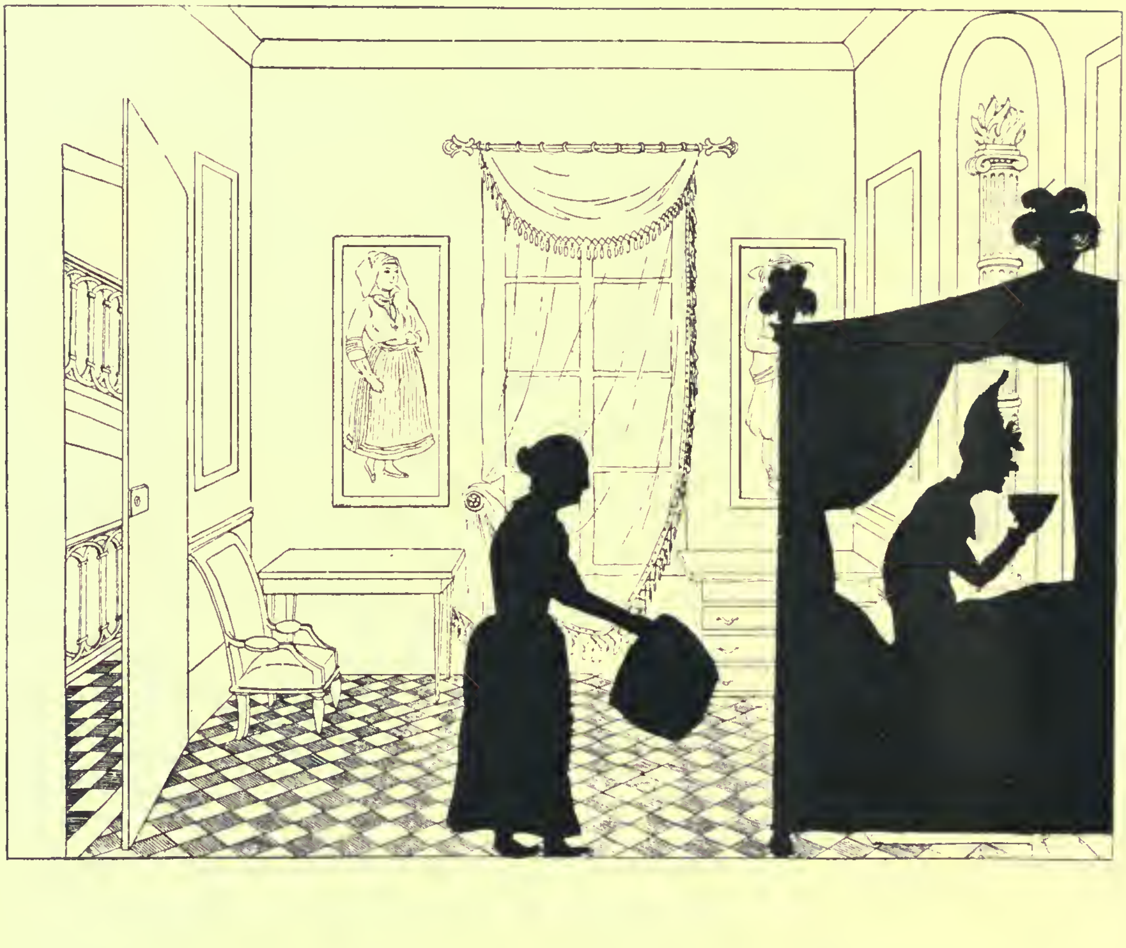
LE

MALADE IMAGINAIRE

PERSONNAGES :

M. Désemplâtres.
Mme Désemplâtres.
Louison, fille de M. Désemplâtres.
Pierrot, domestique.
M. Purgon, médecin.
M. Visautrou, apothicaire.

LE MALADE IMAGINAIRE



La chambre à coucher de M. Désemplâtres.

LE

MALADE IMAGINAIRE

SCÈNE I

M. DÉSEMPLATRES.
(Il entre du côté opposé au lit et s'arrête au milieu de la scène.)



Ah ! mon Dieu, que je suis malade ! *(il tousse)*. Je n'en puis plus *(il tousse)*. M. Purgon m'a pourtant dit de me promener le matin dans ma chambre : douze allées et douze venues *(il tousse)*. J'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large *(il tousse)*. Je me sens aujourd'hui trop fatigué pour me promener... il sera mieux, je pense, de me coucher *(il tousse)*. Mais je ne vois personne ici *(il tousse)*. Est-il possible qu'on laisse ainsi un pauvre malade, tout seul... voilà qui est pitoyable... *(il tousse)*. Ah ! mon Dieu !... ils me laisseront mourir.

SCÈNE II

M. DÉSEMPLATRES, Mme DÉSEMPLATRES
(Elle entre du côté du lit.)

M. DÉSEMPLATRES.

Ah ! ma femme, approchez !

SA FEMME.

Qu'avez-vous, mon cher monsieur Désemplâtres ?

M. DÉSEMPLATRES.

Venez vous en ici, à mon secours (*il tousse*). Je suis dans une faiblesse si grande que cela n'est pas croyable (*il tousse*). Je voudrais me mettre au lit.

SA FEMME.

Vous ferez bien, mon pauvre ami. Il ne faut pas rester si longtemps sur vos jambes; cela vous fatigue... Je vais mettre du feu dans la bassinoire pour chauffer votre lit... Je vous aiderai ensuite à vous coucher (*elle sort du côté du lit*).

M. DÉSEMPLATRES.

Ah! ma mie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi (*il suit sa femme en toussant. Le reste de cette scène se passe derrière les rideaux jusqu'au moment où ils s'ouvrent*). Avez-vous fait aussi bouillir de l'eau pour mettre dans mes bouteilles de grès?

SA FEMME.

J'y ai songé, mon ami.

M. DÉSEMPLATRES.

Vous savez, m'amour, que M. Purgon m'a surtout recommandé de tenir toujours mes pieds chauds.



SA FEMME.

Et votre tête bien couverte... enfoncez bien votre bonnet sur vos oreilles : il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles... Ça, glissez-vous vite dans votre lit... donnez-moi votre manteau fourré que je l'accommode sur vous... (*les rideaux s'ouvrent et montrent M. Désemplâtres couché; sa femme est debout près de son lit*). Vous voilà je ne sais comment. Levez-vous que je mette cet oreiller sous vous (*elle met des oreillers sous lui*). Et celui-ci pour vous appuyer et celui-là de l'autre côté. Mettons-en un derrière votre dos et cet autre pour soutenir votre tête... cet oreiller-ci sera pour vous garantir du serein.

M. DÉSEMPLATRES.

Ah ! Madame Désemplâtres, vous allez m'étouffer... *il tousse*).

SA FEMME.

Hé là là là ! qu'est-ce donc ?



M. DÉSEMPLATRES.

Je n'en puis plus.

SA FEMME.

Apaisez-vous, mon petit ami... j'ai cru bien faire.

M. DÉSEMPLATRES.

Laissez-moi, maintenant, prendre un peu de repos.

SA FEMME.

Je me retire, mon ami; je vais envoyer Louison vous porter un peu de lait chaud sucré... c'est fort bon pour le rhume (*elle sort du côté opposé au lit*).

M. DÉSEMPLATRES.

Dites aussi à Pierrot, s'il vous plaît, de venir près de moi.

SCÈNE III

M. DÉSEMPLATRES.

Ah ! que je suis malade... Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler. Il me faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour me guérir complètement (*il tousse*).

SCÈNE IV

M. DÉSEMPLATRES, PIERROT (*il arrive du côté opposé au lit en fredonnant*).

M. DÉSEMPLATRES.

Ah ! maudit chanteur, te tairas-tu ?

PIERROT (*d'une voix forte*).

Nous v'là, not'maît', prêt à vous servir.

M. DÉSEMPLATRES.

Parle bas, maraud ! Tu viens de m'ébranler tout le cerveau et tu ne songes pas qu'il ne faut pas parler si haut dans la chambre d'un malade.



PIERROT.

Je voulais vous dire, not'maître.

M. DÉSEMPLATRES.

Parle bas, te dis-je !

PIERROT (*parlant bas*).

Not'maît' ?

M. DÉSEMPLATRES.

Qu'est-ce que tu dis ?. . parle plus haut, je suis sourd.

PIERROT (*haut*).

J'dis, not' maît', que j'sommes ravi de vous trouver dans votre lit, couché tout à votre aise et de voir que vous vous portez mieux.

M. DÉSEMPLATRES.

Comment, que je me porte mieux !... cela est faux ! je me porte toujours mal.

PIERROT.

J'ai ouï-dire, not' maît', que vous étiez mieux ; et, ma foi, je n'avais pas de peine à le croire, car je vous trouve bon visage.

M. DÉSEMPLATRES.

Que veux-tu dire avec ton bon visage ?... je l'ai fort mauvais... et ce sont des impertinents qui t'ont dit que j'étais mieux ; je ne me suis jamais si mal porté.

PIERROT.

Not' maît', pourtant, marche, dort, boit et mange comme les autres.

M. DÉSEMPLATRES.

Cela est vrai. . mais cela n'empêche pas que je sois fort malade.

PIERROT.

Fort malade, not' maît'?... C'est possible .. Là, mettez la main sur la conscience et dites vrai... J'parie que vot' maladie est dans vot' imagination et qu'vous ne souffrez pas plus que moi, dans ce moment-ci.

M. DÉSEMPLATRES.

Comment, coquin! je ne suis pas malade!... je ne suis pas malade, impudent!... Tu mériterais d'être écorché tout vif, pendard que tu es!

PIERROT.

Mon Dieu! tout doux, not' maît'. Vous allez d'abord aux invectives. Hé, oui, vous êtes malade... fort malade? n'ayons point de querelle là-dessus; vous êtes on ne peut plus malade... Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? Vous êtes plus malade que vous ne le pensez... je le veux bien et v'là qui est dit.

M. DÉSEMPLATRES.

Tu vas aller chez M. Purgon, mon médecin.

PIERROT (*il se retourne pour sortir*).

J'y vas not' maît'.

M. DÉSEMPLATRES (*sur son séant*).

Écoute-moi maraud.

PIERROT. (*revenant*).

J'écoute de toutes mes oreilles. Sont-elles pas assez longues pour vous entendre!

M. DÉSEMPLATRES.

Si tu ne fais pas bien ce que je vais te dire... je me charge de t'appliquer cent coups de bâton sur les épaules.

PIERROT.

Oh! doucement, s'il vous plaît; songez donc, not' maît, qu' vous êtes malade.

M. DÉSEMPLATRES.

Tu diras à M. Purgon que j'ai le pouls très agité, des douleurs dans la tête, des coliques dans le ventre et grand'peur d'un commencement de cataracte dans l'œil.

PIERROT.

J'y vas, j'y vas, not' maît', tout à l'heure... je vous enverrai la réponse (*il sort du côté opposé au lit, chantant :*)

Pierrot reviendra tantôt,
Tantôt reviendra Pierrot.
Pantin reviendra demain,
Demain reviendra Pantin.

SCÈNE V

M. DÉSEMPLATRES.

Ce coquin-là me fera mourir... (*il tousse*). Il est cause de toute la bile que je fais (*il tousse*).

SCÈNE VI

M. DÉSEMPLATRES, LOUISON.

(*Louison apportant une tasse de lait; elle va près de M. Désemplâtres.*)

LOUISON.

Tenez, mon papa, voici du lait sucré que ma belle-maman m'a dit de vous envoyer.



M. DÉSEMPLATRES.

Vous venez fort à propos, mon enfant... Donnez-moi cette tasse (*il boit*). Qu'avez-vous sur le visage?

LOUISON.

Moi, mon papa?

M. DÉSEMPLATRES.

Oui, venez, avancez là, dites-moi un peu cette affaire. Vous allez me faire un conte sans doute.

LOUISON.

Volontiers, mon papa, je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, celui de *Peau d'âne*, ou bien la fable du *Corbeau et le Renard* qu'on m'a apprise depuis peu.

M. DÉSEMPLATRES.

Ce n'est pas cela que je vous demande. Tournez-vous de ce côté, levez les yeux, regardez-moi, hé!

LOUISON.

Quoi donc, mon papa?

M. DÉSEMPLATRES.

Vous savez-bien ce que je veux dire, petite rusée.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

M. DÉSEMPLATRES (*montrant son doigt*).

Prenez-y bien garde, au moins: car voilà mon petit doigt qui sait tout et qui me dit si vous mentez. Ne vous avais-je pas défendu de jamais rien prendre sans en demander la permission?

LOUISON.

Je n'ai rien pris, mon papa.

M. DÉSEMPLATRES.

Vous n'avez rien pris?

LOUISON.

Non, mon papa.

M. DÉSEMPLATRES.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

M. DÉSEMPLATRES.

Assurément?

LOUISON.

Assurément.

M. DÉSEMPLATRES.

Cependant, je m'aperçois qu'on m'a envoyé bien peu de lait dans cette tasse; vous n'en avez pas bu?

LOUISON.

Ce n'est pas moi, mon papa.

M. DÉSEMPLATRES (*se baissant*).

Vous en avez encore le bout du nez tout blanc... Oh? ça, je vais vous faire mentir de la sorte!

LOUISON.

Mon papa, je vous demande pardon... j'en ai bu un peu, pensant que vous n'étiez pas bien malade et que vous ne prendriez pas tout.

M. DÉSEMPLATRES.

Ah! vous avez pensé que je n'étais pas bien malade! sans doute quelque sot vous aura dit cela. Eh bien, je vous donnerai le fouet pour vous apprendre à parler ainsi.



LOUISON.

Je vais m'en aller.

M. DÉSEMPLATRES.

Restez ici!

LOUISON.

Je vais m'en aller!

M. DÉSEMPLATRES (*il se lève de son lit*).

Ah! vous voulez vous en aller... je vous en empêcherai bien.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet (*elle sort du côté du lit*).

M. DÉSEMPLATRES.

Attendez! attendez! *(il sort et revient du côté du lit en tenant la petite Louison sous son bras. On le voit et on l'entend la fouetter).*



LOUISON.

Ahi! ahi! ah! mon papa! *(M. Désemplâtres la met du côté opposé au lit. On la voit étendue).* Ah! mon papa, vous m'avez blessée... Ah! mon Dieu, je suis morte! *(elle contrefait la morte et ne bouge plus).*

M. DÉSEMPLATRES.

Louison! Louison!... Ah! mon Dieu, Louison, qu'as-tu ma chère enfant? Ah! ma fille! Malheureux que je suis... ma pauvre fille est morte... *(il se baisse).* Qu'ai-je fait, mon Dieu, qu'ai-je fait?.. *(il se relève).* Ah! chiennes de verges! la peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille!... ma pauvre Louison!

LOUISON.
(Se relevant du côté opposé au lit.)

Là, là, mon papa, ne pleurez pas tant. Je ne suis pas morte tout à fait..

M. DÉSEMPLATRES.

Voyez-vous la petite rusée!... Ah! ça, je vous pardonne pour cette fois-ci. . allez vous en et ne recommencez plus.
(Louison se retourne et sort du côté opposé au lit. M. Désemplatres se retourne et va se mettre au lit.)

SCÈNE VII

M. DÉSEMPLATRES *(dans son lit, il tousse).*

Ah! mon Dieu, que de contrariétés de tous les côtés. Je n'ai seulement pas le temps de songer à ma maladie *(il tousse).* En vérité, je n'en puis plus.

SCÈNE VIII

M. DÉSEMPLATRES, PIERROT (*arrivant à grandes enjambées*).

PIERROT.

Ouf! ouf! ouf!...

M. DÉSEMPLATRES.

Eh bien! que t'a dit mon médecin?

PIERROT (*tout essoufflé*).

Ouf! ouf!

M. DÉSEMPLATRES.

Eh bien! as-tu bientôt fini de souffler?

PIERROT.

Ouf!

M. DÉSEMPLATRES.

Mais voyez donc ce drôle-là!... Parlera-t-il enfin?

PIERROT.

Ouf! not' maître.

M. DÉSEMPLATRES.

Que t'a dit mon médecin?

PIERROT.

Je m'en vas vous conter ça tout du long not' maît'.



M. DÉSEMPLATRES.

Que m'a-t-il ordonné?

PIERROT.

Ce qu'il vous a ordonné?... dame! je serais bien embarrassé de vous le dire... Tenez, not' maître, toutes ces ordonnances de médecin, c'est du galimatias. Si vous voulez me croire, je m'charge de vous guérir sans toutes ces drogues-là. Pour vous faire passer le mal de tête, je vais d'abord vous chanter une petite chanson.

M. DÉSEMPLATRES.

Je te défends d'ouvrir la bouche!

PIERROT.

Ça n'sera pas long, not' maître; rien que 99 couplets.

M. DÉSEMPLATRES (*gesticulant*).

Ah! traître! tu veux donc me faire mourir?

PIERROT.

Dame, not' maître, faut bien que vous sachiez ce que vot' médecin m'a chargé de vous dire.

M. DÉSEMPLATRES.

As-tu fini, coquin! as-tu fini!

PIERROT.

Je n'ai pas encore commencé!... (*il se prépare à chanter*). Hum! hum! hum!

1er couplet.

Tout aussitôt que j'fus sorti,
Mon maître, de votre logis,
En voulant courir au galop,
V'là que j'm'étends dans un ruisseau!
J'me relève tout barbouillé,
Tout crotté comme un chien barbé!

2e couplet.

J'vis bien, en me considérant,
Qu'c'était tout à fait guignolant.
N'pouvant pas rester planté-là,
J'prends mon parti et pis, j'm'en vas:
J'enfile tout droit mon chemin,
Courrant partout, comme un lapin!

3e couplet.

L'premier passant qu'j'ai rencontré,
Sans plus d'façon me fit au nez,
J'lui dis : — Connais-tu la maison
De c'méd'cin dont je n'sais pas l'nom?
I'm'dit : — Mon ami, va là-bas,
Tu trouveras ce médecin là.

4e couplet.

Sur la port' je trouve un marteau,
Je m'mets à frapper comme il faut.
On ouvre ; j'entre en demandant
Si votre méd'cin était d'dans,
Ah ! c'est toi, mon ami Pierrot !
M'répond Collas, va-t-en là-haut !

5e couplet.

J'mont' quatre à quatre l'escalier,
Sans m'arrêter jusqu'au grenier.
On m'dit de descendre au second ;
Je r'viens sur mes pas à reculons.
Tout au bout d'un long corridor
Je vois un gros monsieur qui sort.

6e couplet.

J'mets aussitôt mon chapeau bas
Et j'commenc' par lui dir' comm'ça :
Que dans vot'lit, rouge allongé,
Vous étiez sans cess' tracassé,
Ayant de je n'sais quoi grand'peur,

M. DÉSEMPLATRES (*en colère*).

De la goutte ! de la goutte !... Ah ! drôle ! tu as oublié le plus essentiel !

PIERROT.

C'qui vous f'sait crier au voleur.

M. DÉSEMPLATRES.

Ce qui m'occasionne des douleurs.

PIERROT.

7e couplet.

Que vous aviez l'œil offusqué
Par la cathédrale et l'clocher.

M. DÉSEMPLATRES.

La cathédrale ! est-il possible de dire de semblables sottises. Ah ? coquin ! je t'avais pourtant bien expliqué que j'avais un commencement de cataracte dans l'œil.

PIERROT.

Qu'les catholics étaient au fond
D'vot'ventre rond comme un ballon.

M. DÉSEMPLATRES.

Des coliques! animal! des coliques!

PIERROT.

Que vous étiez enfin, partout,
Comme un damné rongé de poux!

M. DÉSEMPLATRES.

Que j'avais le pouls très agité, impertinent! Ah! mon Dieu, que les maîtres sont à plaindre quand ils sont si mal servis!

PIERROT.

8e couplet.

C'est bien, mon ami, m'a-t-il dit,
Que ton maît' se soit mis au lit,
Auprès d'lui je serai tantôt.
En attendant, j'ordonn', primo :
De la tisane au chien couchant

M. DÉSEMPLATRES.

De la tisane de chiendent.

PIERROT.

Et qu'à l'église, il aill' souvent.

M. DÉSEMPLATRES.

Et de réglisse.

PIERROT.

9e couplet.

Retourne bien vite au logis
Et n'oubli' pas c'que j'ai prescrit.
Je prends aussitôt mon élan
Et j'pars tout comm' un cerf volant,
Ouf! j'arriv' en pressant le pas
Vers vous, mon maître, et puis me v'là!

M. DÉSEMPLATRES.

C'est comme cela, animal, que tu as fait ma commission ! Il eût autant valu rester à la maison.

PIERROT (*dépité*).

Je n'me serais pas tant crotté, barbouillé, fatigué; il y a plaisir, not' maître, à vous rendre service. Au surplus, je n'ai pas autre chose à vous dire. Si je ne vous en ai pas dit assez long, voici votre médecin qui va vous en débiter tant que vous voudrez. Votre serviteur, monsieur le médecin; donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie, monsieur le médecin (*Pierrot sort du côté opposé au lit*).

SCÈNE IX

M. DÉSEMPLATRES, M. PURGON (*il arrive du côté opposé au lit en toussant*).

M. PURGON.

Hum ! hum ! hum ! (*arrivé auprès de M. Désemplâtres, il se tourne vers lui*). Eh bien, eh bien, mon cher monsieur Désemplâtres, qu'est-ce ? comment vous portez-vous ?



M. DÉSEMPLATRES.

Ah ! monsieur Purgon, fort mal !

M. PURGON.

Comment, fort mal ?... Allons, voyons, votre pouls, *quid dicis?*... repoussant. Je m'en doutais... c'est pourquoi j'ai recommandé à M. Visautrou, votre apothicaire, de venir vous administrer, tout à l'heure, un clystère, que j'ai pris plaisir à composer moi-même dans toutes les règles de l'art, et qui doit faire dans vos entrailles un effet merveilleux.

M. DÉSEMPLATRES.

Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

M. PURGON.

De quoi dites-vous, que vous êtes malade, mon cher monsieur Désemplâtres?

M. DÉSEMPLATRES.

Je pense que c'est du foie, d'autres disent que c'est de la rate.

M. PURGON (*agitant le bras*).

Ce sont tous des ignorants! C'est du poumon que vous êtes malade.

M. DÉSEMPLATRES.

Du poumon?

M. PURGON.

Oui... que sentez-vous?

M. DÉSEMPLATRES.

Je sens, de temps en temps, des douleurs de tête.

M. PURGON.

Justement, le poumon.

M. DÉSEMPLATRES.

Il me semble parfois, que j'ai un voile devant les yeux.

M. PURGON.

Le poumon!

M. DÉSEMPLATRES.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

M. PURGON.

Le poumon!

M. DÉSEMPLATRES.

Je sens quelquefois des lassitudes dans tous les membres.

M. PURGON.

Le poumon!

M. DÉSEMPLATRES.

Et quelquefois, il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

M. PURGON.

Le poumon! Vous avez appétit à ce que vous mangez?

M. DÉSEMPLATRES.

Oui, monsieur.

M. PURGON.

Le poumon! Vous aimez boire un peu de vin?

M. DÉSEMPLATRES.

Oui, monsieur.

M. PURGON.

Le poumon! le poumon, vous dis-je. Que prenez-vous pour votre nourriture?

M. DÉSEMPLATRES.

Je prends du potage.

M. PURGON.

Ignorant?

M. DÉSEMPLATRES.

De la volaille.

M. PURGON.

Ignorant!

M. DÉSEMPLATRES.

Du veau.

M. PURGON.

Ignorant!

M. DÉSEMPLATRES.

Du bouillon!

M. PURGON.

Ignorant!

M. DÉSEMPLATRES.

Des œufs frais.

M. PURGON.

Ignorant!

M. DÉSEMPLATRES.

Le soir, des petits pruneaux pour relâcher le ventre.

M. PURGON.

Ignorant.

M. DÉSEMPLATRES.

Et surtout, je bois mon vin fort bien trempé.

M. PURGON.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum! il faut boire votre vin pur, et, pour épaissir votre sang qui est subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bons gros porc, de bon fromage de Hollande, des marrons et des oublis pour coller et conglutiner.

M. DÉSEMPLATRES.

Comment?

M. PURGON.

Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

M. DÉSEMPLATRES.

Et pourquoi?

M. PURGON.

Ne voyez-vous pas qu'il tire toute la nourriture de votre bras gauche et l'empêche de profiter.

M. DÉSEMPLATRES.

Oui, mais j'ai besoin de mon bras.

M. PURGON.

Vous avez là aussi un œil que je me ferais crever si j'étais en votre place.

M. DÉSEMPLATRES.

Crever un œil!

M. PURGON.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre et lui dérobe sa nourriture? Il faut le faire crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

M. DÉSEMPLATRES.

Ce n'est pas pressé.

M. PURGON.

Comment, ce n'est pas pressé? .. On se moque, je crois, de mes ordonnances... et on fait refus de faire le remède que je prescris.

M. DÉSEMPLATRES.

Monsieur, vous vous trompez de croire cela.

M. PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin...

M. DÉSEMPLATRES.

Je voulais vous dire que...

M. PURGON.

Cela est épouvantable!

M. DÉSEMPLATRES.

Si vous pensez...

M. PURGON.

C'est un attentat énorme contre la médecine...

M. DÉSEMPLATRES.

... qu'il soit nécessaire...

M. PURGON.

Un crime de lèse-faculté, qui ne se peut assez punir.

M. DÉSEMPLATRES.

Je suis prêt à le faire.

M. PURGON.

Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu; mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains.

M. DÉSEMPLATRES.

Vous vous trompez...

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin.

M. DÉSEMPLATRES.

Eh! pas du tout!...

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile et à la férulence de vos humeurs.

M. DÉSEMPLATRES.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux que, avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

M. DÉSEMPLATRES.

Ah! miséricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipésie.

M. DÉSEMPLATRES.

M. Purgon!

M. PURGON.

De la bradipésie dans la dyspésie.

M. DÉSEMPLATRES.

M. Purgon !

M. PURGON.

De la dyspésie dans la pésie.

M. DÉSEMPLATRES.

M. Purgon !

M. PURGON.

De la pésie dans la licuterie.

M. DÉSEMPLATRES.

M. Purgon !

M. PURGON.

De la licuterie dans la dysenterie.

M. DÉSEMPLATRES.

M. Purgon !

M. PURGON.

De la dysenterie dans l'hydropisie.

M. DÉSEMPLATRES.

M. Purgon !

M. PURGON.

Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie *(il sort du côté opposé au lit)*.

SCÈNE X

M. DÉSEMPLATRES.

Ah ! mon Dieu ! je suis mort !... je n'en puis plus !... Je sens que déjà la médecine se venge !... les étranges maladies dont il m'a menacé... Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours ! et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il sait tout mon tempérament et la manière de le gouverner.

SCÈNE XI

M. DÉSEMPLATRES, M. VISAUTROU.

(*M. Visautrou tenant une seringue à la main; il entre du côté opposé au lit.*)

M. VISAUTROU.

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît; c'est un petit clystère, un petit clystère insinuatif, soporatif, préparatif, détersif, monsieur; carminatif et remollient, monsieur, composé de catholicon, rhubarbe, miel rosat, casse récente, séné lévantin, grains de bezoard, mauve, grenade, sirop de limon et autres, monsieur, suivant l'ordonnance de M. Purgon. C'est pour hâter d'aller, monsieur, expulser, évacuer, chasser la bile; c'est pour balayer, laver, nettoyer, c'est pour humecter, ramollir, rafraîchir les entrailles de monsieur. Prenez-le... prenez-le, s'il vous plaît; il ne vous fera point de mal... c'est bénin, bénin... bénin, monsieur; il est bénin, bénin, bénin.



M. DÉSEMPLATRES.

Monsieur, voulez-vous bien fermer mes rideaux pour nous mettre plus à notre aise.

M. VISAUTROU.

Je suis à votre service, monsieur; je viens vous soulager de mon mieux, monsieur.

(*Les rideaux se ferment on entend M. Désemplâtres qui crie.*)

M. DÉSEMPLATRES (*criant*).

C'est trop chaud, monsieur Visautrou! c'est trop chaud!

On entend crier M. VISAUTROU.

Il est bénin, bénin, bénin!

M. DÉSEMPLATRES.

Vous me brûlez! c'est trop chaud! c'est trop chaud!

M. VISAUTROU.

Il est bénin, bénin, bénin!

M. DÉSEMPLATRES.

Ah! laissez-moi donc, monsieur Visautrou! c'est trop chaud, laissez-moi! Ma femme! Pierrot! Louison! venez tous à mon secours!

M. VISAUTROU.

Il est bénin, bénin, benin.

(*On voit accourir Mme Désemplâtres, Pierrot et Louison qui vont vers le lit; peu après, ils reparaissent tous, M. Désemplâtres en tête, poursuivi par M. Visautrou armé d'une seringue. Ce dernier est suivi de Mme Désemplâtres, qui le tire par l'habit; Louison tire sa maman par la robe et Pierrot tire Louison également par la robe en se penchant en arrière et faisant de gros éclats de rire.*)



M. DÉSEMPLATRES (*crie toujours*).

C'est trop chaud!

M. VISAUTROU.

Il est bénin, bénin, bénin, bénin!

LES DEUX FEMMES.

Ah! mon pauvre mari! Ah! mon pauvre papa!

(*Il passent ainsi et repassent plusieurs fois.*)

LE

PETIT RAMONEUR

PERSONNAGES :

Un petit ramoneur.
Grippesoleil.
Un chasseur.
Soldats.

LE PETIT RAMONEUR



Le chasseur tire sur le ramoneur.

LE PETIT RAMONEUR

SCÈNE I

LE RAMONEUR.

(Il chante en entrant du côté opposé à la maison.)

Itou d'Janette la ou farida
Larirette.
Itou d'Janette la ou farida.
Nenni ma mère.
Je veux marida larirette.
Nenni ma mere
Je veux marida.

Une brie à bracque.
Pour nous faire dansa
Larirette.
Une brie a bracque
Pour nous faire dansa.
Une violare pour nous faire sauta
Larirette.
Une violare pour nous faire sauta !



Ah, ramoner la cheminée du haut en bas!... Ah! ramoner la cheminée du haut en bas!... Eh! dites donc, monsieur Grippesoleil, y a-t-il pas des cheminées à ramoner chez Mme la baronne?

SCÈNE II

GRIPPESOLEIL, LE RAMONEUR.

GRIPPESOLEIL *(il sort de la maison).*

Ah! te voilà! mal blanchi!. .

LE RAMONEUR.

A vot'service, monsieur Grippesoleil!

GRIPPESOLEIL.

Allons, entre; mais à condition que tu chanteras une petite chanson quand tu seras en haut de la cheminée.



LE RAMONEUR.

Avec plaisir, monsieur Grippesoleil.

(Ils entrent tous deux dans la maison. On entend le ramoneur qui grimpe dans la cheminée.)

SCÈNE III

LE RAMONEUR.

(On le voit sortir du tuyau de la cheminée).

Ah!... ouf!... me v'là pourtant au bout... Diable de cheminée, était-elle sale?.. monsieur Grippesoleil! monsieur Grippesoleil!..

SCÈNE IV

GRIPPESOLEIL. LE RAMONEUR.

GRIPPESOLEIL.

Eh! bien! mon garçon, es-tu déjà arrivé là-haut?

LE RAMONEUR.

Oui, monsieur Grippesoleil; je m'en vas vous chanter une petite chanson.

GRIPPESOLEIL.

A la bonne heure! *(il rentre).*

LE RAMONEUR (*chante*).

Il était un'p'tite fillette
Qui n'avait pas plus d'quinze ans.
Pendant qu'on était à vêpres
Elle s'en fut d'chez ses parents.
Eh hi ! eh ha ! (*bis*). V'là comme on arrive là.
Fillette si vous allez comm'ça
Bientôt le loup vous croquera.
Ramonez-ci, ramonez-là
La cheminée du haut en bas.

Elle rencontra sur sa route
Un monsieur ben élégant.
Qui la mit dans son carrosse
Elle s'en va rouli roulant.
Eh hi ! eh ha ! (*bis*) V'là comme on arrive là.
Fillette, si vous allez comm'ça.
Bientôt le loup... etc.

Mais à la fin de l'année.
Il survint un accident
Et partout, dans le village,
On redisait en chantant
Eh hi ! eh ha ! (*bis*) v'là comme on arrive la.
Fillette si vous allez comm'ça
Autant il en arrivera.
Ramonez-ci... etc.

SCÈNE V

LE CHASSEUR, LE RAMONEUR.

LE CHASSEUR.

Ah ! te voilà, bel oiseau !

LE RAMONEUR.

Vot'serviteur, monsieur l'chasseur.

LE CHASSEUR.

Allons, mon garçon, une petite chanson, pour nous montrer ta belle voix.

LE RAMONEUR.

Vous vous êtes levé trop tard ce matin, monsieur l'chasseur; fallait venir au soleil levant.

LE CHASSEUR.

Tu chanteras, bel oiseau, tu chanteras, ou je vais te faire danser de la belle manière..

LE RAMONEUR.

Demain, monsieur le chasseur; aujourd'hui, nous sommes enrhumé!

LE CHASSEUR.

Ah! tu es enrhumé! Eh bien! je vais t'éclaircir la voix (*il le couche en joue avec son fusil*). Veux-tu chanter?

LE RAMONEUR.

Nous sommes sourd d'une oreille, monsieur le chasseur; si vous parliez plus haut!... Vous dites que...

LE CHASSEUR.

Je dis, vilain moineau, que tu vas dégringoler tout à l'heure.

LE RAMONEUR.

Vous dites que...

LE CHASSEUR.

Veux-tu chanter?

LE RAMONEUR.

Vous dites que...

LE CHASSEUR.

Tu ne veux pas chanter?

LE RAMONEUR.

Non, monsieur l'chasseur...

LE CHASSEUR.

Tu ne veux pas?

LE RAMONEUR.

Non!

LE CHASSEUR.

Une fois, deux fois...

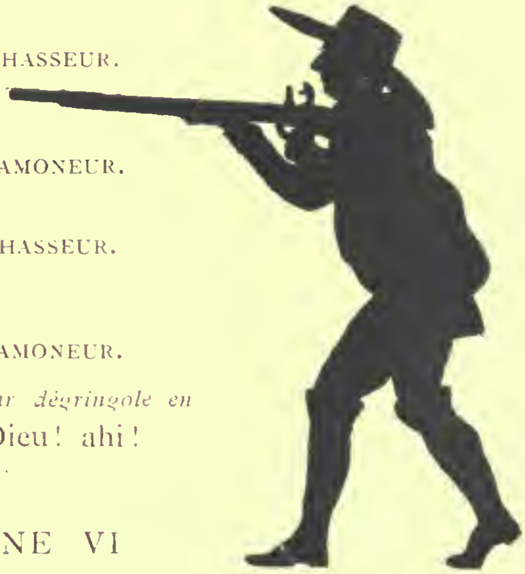


LE RAMONEUR.

Non.

LE CHASSEUR.

Deux fois et demi.



LE RAMONEUR.

Non.

LE CHASSEUR.

Deux fois trois quarts ?...

LE RAMONEUR.

Non! (*le chasseur tire, le ramoneur dégringole en criant :*) Ahi! ahi! ahi! ah! mon Dieu! ahi!

SCÈNE VI

LE CHASSEUR *sort du côté de la maison. On entend* M. GRIPPESOLEIL *qui crie* :

A la garde! à la garde! à l'assassin! au voleur!...

(*La garde arrive se dirigeant vers la maison, puis revient avec le chasseur*).



L'OFFICIER.

Ah! ah! monsieur le chasseur, vous passez votre temps à tirer sur les ramoneurs comme sur les oiseaux; pour vous distraire, nous allons vous conduire en prison; ça vous fera peut-être passer le goût de la chasse *(ils sortent)*.

(Le ramoneur sort de la maison et s'en va en criant :)

LE RAMONEUR.

Ahi! ma tête!... Ahi! ma tête!...

LES ANIMAUX

PERSONNAGES :

Le Cerf.
Le Renard.
Le Paon.
Le Bœuf.
Le Sanglier.
Le Loup.
Le Lion.
L'Ours.
Le Tigre.
Le Crocodile.
Le Rhinocéros.
L'Hippopotame.
Le Chameau.
Le Dromadère.
L'Éléphant.
La Girafe.
Le Singe.

Un Lapin, un Chien, un Chasseur.

LES ANIMAUX



La Chasse.

LES ANIMAUX

(Une voix derrière le rideau.)

Petits et grands! les hôtes d'une grande ménagerie vont défiler un à un, devant vous, dans cette forêt.

Ne craignez rien, on a limé les dents et rogné les griffes des plus féroces et donné à l'avance, à tous ces animaux, leur pâture pour qu'ils ne cherchent pas à vous dévorer. Aussi vous pourrez les voir à votre aise et sans aucun danger.



Mais j'entends les fanfares de la trompe et le bruit d'une meute. Avant d'ouvrir les cages, laissons passer dans la forêt ses habitants pacifiques ou son gibier traqué et poursuivi.

Voici un cerf dix cors qui cherche à se dérober aux recherches des chasseurs. Le cerf est le plus bel animal de nos forêts. Ses jambes sont fines et lui permettent de se sauver avec une grande vitesse, sans que ses bois gigantesques le gênent nullement pour passer dans les fourrés les plus épais. Il aime cependant la musique, le flageolet d'un berger l'attire, mais la voix d'un chien le fait fuir.

(On entend les aboiements d'un chien. Le cerf se sauve rapidement.)

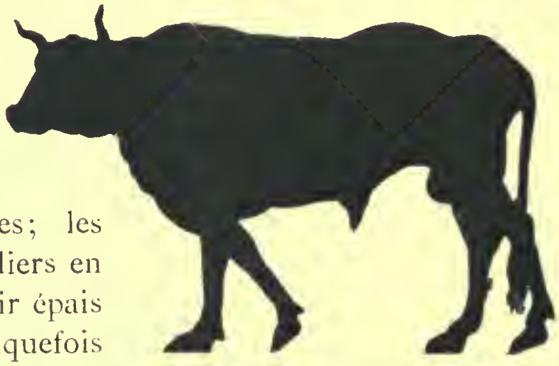


Le renard, fin, rusé et dissimulé, la terreur des basses cours. Taciturne le plus souvent, il glapit quelquefois.



Le paon possède de vilaines pattes, mais son remarquable plumage doré réunit toutes les nuances de l'arc en ciel. Lorsqu'il fait la roue (*le paon ouvre son éventail*), toutes ces couleurs sont si bien mêlées, assorties et fondues, que l'on ne peut ni les imiter ni les décrire. Son cri est insupportable.

Le bœuf, travailleur obscur, mais consciencieux, plus fort que le cheval et plus docile que lui, mais moins intelligent. Cet animal, a la taille trapue, au muffle large, rend de grands services pour les travaux des champs.



Le sanglier! c'est un ruminant sauvage qui dévaste les champs. Les vieux sangliers s'appellent des solitaires; les femelles, des laies et les sangliers en bas âge des marcassins. Le cuir épais et dur du sanglier résiste quelquefois à la balle.



Poursuivi par les chiens, il se défend jusqu'au dernier moment avec énergie, et tue souvent plusieurs de ses adversaires avant de se laisser daguer par le chasseur.

(Le sanglier sort en grognant.)

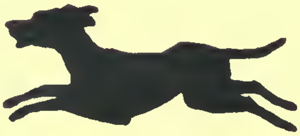
Ce loup, qui montre ses dents *(on entend un hurlement)*. Monseigneur le loup est aussi poltron qu'il est fort et robuste. Il dévore les moutons et fuit lâchement devant le chien du berger. Quand il peut, il trompe les naïfs et les faibles, comme dans la fable du Petit chaperon Rouge.





Voyez, en face, ce lapin qui se sauve au plus vite, poursuivi par un chien que stimule un





chasseur sonnant de la trompe. Il a beau courir, il sera pris avant d'avoir pu se réfugier dans son terrier,

La chasse est passée !

Et maintenant attention ! j'ouvre, aux animaux féroces, les cages de la ménagerie et les barrières à ceux qui sont inoffensifs.

(On entend un rugissement.)

Sa majesté le lion ! le roi des animaux par sa force et sa beauté, comme l'homme, par son intelligence, est le roi de la nature. Remarquez sa taille et sa crinière touffue. Quand il rugit, on l'entend à une lieue. On le dit magnanime avec les petits. Il est aussi quelquefois susceptible d'attachement et de reconnaissance, mais il ne faudrait pas s'y fier. On appelle ses petits des lionceaux.



L'animal qui s'avance si lourdement ensuite est un ours ! Les savants l'appellent un plantigrade. *(L'ours gronde.)* C'est un animal solitaire qui ne passe pas pour aimer la société de ses semblables. Aussi dit-on d'un misanthrope qu'il vit comme un ours. L'ours a la faculté de se tenir longtemps debout sur ses pattes de derrière. Il peut aisément grimper aux branches des arbres. On le dresse facilement. On lui apprend à tenir un bâton, à gesticuler, à danser au son du tambour, mais il le fait sans aucune grâce. Aussi dit-on de celui qui danse mal qu'il danse comme un ours.



Ce gros chat, bas sur jambe, la tête petite et arrondie, l'œil méchant, n'est autre que le tigre royal du Bengale. C'est la férocité personnifiée *(on entend le rugissement du tigre)*. Il n'est pas possible de dompter son caractère traître et féroce. Jamais on n'a vu de tigre apprivoisé.



Le crocodile est un amphibie recouvert d'une peau épaisse. Il est



armé d'une terrible mâchoire qui coupe en un seul coup les bras et les jambes des imprudents qui l'approchent.

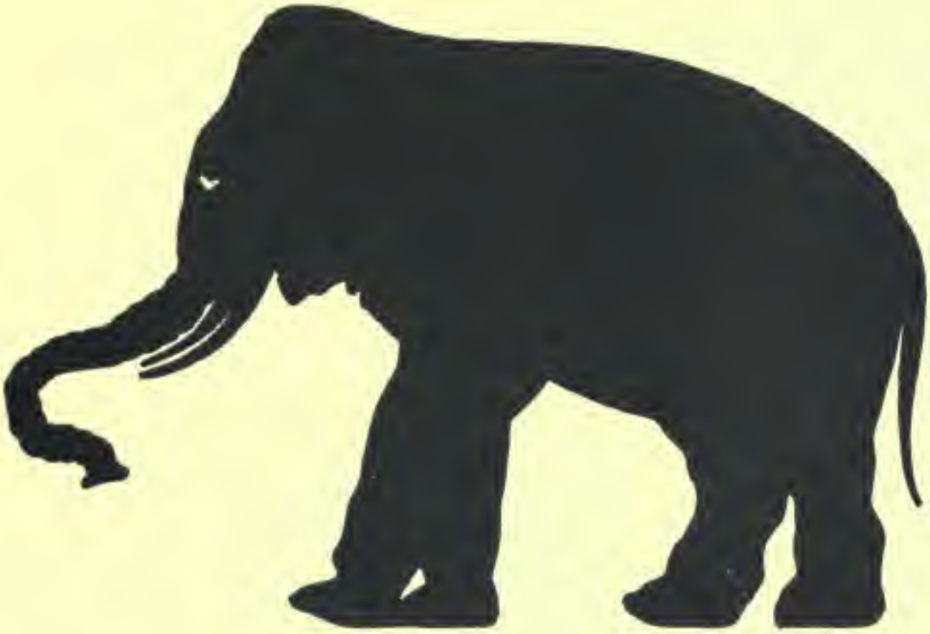


Le rhinocéros ! au cuir épais et dur, portant une corne sur le nez. C'est un pachyderme, aussi se nourrit-il d'herbes et de racines. Il vit aussi vieux que l'homme.



L'hippopotame ! un ruminant plus pacifique qu'il ne le paraît avec

ses terribles dents. C'est une brute dont la force est prodigieuse, mais dont l'intelligence est aussi épaisse que sa peau à l'épreuve de la balle.



Pacifique et sage, tel est l'éléphant qui s'avance. Il sert de monture dans les Indes, et ses défenses donnent l'ivoire. C'est le Mathusalem des animaux. Il vit deux cents ans environ. Son intelligence très développée fait la fortune des cirques, où on lui apprend, avec sa trompe qui lui sert de bras, à ramasser des pièces de monnaie, à scier du bois, à déboucher les bouteilles, à sonner de la cloche, à tirer au pistolet.

(L'éléphant agite sa trompe.)

Le chameau et le dromadaire. Le premier, originaire d'Asie, a deux



bosses, et le second, d'Afrique, n'en a qu'une. Ils remplacent le cheval, et tous les deux peuvent sans boire traverser des déserts, grâce à un réservoir d'eau qu'ils possèdent dans l'estomac.

(*Le chameau se met à geindre.*)



La girafe, originaire de l'Afrique, est un quadrupède inutile dans la création. Elle a souvent vingt pieds de hauteur. Lorsqu'elle penche la tête pour boire, afin d'arriver à terre, il faut qu'elle écarte prodigieusement les jambes de devant qui sont beaucoup plus élevées que celles de derrière; aussi, elle paraît plutôt faite pour manger les feuilles des arbres que pour paître.



(*La girafe reste en scène, le singe apparaît.*)

L'orang outan, ou l'homme des bois! Souvent plus intelligent que l'homme. Il l'imite et le parodie à merveille. Il est toujours prêt à jouer un mauvais tour à ses camarades.

(*Le singe marmotte et s'élance sur la croupe de la girafe.*)

Le rideau tombe.

LES

BATTUS PAIENT L'AMENDE

PROVERBE — COMÉDIE — CHARADE

OU CE QUE L'ON VOUDRA

(Extrait de la pièce de Dorvigny.)

PERSONNAGES :

M. Ragot, fripier.
Mme Ragot, sa femme.
Janot, son domestique.
Simon, savetier.
Suzon, sa fille.
Dodinet, garde-pêche.
Un clerc.
Un garçon pâtissier.

LES BATTUS PAIENT L'AMENDE



Suzon et Janot.

LES

BATTUS PAIENT L'AMENDE

La scène se passe sur les huit à neuf heures du soir.
Le théâtre représente une place publique et n'est que fort peu éclairé.

SCÈNE I

Mme RAGOT (*seule, devant sa porte*).

Voyez un peu, ce chien d'ivrogne ! c'est tous les jours le même train. Il m'emporte de l'argent pour aller, dit-il, dans les ventes, et tous ses inventaires se font toujours sur le comptoir du cabaretier ; et pis, quand il est saoul, il se laisse attraper comme un enfant : il m'achète des drogues, des garde-boutiques ! V'là-ti pas une belle heure pour revenir !...



SCÈNE II

Mme RAGOT, RAGOT (*un peu gris, portant un vieux tableau*).

Mme RAGOT.

Eh ben ! te v'là donc ? D'où ce que tu reviens comm' ça ?

RAGOT.

D'où ce que je reviens ? tiens, regarde ce tableau-là.

Mme RAGOT.

Eh ben ! après : qu'est-ce que c'est que ça ?

RAGOT.

C'est un original, ma femme.

Mme RAGOT.

Original toi-même... Voyez un peu c't'animal, avec sa guenille !... et ton argent, où est-il ?

RAGOT (*en montrant le tableau*).

Regarde ça, je te dis.



Mme RAGOT.

Comment ! regarde ça ! ça ne te coûte pas les dix écus que tu as emportés, peut-être ?

RAGOT.

Non dà. Encore douze francs que je redois dessus.

Mme RAGOT.

Encore douze francs ! Est-ce que tu te moques de moi ?

RAGOT (*lui cognant le nez avec*).

Mais regarde-le donc, tu verras ce que c'est.

Mme RAGOT.

Ah ! misérable ! peux-tu faire des marchés comme ça ! nous v'là ruinés !

RAGOT.

C'est toi qui me ruines ! tu ne sais pas vendre.

Mme RAGOT.

Je ne sais pas vendre ?

RAGOT.

Non : je devrais être à présent le plus grand fripier de Paris, avec les marchés d'or que je fais tous les jours ; mais tu n'entends rien au commerce : tu ne sais pas vendre, je te dis.

Mme RAGOT.

Mais, imbécile, c'est toi qui ne sais pas acheter. Qu'est-ce que tu veux que je vende quand tu m'apportes des vilenies comme ça ?

RAGOT.

Des vilenies comme ça ! Insolente! un original qui sort du cabinet d'un percepteur.

Mme RAGOT.

Une belle autorité ! Et pourquoi qu'il le vend pisque c'est si beau ?

RAGOT.

C'est un petit arrangement que la justice fait par représailles.

Mme RAGOT.

Comment ! par représailles ?

RAGOT.

Oui : ce percepteur a fait sortir les fonds de la caisse pour meubler son cabinet, et à présent on fait sortir les tableaux de son cabinet pour remeubler la caisse : ça fait la navette.

Mme RAGOT.

V'là ce qui t'arrivera au premier jour ? on vendra ton lit pour payer tes belles emplettes.

RAGOT.

Allons, allons, taisez-vous, femme. Vous n'êtes pas faite pour vous connaître à tout ça ; mêlez-vous de vendre les prix que je vous dis, et ne raisonnez pas sur mes marchés.

Mme RAGOT.

Vendre les prix que tu dis ! et qui diable en voudrait ? Tes marchandises sont si belles, que personne ne les regarde tant seulement pas.

RAGOT.

C'est qu'il ne passe pas de connaisseurs dans c'te rue-ci : faut changer de quartier... Voyez-moi c'te tableau ! Ces petits bouquets, comme c'est délicat ! c'te bataille ! C'est ti pas réjouissant. Là, ne dirait-on pas que toutes ces bouteilles-là sont pleines ? rien qu'à les regarder, ça donne envie de boire.

Mme RAGOT.

Tu les regardes donc depis le matin jusqu'au soir, car t'as c't'envie-là toute la journée ?

RAGOT.

Taisez-vous, madame Ragot, et rentrez-moi tout ça ; ça devrait déjà être dans la boutique.

Mme RAGOT.

Que ne reviens-tu de meilleure heure ! Est-ce que je peux rentrer ça à moi toute seule ? (*elle rentre*).

RAGOT.

Vous ne pouviez pas vous faire aider par Janot ? Où est-ti, c't'animal ? Janot ! oh ! Janot ! (*il appelle*).

SCÈNE III

JANOT, *à la fenêtre*, RAGOT.

JANOT.

Eh ben ! quoiqu'il a donc encore fait, Janot ?

RAGOT.

Descendras-tu, quand on t'appelle ?

JANOT (*à la fenêtre*).

Je ne peux pas, notre maître. Je suis ta guetter la soupe qui est sur le fourneau, qui va s'enfuir, qui bout.

RAGOT.

Eh bien, ôte la vite et descends.

JANOT.

Je le veux ben, moi (*il sort de la fenêtre*). Ah ! jarni ! v'là que je me brûle ! et tout le bouillon qu'est répandu, tenez, pour être si pressé là, dans les cendres.

RAGOT.

Arriveras-tu donc ?

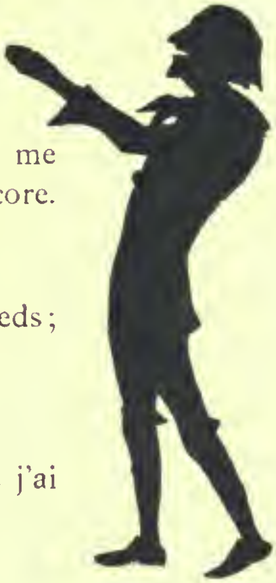
JANOT.

Ah ben, dame ! donnez-vous le temps ! (*il tombe dans l'escalier en courant. On entend le bruit*).

RAGOT (*à Janot, qui entre*).

Ah ! le maladroit !... Qu'est-ce que t'as fait là ? Tu viens de casser quelque chose, je parie.

JANOT.



Au contraire, monsieur, c'est ma jambe, que je me suis donné une entorse en tombant, dans le talon, qu'est là à l'entrée de l'escalier, que ça me fait un mal de chien, où ce qu'on n'y voit goutte encore.

RAGOT.

Grand benêt ! tu ne peux pas regarder à tes pieds ; on se tient ferme quand on marche.

JANOT.

Pardine, quand j'y regarderai, je vois ben que j'ai le talon démis, pisque je boîte.

RAGOT.

Vilain paresseux ! il faut toujours crier après lui ! Qu'est-ce que t'as fait toute la journée ?

JANOT.

Ah ben, oui ! ne semble-ti pas qu'on reste là les bras croisés ? et c't escayer que j'ai nettoyé depis le haut jusqu'en bas, avec un balai qui faisait peur.

RAGOT.

Oui, un balai qui faisait peur !

JANOT.

Sûrement, monsieur, de l'ordure gros comme vous que j'ai ôtée, où ce qu'on se mirerait dedans à présent.

RAGOT.

Eh ben ! après : est-ce là tout ?

JANOT.

Ah ben, oui, tout ! J'ai été porter ce vieux fauteuil chez le rempailleur, là contre l'égout Montmartre, qui était tout dépaillé... Après ça, j'ai été à la vallée chercher une fricassée comme vous me l'aviez dit vous-même, de dindon, présence de madame, qui m'a coûté douze sous avec le cou et les pattes.

RAGOT.

Tu n'as donc pas été à la boucherie ?

JANOT.

Pardonnez-moi, monsieur, j'ai pris un bon pot au feu pour demain dîner avec vot'compère, qui est tout de la tranche, qui doit venir avec sa femme, pesant cinq livres, sans os du tout...

RAGOT.

Et pour le souper, ce soir ?

JANOT.

Oh ! pour ce soir, j'avons un bon petit gigot qui est au four chez le pâtissier, avec une gousse d'ail dans le manche.

RAGOT.

C'est bon. Allons, rentre tout ça.

JANOT.

Oh ! je ne me suis pas endormi, allez, et si c'est pas encore là tout. J'ai été battre c'te vieille courtepointe que vous savez ben, avec la voisine, qui était toute pleine de poussière.

RAGOT.

La peste de l'imbécile ! qu'est-ce que tu m'embrouilles, la voisine pleine de poussière ?

JANOT.

Oui, la courtepointe... et pis c'te tenture que j'ai portée chez le dégraisseur, que vous avez achetée hier à l'inventaire.

RAGOT.

Moi ! J'ai acheté !

JANOT.

Oui, qui vous a coûté un louis, où ce qu'y avait tout plein de taches dedans.

RAGOT.

Ah ! je sais ce que tu veux dire... Allons, il se fait tard, va-t-en me chercher le souper.

JANOT.

Eh ben ! donnez-moi de l'argent pour payer la façon.

RAGOT.

Comment, la façon ?

JANOT.

Oui, deux sous pour le four.

RAGOT.

Est-ce que tu n'as pas d'argent ?

JANOT.

Moi ! eh ! pardine ! vous crayez ben que je n'en manque pas, vous ne m'en laissez jamais.

RAGOT.

Eh ! qu'est-ce que t'as fait des six sous que ma femme t'a donnés ce matin ?

JANOT (*à part*).

Ah ! jarni, je ne crayais pas qu'il savait ceux là. Monsieur, j'en ai fait mettre des bouts à mes souyers de quatre sous, par le savetier du coin, qui étaient tous percés à jour.

RAGOT.

Oui, tes souyers de quatre sous... et les autres deux sous ?

JANOT.

J'en ai fait mettre des clous aux talons, de six yards, et les autres deux yards j'ai regardé la liste de la loterie.

RAGOT.

Pourquoi faire regarder la liste ?

JANOT.

Pour voir si j'aurais pas gagné quelquefois.

RAGOT.

Est-ce que tu mets à la loterie, toi ?

JANOT.

Moi ! Oh ! Je ne suis pas si bête. On dit que c'est de l'argent perdu.

RAGOT.

Et comment veux-tu donc gagner imbécile, si tu n'y mets pas ?

JANOT.

Eh l'hasard donc : si j'ai du bonheur, moi, ne faut qu'un coup.

RAGOT.

Oui, tu m'as l'air heureux aussi ! Comben qu'il te faut de monnaie ?

JANOT.

Deux sous pour aller chercher le gigot.

RAGOT.

Quiens en v'là douze, en revenant tu prendras une bouteille de vin.

JANOT.

A queu prix, not' maître, à quinze ?

RAGOT.

Tenez, c't'imbécile! à quinze avec douze sous!

JANOT.

Dame, vous n'expliquez pas aussi; on n'est pas sorcier pour deviner tout.

RAGOT.

A dix sous, nigaud, et deux pour le gigot, ça fait ton compte. Ou ben, tiens, rends-moi mes douze sous, j'ai besoin de monnaie, v'là six francs. Fais-toi donner de bonnes pièces, entends-tu? *(il s'en va).*

JANOT.

Oh! pardine, laissez faire, allez, je ne suis pas bête moi. Vous savez ben qu'on ne m'attrape pas comme ça... *(seul)* C'est bon... j'avais ben encore queuques sous de monnaie que je n'ai pas voulu l'y dire, là-haut dans un coin de ma chambre. Je les garde pour aller déjeuner demain avec mam'zelle Suzon, quelle fête! comme j'avons été dimanche dernier... Allons toujours chercher not' souper... mais la nuit est noire comme tout. Je répandrai la sauce. Je m'en vas chercher notre lanterne qu'on y voit goutte avec la chandelle dedans *(il s'en va en chantant).*



Lison dormait suz un bocage
Un bras par-ci, l'autre pied par là.

(Il revient avec la lanterne, le théâtre est plus éclairé.)

Eh mais! Dieu me pardonne, je crais que v'là mam'zelle Suzon à la fenêtre; faut que je l'y dise un petit bonsoir sans faire semblant de rien : *(en criant)* bonsoir donc, mam'zelle Suzon, comment que vous vous portez, s'il vous plaît.

SCÈNE V

JANOT, SUZON.

SUZON *(à sa fenêtre)*

Ben obligée, fort ben, monsieur Janot, et vous-même, depis qu'on ne vous a pas vu?

JANOT.

Oh! moi, je me porte comme le Pont-Neuf. Queuque vous faites donc à vot' fenêt', à l'heure qu'il est, à c't'heure-ci?



SUZON.

Ah! rien, je suis tà prendre un petit brin l'air, sans que ça paraisse; et vous, où que vous allez comme ça?

JANOT.

Je vas chercher not' soupé qui est chez le pâtissier au coin de la rue, à côté de ce parfumeur, cuit dans le four.

SUZON.

C'est fort ben fait; vous aurez beau temps.

JANOT.

Oui, ma fine, si ça dure, j'aurons une belle journée c'te nuit.... y fera beau demain pour la promenade. Si vous voulez, j'irons déjeuner, comme j'avons été dimanche dernier, à Saint-Cloud. Je mangerons de bons baignets cheus le Suisse, fricassés dans la poële.

SUZON.

Je le voulons ben, monsieur Janot, mais c'est que ça bourre comme tout, les baignets.

JANOT.

Oh ! que non, je les ferons descendre; je boirons de ce bon petit vin de Briolet que vous aimez tant, que nous en avons bu l'aut' jour sous ce grand berceau, où ce qui y a de l'épine blanche tout du long, à six sous la bouteille : vous en souvenez-vous-ti ?

SUZON.

Pardine si m'en souvient ! témoin, que j'y ai t'oublié mon petit couteau que vous m'aviez donné, où ce que j'en ai tant ben du chagrin, allez.

JANOT.

Comment ! Stustache Dubois que je vous avais fait présent ? Ah ben ! voyez, c'est comme un sort !... Mais, c'est égal, je vous en donnerai un aute, un véritable couteau de Langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur; vous n'en verrez pas la fin de celui-là... Il m'a déjà usé deux manches et trois lames !

SUZON.

C'est ben honnête à vous monsieur Janot, faut pas vous défaire de vos meubles comme ça pour moi.

JANOT.

Ah ! pardonnez-moi, mam'selle, c'est rien que ça. En parlant de couteau, c'est feu mon grand-père qui en avait un beau, devant Dieu soit son âme, pendu à sa ceinture, dans une gaîne, avec quoi il faisait la cuisine.

SUZON.

A quelle heure que vous viendrez me prendre, pour que je me tienne prête ?

JANOT.

A huit heures. Mais dites donc, faut pas aller avec ce guernadier de l'aute jour. C'est de la mauvaise compagnie, ça et vous savez ben le proverbe : dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes, vaut ben mieux n'être que moi et vous, v'là tout; et pis vot'petite sœur et mon petit frère et ma cousine : ça fera cinq, nous jouerons aux quatre coins, pas vrai mam'selle Suzon.

SUZON.

Tout ce qui vous fera plaisir, monsieur Janot, mais faudra revenir de bonne heure, nous goûterons en chemin.

JANOT.

Oui, je passerons par Sèvres, j'y mangerons de petits gâteaux de de Nanterre... comme j'ons avons mangé l'aut' jour tout le long de la rivière, avec du beurre dessus.

SUZON.

Et vous souvenez-vous des bonnes cerises, que j'avons mangées aussi ?

JANOT.

Pardine, je le crais ben, de c'te petite marchande qui était si jolie, à trois sous la livre.

SUZON.

Oh ! mais tout ça vous ruine, monsieur Janot, faut pas être un dépensier comme ça ; vous ferez un mauvais ménage, au moins ; vous êtes comme un panier percé, l'argent ne vous tient pas.

JANOT.

Ba, ba, vous êtes trop regardeuse aussi... A propos de panier percé, mam'selle Suzon, vous vous souvenez-vous ti que vous m'avez promis queuque chose.

SUZON.

Moi ! de de quoi donc que c'est que ça pourrait être ?

JANOT.

Ah dame, sous votre respect, vous m'avez promis de m'embrasser quand je vous rapporterions vos bas de coton à coins brodés, que j'ai donnés à reprendre à ma cousine la ravaudeuse, où ce qu'il y a des mailles d'échappées.

SUZON.

Est-ce que vous les avez dessus vous ?

JANOT.

Oui.

SUZON.

Ah ! ben obligée, donnez-les moi.

JANOT.

Oui-dà ! donnant donnant : faut m'embrasser auparavant.

SUZON.

Oh ! comme ça, dans la rue, devant tout le monde ?

JANOT.

Non, venez m'ouvrir la porte de l'allée, j'entrerons un instant.

SUZON.

Eh ben ! éteignez votre lanterne, qu'on ne vous voie pas; je vas vous jetter la clef.

JANOT.

C'est bon.

(Le théâtre est moins éclairé.)

SCÈNE VI

SIMON, JANOT, SUZON.

SIMON *(à Suzon dans la maison.)*

Eh ben ! chienne de bavarde, avec qui que t'es donc là à causer ?

SUZON *(bas.)*

Avec personne, mon père.

JANOT *(d'en bas de la rue.)*

Hein ! qu'est-ce que vous dites, mamselle Suzon ?

SIMON (*à la fenêtre.*)

Ah ! c'est encore ce petit gueux de Janot !

JANOT (*d'en bas.*)

Janot... oui, c'est moi... jettez donc.

SIMON (*déguisant sa voix*).

Oui, je jette ?

JANOT.

Oui, la clef dans mon bonnet, me v'là.

SIMON (*déguisant sa voix.*)

Tout-à-l'heure. Attends, attends (*il va chercher un pot.*) Y es-tu ?

JANOT.
(*S'approchant sous la fenêtre et tendant son bonnet.*)

Oui, jette.



SIMON
(*lui jettant sur le corps.*)

Tiens, attrape.

JANOT
(*qui a tout reçu.*)

Ah ! sarpedié ! qu'est-ce que c'est que ça ?... Vous ne pouvez pas prendre garde à ce que vous faites. On crie : gare l'eau du moins, avant que de jetter... Mais comme ça sent donc !... Est-ce que ça serait... (*il flaire.*) Ah ! jarnigai, c'en est. V'là ma veste toute perdue, y n'y a pas à dire non; c'en est ben ! Fi, mamselle Suzon, c'est indigne à vous. C'est un fait exprès ! Vous

m'avez fait éteindre ma lanterne! mais jarni! gny a pas besoin des yeux



pour ça! avec le nez, on voit ben!... V'là une belle chienne d'attrape!... Vous avez beau rire; allez, je ne sommes pas vot' dupe, je voyons ben à présent, de quoi y retourne!... Eh! sarpedié! comment que j'allons donc faire? Faut aller montrer ça tout chaud à not' maîtresse (*il se retourne vivement pour s'en aller et se cogne contre Dodinet*).

SCÈNE VII

JANOT, DODINET.

DODINET.

Au diable soit l'animal! Vous ne pouvez pas prendre garde!

JANOT.

Eh! pardine, prends garde toi-même. Est-ce que tu ne vois pas ben que je n'y vois goutte?

DODINET.



Eh! ben, on va doucement, on ne se jette pas dans le monde comme ça.

JANOT (*à part.*)

Eh! mais que rencontre. Y me semble que j'ai vu c'te voix la queuque part... (*haut.*) Qui est là?

DODINET.

Qui est là toi-même?

JANOT (*à part.*)

Oh! c'est lui sûrement. (*Haut.*) Je m'appelle Janot.

DODINET.

Comment, c'est Janot? .. et moi, je suis Dodinet.

JANOT.

Ah! mon cher Dodinet! je suis tenchanté de te retrouver. Pardine, quiens, drès que j'tai reconnu, je me suis douté que c'était toi...

DODINET.

Eh ! mais, tu es tout mouillé !

JANOT.

Oh ! c'est une histoire que je te vas conter. Quiens, imagine-toi.. (*En gesticulant, il touche l'épée de Dodinet.*) Mais, qu'est-ce que t'as donc là ?

DODINET.

Ça, c'est mon épée.

JANOT.

Ton épée ! est-ce que t'es soldat de milice ?

DODINET.

Non, je suis engagé dans les rats de cave.

JANOT.

Guiable ! c'est-ti un beau régiment, ça ?

DODINET.

Oh ! je t'en réponds va... mais... (*il flaire.*) viens un peu de ce côté-ci (*il le mène à l'autre bout du théâtre.*) Eh ! ben, ton histoire ?

JANOT.

Emagine-toi-donc, je m'en allais chercher not' soupé, et pis v'là que...

DODINET (*à part*).

Queu diable d'odeur ! quiens, reculons ici (*il recule d'un autre côté.*)

JANOT.

Et ! pis, v'là donc que je passais en passant ; et pis tout d'un coup...

DODINET (*reculant toujours, à part.*)

Mais c'est encore pus fort ici.

JANOT.

Est-ce que t'as des fourmis dans les pieds, toi ? Qu'est-ce que t'as donc à danser ?

DODINET.

Eh ! non, c'est que je crais qu'il a passé par ici des...

JANOT.

Non, il n'a passé personne.

DODINET.

Si fait, je te dis : ça sent un goût...

JANOT.

Comment ! un goût !... Ah ! quiens, c'est ça, peut-être (*il lui porte son bras sous le nez.*)

DODINET (*le repoussant.*)

Ah ! fi donc ! Qu'est-ce que c'est donc ça ?



JANOT.

C'est l'histoire que je te veux conter.

DODINET.

Malpropre. . Est-ce qu'on t'a jeté...

JANOT.

Tout juste; t'as mis le nez dessus.

DODINET.

Ah ! ben ! tant mieux, mon ami, v'là une bonne affaire pour toi ça.

JANOT.

Ba ! Je la croyais mauvaise, moi ?

DODINET.

Au contraire, mon ami, elle est excellente.

JANOT.

Comment donc ça ?

DODINET.

Oh ! c'est que t'auras de bons dédommagements. Faut faire une plainte chez le commissaire...

JANOT.

Ah ! oui, mordine, t'as raison.

DODINET.

Ne t'a-t-on pas rossé aussi un peu ?

JANOT.

Non, heureusement.

DODINET.

Ah ! tant pis, morbleu ! tant pis.

JANOT.

Tant mieux, putôt.

DODINET.

Eh non ; tant pis, mon ami ; si t'avais eu, seulement queuques coups de bâton, ou queuques coups de pied, ça te vaudrait de l'argent.

JANOT.

Es-tu ben sûr de ça ?

DODINET.

Pardine ! imagine-toi : c'est le casuel de not'emploi, je devons ben le savoir.

JANOT.

Ah ! c'est ça p'tête, qu'on appelle le tour du bâton, pas vrai ?

DODINET.

Quiens, y n'y a pas encore huit jours, j'ai t'eu un coup de poing, qui m'a valu plus d'une centaine de francs.

JANOT.

Peste ! c'est ben heureux ça ! J'en ai diablement reçu, qui ne m'ont rien rapporté, moi.

DODINET.

C'est que tu ne sais pas t'y prendre. Quiens, moi, v'là comme ça m'est venu. Y avait zun homme qui courait après moi dans la rue; en me sauvant, le pied m'a glissé, je suis tombé dessus un coup de canne. Je ne perds pas la tête, moi, je me relève. V'là mon homme qui me rattrape, y vient sur moi, comme un furieux, comme ça, quiens... Si je ne m'étais pas retourné, il me campait un coup de pied dans le ventre.

JANOT.

C'est ben adroit ? tu l'as escamoté donc ?

DODINET.

Oui, par derrière... Le v'là tout sot, lui, d'avoir manqué son coup ! Quand il voit çà, il m'allonge un coup de poing.

JANOT.

Que t'escamote encore ?

DODINET.

Non : je l'ai reçu, celui-là, il m'a fait voir plus de dix mille chandelles.

JANOT.

Diable ! t'as vu là une belle illumination !

DODINET.

Oui, mais je ne me suis pas endormi, vois-tu ; j'ai été porter ma joue toute chaude, cheux un commissaire; et comme je te dis, j'en ai t'eu toujours ben une bonne centaine de francs.

JANOT.

C'est ben heureux. Si j'avais su c'te rubrique là plutôt, je me serais déjà ben fait payer, moi... Quiens, vois-tu c'te dent-là qui me manque dans le coin, la... machelière.

DODINET.

Eh! ben, est-ce d'un coup de poing?

JANOT.

Oui, il était chenu, pas vrai c'ti là... Faut que je te le conte, ça, quiens, à poing fermé, pour deux yards. J'avais passé l'eau à la place Louis XV, dans un bateau; je prends dispute pour une pièce, avec le passeu, de dix-huit deniers, qu'elle n'était pas bonne, à ce qui disait, moi, je n'y en voulais pas donner une autre. Y me plante un soufflet, quiens, comme ça avec sa main, qui me prend depuis l'oreille, jusque sus le nez, vois-tu, comme une épaule de mouton. Y me jette à la renverse et me casse une dent là, les quatre fers en l'air!... Sitôt que je vois ça, moi, v'là que je me mets tout de suite à saigner du nez et à cracher le sang... v'là tout le monde qui s'amasse. Le passeu a eu peur. Il a repoussé au large sans me demander son reste... Moi, je me suis ramassé, j'ai pris mes jambes à mon cou, et j'y ai emporté ses deux yards, v'là tout ce qui m'a valu.

DODINET.

Ah! ce n'est pas assez. Mais crois-moi, ne manque pas c't' occasion là... V'là ici tout justement un commissaire qui demeure à c'te lanterne-là. Vas ben vite faire ta plainte, et demain, je te dirai ce qu'il faudra faire... Ou demeures-tu?

JANOT.

Quiens, là-devant, chez le fripier, au coin de la rue.

DODINET.

C'est bon : à demain, au revoir, mon ami (*il s'en va.*)

SCÈNE VIII

JANOT (*seul*).

Pardine, je suis ben heureux de l'avoir rencontré! Sans lui, j'aurai encore perdu ça, moi! V'là pourtant ce que c'est de savoir les affaires!

On tire parti de tout. C'est là qui m'a dit le commissaire, je crois, voyons t'un peu, holà! *(il frappe).*



SCÈNE IX

JANOT, UN CLERC *(il ouvre la porte).*

LE CLERC.

Que demandez-vous?

JANOT.

C'est-ti pas ici que demeure la maison de M. le commissaire?

LE CLERC.

Oui : qu'est-ce que vous lui voulez.

JANOT.

Je voudrais l'y parler.

LE CLERC.

Il n'y est pas.

JANOT.

Ah! ben, c'est tout de même. Dites-lui qu'il faut que je l'y parle.

LE CLERC.

D'abord qu'il n'y est pas, vous ne pouvez lui parler.

JANOT.

Je vous dis que si fait, pisque c'est pour affaire, faut bien que j'y parle.

LE CLERC.

Pour affaire! oh bien! je suis son maître clerc, vous pouvez me dire ce que c'est; c'est la même chose. Parlez, je vous écoute.

JANOT.

Eh ben! monsieur; je viens me plaindre.

LE CLERC.

Ah ! vous venez faire une plainte ?

JANOT.

Oui, monsieur, je viens faire une plainte contre...

LE CLERC *l'interrompant.*)

Un instant, mon ami, pour faire une plainte, il y a une petite formalité à observer.

JANOT.

Eh ben, qu'est-ce que c'est ?

LE CLERC.

Notre temps est précieux, voyez-vous, nous ne pouvons pas le perdre à bavarder avec le premier venu... Lorsqu'on veut causer avec nous, il faut commencer par payer.

JANOT.

Comment ! payer pour venir se plaindre ?

LE CLERC.

Oui, mon ami, payer pour se plaindre.

JANOT.

Pardine, v'là une bonne histoire encore... Je n'ai pas d'argent moi, monsieur.

LE CLERC.

Vous n'avez pas d'argent ?

JANOT.

Non, monsieur, je n'en ai pas.

LE CLERC.

Vous n'avez point d'argent ! eh ! pourquoi diable, vous plaignez-vous donc, si vous n'avez pas d'argent, allez, mon ami, allez, vous êtes un mal avisé ! Il vous sied bien de venir interrompre un commissaire !

retirez-vous! vous êtes un impertinent! apprenez que quand on n'a point d'argent, on ne doit pas se plaindre, entendez-vous bien! on ne doit pas se plaindre (*il s'en va et ferme la porte.*)

JANOT (*sur le devant.*)

Une belle chienne de raison! c'est justement là le moment de se plaindre, ou jamais... Diable! Dodinet ne m'avait pas prévenu de ça moi, moi... Mais c'est peut-être pas ben cher, y faut voir. J'ai là c't'écu que not' maître m'a donné, de dix francs. Je peux prendre la plainte dessus, je l'y remettrai ça de mon boursicau qui est dans ma chambre .. Reparlons-l'y... Écoutez-donc, monsieur.

LE CLERC (*ouvrant la porte.*)

Eh bien, que me voulez-vous encore?

JANOT.

Monsieur, c'est-ti ben cher que vous prenez?

LE CLERC.

Non! il ne vous en coûtera que vingt-quatre sols.

JANOT.

Vingt-quatre sols! Je vous garderai donc une heure. Et à quoi ça m'avancera?

LE CLERC.

A avoir des dédommagements, des réparations, des intérêts considérables! oh! c'est de l'argent bien placé!

JANOT.

Ah! ben! en ce cas-là, monsieur, je m'en vas vous payer.

LE CLERC.

Parlez, monsieur.

JANOT.

Imaginez-vous, monsieur, que tout à l'heure on vient de me jeter par la fenêtre...

LE CLERC.

Par la fenêtre ! Ah ! monsieur, que me dites-vous là ? par la fenêtre ! mais c'est une affaire criminelle que cela !

JANOT.

Criminelle ! Ah ! je vous en réponds, très criminelle !

LE CLERC.

Et vous venez vous plaindre criminellement, n'est-il pas vrai ?

JANOT.

Oh oui ! tout ce qu'il y a de plus criminellement... Rendez-moi ça ben noir.

LE CLERC.

Un homme qu'on jette par la fenêtre ! cela peut aller furieusement loin!... et dites-moi, vous êtes-vous fait bien du mal ?

JANOT.

Mal ! non ; pas du tout.

LE CLERC.

Non ! vous êtes donc tombé sur quelque chose ?

JANOT.

Au contraire, c'est quelque chose qui est tombé sur moi.

LE CLERC.

Comment tombé sur vous !... et vous dites qu'on vous a jetté par la fenêtre.

JANOT.

Moi ! non pas, c'est une fille...

LE CLERC.

Une fille qu'on a jettée sur vous ?

JANOT.

Et non, ce n'est pas ça non plus.

LE CLERC.

Que diable dites-vous donc? Je n'y comprends rien.

JANOT.

Je vous dis que tout à l'heure, on m'a jetté par une fenêtre..

LE CLERC.

Bien haute.

JANOT.

Oui, du troisième.

LE CLERC.

Et bon Dieu! vous devez être tout moulu!

JANOT.

Et non, je ne suis pas tombé, je vous dis.

LE CLERC.

Comment! vous êtes donc resté en l'air!

JANOT.

Bon, resté en l'air! vous avez donc les oreilles dures! j'étais en bas, moi, et une fille qui était à une fenêtre, là-haut, voyez-vous!... (*En gesticulant, il lui porte son bras sous le nez, le clerc sent l'odeur.*)

LE CLERC.

Pouah! Fi! retirez donc votre bras... cela sent mauvais comme tout.

JANOT.

Et ben! c'est justement ça.

LE CLERC.

Comment! Qu'est-ce donc?

JANOT (*lui reportant au nez.*)

Pardine ! vous ne devinez pas ?

LE CLERC.

Quoi ! est-ce que ça serait ?...

JANOT.

Et sans doute, c'en est, v'là positivement ce que je vous explique là, depuis une heure.

LE CLERC.

Ah ! je commence à comprendre...

JANOT.

Ah ! c'est ben heureux !... y êtes-vous ?

LE CLERC.

Oui, oui... j'y suis... c'est une veste de gâtée, n'est-ce pas ?

JANOT.

Tout juste, et ben conseillez-moi donc à présent.

LE CLERC (*se reculant de lui.*)

Et bien, mon ami, je te conseille de t'en aller, à cette heure.

JANOT.

M'en aller ?

LE CLERC.

Oui, voilà ta déposition faite; va te nettoyer à présent, je m'en vais arranger ton affaire, et tu reviendras demain.

JANOT.

Mais écoutez donc.

LE CLERC (*se reculant toujours.*)

Non non, je n'ai pas le temps; tu n'as plus à te plaindre, j'ai ton argent... sois tranquille, va, va te nettoyer, va mon ami (*il rentre chez lui*).

SCÈNE X

JANOT (*seul*).

Oui il a raison, je commence à me refroidir là, faut que j'aille chercher not' souper chez le pâtissier, je me sécherai à son four (*il marche et aperçoit un des garçons de la boutique qui passe*).

SCÈNE XI

JANOT, UN GARÇON PATISSIER (*portant un plat*).

JANOT.

Ah! te v'là, François! j'allais cheus ta boutique.

LE GARÇON.

Pourquoi faire?

JANOT.

J'allais chercher not' souper qui est là, depuis cinq heures dans le four, avec de la chicorée dessous, est-ti prêt?



LE GARÇON.

Queu morceau que c'est?

JANOT.

Eh pardine, un alloyau de mouton, avec une gousse d'ail que je t'ai dit de faire ben cuire dans son jus, là rissolé.

LE GARÇON.

A moi? je ne t'ai pas vu d'aujourd'hui?

JANOT.

Ah oui, t'as raison; c'est à M. Pierre que j'ai parlé; qui était là sur le pas de la porte, en veste, avec un bonnet de coton, qui gardait la boutique.

LE GARÇON.

Queu marque est-ce qu'il a ton souper?

JANOT.

Et je te dis de la chicorée dessous, avec une petite broche et trois isques... C'est ti ça que t'as là ?

LE GARÇON.

Non, non, peste, c'est un rognon de veau. C'est le souper d'un procureur... Ne m'arrête pas pus longtemps. Mais va voir, dans la boutique, tu le trouveras.

JANOT.

Oui, oui. M. Pierre va me trouver ça. *(Le garçon s'en va et Janot sort.)*

SCÈNE XII

RAGOT, LE PATISSIER, JANOT.

RAGOT (*sort de chez lui*).

Eh ben! mais ventrebleu! voyez-donc ce petit gueux-là si c'est pas démontant, là : deux heures pour aller chercher un gigot. — Quand il le ferait faire exprès!... Au moins, s'il avait commencé par apporter toujours la bouteille, ça tient compagnie en attendant la mangeaille, ça sert de contenance; mais pas du tout, je suis là devant c'te table, et rien dessus!... y sera à causer avec le cabaretier... je vas le faire avancer moi .. *(On entend, derrière, Janot qui dispute avec le pâtissier.)*



JANOT.

Eh ben! pardine, on fait crédit au monde queuque fois pour deux fois. . Vous les mettrez sur la taille.

RAGOT.

N'est-ce pas lui que j'entends donc ?

LE PATISSIER (*derrière le théâtre.*)

Allons, allons, vas-t-en vilain; va te sécher ailleurs. *(On l'entend rosser a coups de torchon.)*

JANOT (*criant derrière*).

Ahi! ahi! laissez-moi donc, messieurs!... je vas me plaindre aussi contre vous, au moins.

RAGOT.

C'est lui-même!... ce petit coquin! à qui en a-t-il?

SCÈNE XIII

JANOT, RAGOT.

RAGOT.

Ah! te v'là donc, à la fin! eh ben, ce vin! où ce qu'il est?

JANOT.

Je n'ai pas encore été cheus le cabaret, monsieur.

RAGOT.

Comment! depuis le temps que t'es parti, pour aller chercher une bouteille! et j'en aurais déjà bu quatre, moi!

JANOT.

Maître, faut le temps à tout. J'ai voulu d'abord tout de suite me débarrasser du pâtissier, où que je croyais que vous aviez pus faim que soif pour le moment.

RAGOT.

Eh ben! où ce qu'est le souper?

JANOT.

Il est encore là, monsieur, c'est à cause du commissaire, qui n'a pas voulu me le donner.

RAGOT.

Comment! le commissaire n'a pas voulu?...

JANOT.

Non, c'est une histoire... pas du commissaire... c'est du clerc... de deux sous.

RAGOT.

Le clerc... deux sous.

JANOT.

Oui, qui fallait au pâtissier, pour son gigot... Les avez-vous en monnaie ?

RAGOT.

Comment ! est-ce que je ne t'ai pas donné douze sous pour le vin et le gigot ?

JANOT.

Si fait, un écu pour le changer, de dix francs, là tantôt.

RAGOT (*en colère*).

Eh ! qu'est-ce que t'en as fait ?

JANOT.

Comment ! monsieur, vous n'entendez-donc pas ? je vous dis que c'est le commissaire, là, pour une plainte, avec son clerc, que Dodinet, m'a dit, d'une histoire, dessus ma veste, par une fenêtre, où ce que vous voyez, ben, tenez... (*il lui porte de même, son bras sous le nez*).

RAGOT (*le repoussant*).

Ah ! le vilain cochon ! veux-tu te retirer.

JANOT.

Eh ben ! monsieur, v'là vos six francs.

RAGOT.

Ah ! chien de coquin ! v'là la monnaie que tu me rapportes ; va-t-en ben vite me chercher mon argent, ou je te vas arranger moi.

JANOT.

Mais, monsieur, c'est-ti de ma faute donc ? est-ce qu'on s'attend à ça ?

RAGOT.

Ce gueux-là n'en fait jamais d'autre... quiens, va-t-en, crois-moi. Retire-toi de là, où je vas te nettoyer, moi.

JANOT.

Eh ben ! monsieur, laissez-moi rentrer pour me changer, du moins.

RAGOT.

Rentrer ! ah drôle ! regarde ben ma porte, pour n'y pus remettre le pied.

JANOT.

Comment ! monsieur ! vous me renvoyez ?

RAGOT.

Oui, coquin ; je te chasse et va-t-en, bonsoir (*il lui ferme la porte au nez.*)

JANOT.

Mais, monsieur, laissez-moi prendre mon habit du moins.

RAGOT.

Je vas te le jetter, ton habit.

SCÈNE XIV

RAGOT. JANOT.

JANOT (*seul*).

Pardine ! me v'là ben à mon aise ! v'là que c't'affaire-là s'entame pas mal !... un beau conseil qui m'a donné là, lui, avec sa plainte Dodinet (*il frappe à la porte de Ragot*).

Eh ben ! monsieur, me rendez-vous mon habit donc ? (*à lui-même*). J'ai

été bête de le croire, moi : queuque je vas devenir à présent ? J'ai une faim d'enragé, que je n'ai pas mangé depis le matin jusqu'à l'heure qu'il est, gros comme une noix de pain... toujours courir ! c'est être ben traite à son corps aussi !... (*il frappe encore*) Eh ben ! monsieur, c'est-ti pour rire donc ? eh ! mon habit ?

RAGOT (*lui jette par la fenêtre*).

Quiens, le v'là, mais va-t-en et ne me fais pas descendre, sinon je t'irai habiller, moi.

JANOT.

C'est pas la peine, allez. Bonne nuit, not' bourgeois, je viendrons demain matin.

RAGOT.

Eh ben ! oui, reviens, je te garderai à déjeuner.

SCÈNE XV

JANOT (*seul*).

A déjeuner ! en attendant faudrait souper, et je n'ai pas le sou, et je ne connais personne de connaissance encore, la nuit comme ça ! Si c'était le matin, y a des auberges, on va se mettre à table ; on boit, on mange, et ne faut pas d'argent pour ça. . dans les cabarets, on ne paie qu'en sortant ; moi, je ne sortirais pas.... je tombe de sommeil. Si y passait queuque fiaque sur la place, je dormirais une coupe d'heures dans le carrosse... Ou si j'avions tant seulement un petit fagot pour me réchauffer, au coin d'une borne là, de trois sous et demi ! .. Jarni, je ne sais ce qui me tourmente le pus, si c'est le froid, si c'est la faim ; je crois que c'est le sommeil... ou plutôt, c'est la colère !... Mordienne, je suis enragé après c'te mamzelle Suzon, qu'est cause de ça ; faut que je m'en venge... j'y vas casser les vitres (*il sort pour ramasser des pierres et les jette*). Quiens, attrape ! pan, encore un !... ça me réchauffera. Pan, va toujours.

SCÈNE XVI

SIMON (*à la fenêtre*), JANOT (*jettant des pierres*).

SIMON.

Parle donc, eh ! petit gueux ! veux-tu que je t'aille prendre mesure d'une paire de souyers dans le derrière ?

JANOT.

Toi descends donc, v'là que je t'attends... quiens, v'là pour toi !

LE SAVETIER.

Ah ! sarpedié ! laisse-moi prendre mon tire-pied, je vas t'aller chauffer.

JANOT.

Arrive donc, si t'as du cœur ; en attendant, attrape toujours (*il jette des pierres. A part*). Si y pouvait venir me donner queuques giffes, tant seulement, ça rendrait mon affaire ben meilleure, comme disait Dodinet, y me manquait ça tantôt dedans ma plainte.



SCÈNE XVII

JANOT, SIMON.

(*En entrant, Simon le rosse avec son tire-pied*).

SIMON (*frappant*).

Ah ! gueux ! tu jettes des pierres !

JANOT.

Ah ! traite, tu me prends par derrière !

SIMON (*le rossant*).

Quiens, en v'là aussi par devant.

JANOT.

Oui-dà! donnes-en donc encore un pour voir.

SIMON (*le battant*).

Quiens, polisson, en v'là encore un, et si tu n'es pas content, j'vas te faire mettre en prison (*il sort*).

JANOT.

En prison!... eh ben, voyez pourtant comme tout ça tourne! me v'là dédommagé, moi! j'ai perdu mon argent, j'ai ma veste gâtée et j'ai été rossé! .. Ah! jarni, tout ça me rappelle ce que me disait ma pauvre mère, du temps que j'allait' à l'école, qu'est morte à présent, chez M. Nicodème; quand je revenais me plaindre à elle l'oreille déchirée; j'attrapais encore le fouet par-dessus le marché! et ben, c'est la même chose à présent. Les grands comme les petits, dans le monde, comme à l'école, ont beau venir se plaindre d'avoir eu des coups, autant de pris! c'est toujours les battus qui paient l'amende.

LA

BRANCHE CASSÉE

PERSONNAGES :

Mathurin. — Jacqueline.

LA BRANCHE CASSÉE



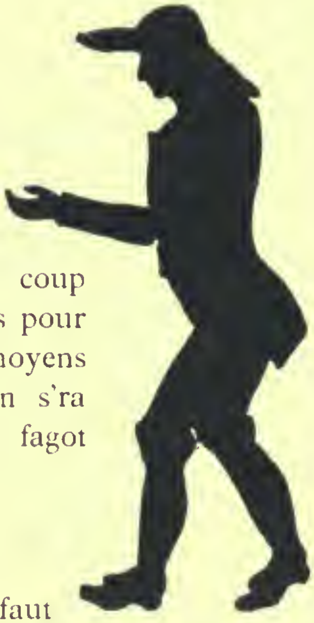
Mathurin montant à l'arbre.

LA BRANCHE CASSÉE

SCÈNE I

JACQUELINE, MATHURIN.

Tiens, Jacqueline, j'te dis la vérité, j'peux pas nous voir gelés de c'te façon et pis qu'no mosieur zè t'à Paris, faut que j'li coupions sans qu'ça paraisse, un bon fagot pour nous chauffer.



JACQUELINE.

Et moi, j'te dis que j'veux pas qu'tu fasses c'mauvais coup-là.

MATHURIN.

C'mauvais coup là ?... c'est ti un mauvais coup d'ramasser queuque brins d'bois pour s'chauffer quand on za pas les moyens d'en acheter, et no seigneur en s'ra ti pu pauvre, pour un fagot qu'j'allons li couper.



JACQUELINE.

Pis qu'c'est pas t'à nous, faut pas l'prendre, sans la permission de sti là zà qui il appartenons.

MATHURIN.

C'est ben facile à faire tout ça, quand on za pas froid, et quand on za froid, j'y vois pas grand mal, qué qui nous verra, pis qu'no mosieur, zè t'à Paris ?

JACQUELINE.

Tu sais ben Mathurin, qu'nous sommes toujours punis quand j'fesons queuque chose d'mal. Si no mosieur peut pas nous voir, Mathurin, y a queuqu'un là haut dans l'ciel qui voyons tout et qui n'manquera pas d't'envoyer queuqu'accident en récompense du mal qu't'aura causé à ton prochain.

MATHURIN.

V'là qu'tu nous parles comm'no curé, nous z'avons parlé dimanche dernier à la grand'messe. J'savons ben qu'no curé, il a toujours raison. Mais, vois-tu, Jacqueline, c'est pas t'aisé à faire tout ça, quand on zé gelé d'pis les pieds jusqu'à la tête.

JACQUELINE.

Ça nous passera, Mathurin, ça nous passera. Tiens, moi, j'pensons qu'nous sommes malgré tout z'en bonne santé et j'n'avons rien à nous r'procher; faut pas pour commencer, nous met' dans d'mauvais draps pour une flambée d'queuque branches. C'ti là qui courre au mal, finit toujours par s'casser les jambes.

MATHURIN.

Bat! bat! c'est des contes tout ça. J'vous dis, femme, que j'voyons pas grand mal à ça et j'allons de c'pas chercher not'échelle pour abattre c'te vieille branche fourchue qu'tu vois là haut et qui nous offusque la vue.

JACQUELINE.

Pis qu'tu n'veux pas m'écouter, faut ben t'laisser faire à ta tête. J'réponds pas, Mathurin, d'tous ces malheurs qui s'en vont pleuvoir sur toi zé sur moi p't'être qu'est ben mieux.

MATHURIN.

C'est des contes, tout ça. T'as toujours peur, toi, qu'no maison s'écroule sur ton dos; quand tu s'ras ben chauffée, tout partout, tu parl'ras pas de c'te façon là... *(ils sortent)*.

SCÈNE II

MATHURIN (*portant son échelle*).

Que belle flambée que j'm'en vas faire pour du coup. Y a pus d'quinze jours que j'nous sommes pas réchauffés. J'vas planter là, mon échelle (*il pose son échelle*), ben comme ça ; j'pouvons monter à notre aise, maintenant (*il monte*), allons, m'vlà ben perché pour couper ces ramées ; y a t'ici d'quoi faire une belle brassée d'bois, ça nous fera du feu à plaisir. C'que c'est pourtant, rien qu'd'y penser, y m'semble que je l'sentons déjà qui me réchauffe et ça m'met en humeur d'chanter queuque p'tite chanson ! d'pis p'us d'quinze jours, ça m'est pas t'arrivé de c'te façon-là (*il chante*).



Il était un p'tit homme,
Qui s'appelait Guilleri, mon ami (*bis*)
Il allait à la chasse,
A la chasse aux perdrix, mon ami,
Toto carabo, (*bis*)
Marchand caraban,
Compère Guilleri,
Te l'ai-ra-tu, te lai-ra tu, te lai-ra-tu mourri (*bis*).

Il monta sur un arbre
Pour voir son chien courri, mon ami (*bis*).
Mais v'la qu'là branche casse
Et Guilleri tombi, mon ami, (*bis*)
Toto, etc.

Toutes les dames de la ville
Accoururent au bruit, mon ami (*bis*),
L'une apportait d'l'huile,
L'autre de la charpie, mon ami, (*bis*)
Toto, etc.

Par les soins qu'on lui donne,
Bientôt il est guéri, mon ami (*bis*),
Si cela vous étonne,
Moi j'n'en suis pas surpris, mon ami, (*bis*)
Toto, etc.

Hain! hain! (*il tombe*).

Ah mon Dieu! miséricorde, je me suis cassé la jambe. Ah! que j'souffre, femme, au secours, je suis fricassé partout!

SCÈNE III

MATHURIN, JACQUELINE.

JACQUELINE.

J't'avions ti pas dit qui t'arriverait queuque malheur, là, vlà, pour un fagot volé, qu'tu t'es cassé la jambe, et faut t'à présent que j'te portions dans no lit (*elle le porte*).

MATHURIN.

Ahi! ahai! ma jambe.



UNE

PLACE PUBLIQUE

Ce lever de rideau, n'a pas de texte.

Ce n'était qu'un prétexte pour faire défiler quelques types de la rue.

UNE PLACE PUBLIQUE



M. et Mme Denis.

UNE PLACE PUBLIQUE

Il passe d'abord un détachement de lanciers. Il est précédé d'un trompette et d'un officier.



(Vient ensuite le marchand de mort aux rats.)



Voilà celui qui fait mourir les rats et les souris !

(Arrive après un remouleur portant son outil sur le dos.)



A repasser les rasoirs, les ciseaux et les couteaux !

(*Un marchand de tamis le suit :*)



Tamis! tamis!

Deux marchands de chansons ferment la marche.
Le mari, pourvu d'une jambe de bois, accompagne sur le violon, sa femme, qui chante avec lui les couplets de M. et Mme Denis.

MME DENIS.

Quoi, vous ne me dites rien?
Mon ami, ce n'est pas bien.
Jadis, c'était différent...
Souvenez-vous en, souvenez-vous en.
J'étais sourde à vos discours
Et vous me parliez toujours!

M. DENIS.

Mais, mamour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors:
Car c'était en mil sept cent...
Souvenez-vous en, souvenez-vous en.
Ah! premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours!

LE MÊME.

En mil sept cent deux, mon cœur.
Vous déclara son ardeur.
J'étais un petit volcan,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en...
Feu des premières amours,
Que ne brûlez-vous toujours!

Mme DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain-l'Auxerrois.
J'étais mise en satin blanc. .
Souvenez-vous en, souvenez-vous en.
Du plaisir, charmants atours,
Je vous conserve toujours.

M. DENIS.

Comme j'étais étoffé!

Mme DENIS.

Comme vous étiez coiffé!

M. DENIS.

Habit jaune en bourracan.
Souvenez-vous en, souvenez-vous en
Et culotte de velours...
Que je regrette toujours.

Mme DENIS.

Comme en dansant le menuet
Vous tendiez le jarret!. .
Ah! vous alliez joliment,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en...
Aujourd'hui, nous sommes lourds.

M. DENIS.

On ne danse pas toujours!



ROSE DE TANEBOURG

PERSONNAGES :

Edelbert, *Chevalier de Tanebourg.*
Cuneric de Fichtemberg.
Édouard, *fils aîné de Cuneric.*
Albert, *fils de Cuneric.*
Burkar, *charbonnier.*
Baudouin, *écuyer de Cuneric.*
Ildegarde, *femme de Cuneric.*
Rose, *fille d'Edelbert.*
Gertrude, *femme de Burkar*
Hedvige, *concierge.*
Técla, *bonne d'enfant.*
Soldats.

PREMIER TABLEAU



Edelbert est fait prisonnier.

ROSE DE TANEBOURG

PREMIER TABLEAU

La scène représente une forêt. Le gros arbre est à droite.

SCÈNE I

BURKAR, GERTRUDE.

BURKAR.

(*Il tient la droite de la scène, sa femme la gauche.*)



Retourne au logis, ma femme, et que tout soit prêt demain de bonne heure. Nous partirons à la pointe du jour, afin de ne pas arriver trop tard au château. Oui, il sera bien d'aller, demain, visiter notre bon seigneur Edelbert de Tanebourg. Il y aura demain un an que ce bon chevalier, qui est bien le plus brave, le plus juste et le plus humain des seigneurs de notre temps, m'a sauvé la vie; il m'arracha des mains du cruel Cunéric, baron de Fichtemberg, qui avait juré de me faire périr dans un cachot, avec les serpents et les crapauds.

GERTRUDE.

Oh! je me souviens bien de cette horrible journée.

BURKAR.

Va donc tout préparer : tu prendras dans le jardin ce que tu trouveras de mieux en fleurs et en fruits, que nous porterons à son aimable fille, Mlle Rose; et moi, pendant la nuit, je battrai la forêt pour tuer quelque pièce de gibier, ce qui fera plaisir à notre bon seigneur. Nous ne pouvons oublier, ma chère Gertrude, que nous lui devons tout

ce que nous possédons (*il se retourne et sort par la droite*).

GERTRUDE.

Burkar a raison : on ne saurait trop faire pour un si bon maître et je voudrais le voir aussi heureux qu'il le mérite ; mais, hélas ! depuis la mort de sa digne épouse, la joie et le bonheur semblent être sortis du château. La bonne Rose, qui ressemble à sa mère par son esprit et son excellent cœur,



fait pourtant ce qu'elle peut pour adoucir le chagrin de son père. Cette aimable enfant est chérie et bénie de tous ceux qui peuvent apprécier sa douceur, sa modestie, sa compassion pour les malheureux ; et en la voyant, on ne peut s'empêcher de dire : « Rose de Tanebourg est certainement la plus belle demoiselle de Bavière, mais sa beauté est encore au-dessous de ses vertus ».

(*Gertrude sort par la droite*).

SCÈNE II



BAUDOUIN, ÉDOUARD.

(*Le premier entre par la gauche, le second par la droite.*)

BAUDOUIN.

Voici mon jeune maître, qui peut l'amener en ces lieux ?

ÉDOUARD.

C'est toi, Baudouin ?

BAUDOUIN.

C'est moi-même, seigneur Édouard.

ÉDOUARD.

Je suis bien aise de te rencontrer. D'où viens-tu ?

BAUDOUIN.

Votre noble père, le baron Cunéric de Fichtemberg ne vous a-t-il pas instruit de notre départ ? Nous venons de nous emparer du château de Tanebourg.

ÉDOUARD.

Ah! que me dis-tu? Nous ignorions, ma mère et moi, le départ de mon père pour Tanebourg, mais une circonstance imprévue est venue ensuite nous le faire connaître. Alors, ma mère m'a bien vite envoyé pour détourner mon père de cette attaque injuste. Mais je vois bien, cher Baudouin, qu'il est trop tard puisque tu m'apprends que le château du malheureux Edelbert vient d'être livré au pillage.



BAUDOUIN.

Je regrette, seigneur Édouard, de ne pouvoir vous donner, ainsi qu'à madame votre mère, une nouvelle plus agréable en cette circonstance. Le message, dont je suis porteur, est pour lui annoncer qu' Edelbert est conduit prisonnier à Fichtemberg.

ÉDOUARD.

Je retourne alors vers ma mère, pour la préparer à cet événement qui ne peut qu'augmenter ses chagrins. — Mais dis-moi, Edelbert avait une fille dont on vante les vertus et la beauté; a-t-elle, au moins, été épargnée?

BAUDOUIN.

On l'a vue se jeter aux pieds de notre puissant maître pour implorer le grâce de son père, ou pour qu'il lui soit permis de ne point le quitter. Mais l'ordre a été donné de la repousser; elle nous a encore suivis quelque temps; mais ses forces épuisées l'ont enfin obligée de ralentir sa marche. Alors nous l'avons laissée en arrière et perdue de vue.

ÉDOUARD.

Pauvre demoiselle!... Baudouin, je me charge de ton message près de ma mère, et tu vas venir avec moi pour me guider dans les sentiers de cette forêt où je pourrais m'égarer. Hâtons-nous; car j'aperçois déjà nos guerriers au pied de la montagne : il serait imprudent, sans doute, de me montrer à mon père en ce moment (*Édouard se retourne et ils sortent par la droite*).

SCÈNE III

Le cortège conduisant Edelbert prisonnier arrive par la gauche et traverse la scène pour sortir par la droite.

Le jour tombe.









SCÈNE IV

ROSE.

(*Elle entre par la gauche.*)



Où diriger mes pas?... Où trouver une retraite pour me reposer?... Me voici seule dans cette forêt, et la nuit s'avance!... Hélas! je suis accablée de fatigue et j'ai la douleur de ne pouvoir alléger les souffrances de mon pauvre père, ni détourner les périls qui le menacent!... si du moins je voyais la chaumière de Burkar, ce bon et fidèle serviteur; ma seule ressource en ce moment... mais à cette heure je ne puis que m'égarer davantage!... et peut-être serai-je la proie de quelque bête féroce... (*Elle tombe à genoux et joint les mains*). O mon Dieu!.. mon Dieu!... vous qui avez dit : « Implorez-moi dans votre détresse et je viendrai à votre secours... » Mon Dieu!... ayez pitié de mon pauvre père... ayez

aussi pitié de moi... vous voyez ce que je souffre... Mais, j'entends du bruit, serait-ce quelqu'un ?... O Dieu de bonté, si c'est du secours que vous m'envoyez, je vous rends grâce... *(elle se relève).*



SCÈNE V

ROSE, BURKAR.
(Burkar entre par la droite.)

BURKAR.

Qui va là ?

ROSE.

Ah ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi !... Je me suis égarée dans cette forêt. Indiquez-moi, je vous prie, la chaumière du charbonnier Burkar.

BURKAR.

Burkar, le charbonnier ?... Mais c'est moi. Et vous, ma belle demoiselle, qui êtes-vous et qu'attendez-vous à cette heure du charbonnier Burkar ?

ROSE.

Je suis Rose de Tanebourg.

BURKAR.

Rose de Tanebourg !... La vertueuse fille de notre bon seigneur !... Quoi, c'est vous ? Pardonnez-moi si la nuit m'a empêché de vous reconnaître; mais aussi en quel lieu, en quel état je vous retrouve. Comment, une jeune demoiselle délicate comme vous ose-t-elle s'aventurer dans cette forêt sauvage ?

ROSE.

Hélas !... je venais vous implorer. Ne savez-vous pas notre affreux malheur ?

BURKAR

Qu'est-il donc arrivé ?

ROSE.

Cunéric de Fichtemberg a surpris notre château; mon pauvre père est en ce moment chargé de fers !

BURKAR.

Quoi, l'infâme Cunéric !... Que les mille et mille !... Au nom du ciel expliquez-moi cela, je vous prie; un événement si malheureux me paraît inconcevable.

ROSE.

Surpris pendant la nuit, Cunéric, suivi d'une troupe effrénée a pu arriver jusqu'à nous. Alors, les yeux étincelants de colère, il s'est précipité sur mon père désarmé, en lui criant : « Apprête-toi au châtiment que te « réserve ma haine !... Ton domaine est à moi ; je le livre au pillage et un « cachot sera désormais ta demeure. » Se tournant ensuite vers ses soldats : « Enchaînez-le et qu'il soit gardé, jusqu'au moment du départ. » — Fondant en larmes, je me jetai aux pieds du barbare, le conjurant d'avoir pitié de mon père. Mais je fus repoussée avec brutalité et mon père fut chargé de fers. A genoux près de lui, je pleurais, hélas ! et je priais : « Calme-toi, mon enfant, me dit-il alors, et prends courage. « Puisqu'il faut nous séparer, laisse-moi te donner promptement mes « conseils : tâche de te retirer chez le charbonnier Burkar, un de mes « plus fidèles serviteurs; lui et sa femme auront soin de toi, leur chaumière « est dans la forêt voisine. » — A peine a-t-il fini de parler que l'ordre de partir est donné. Je les supplie encore de m'emmener prisonnière avec mon père; mais ils l'arrachent de mes faibles bras, et ces hommes farouches l'entraînent malgré mes prières et mes cris. En voulant les suivre, je me suis égarée dans cette forêt.

BURKAR.

Rassurez-vous, noble demoiselle, Dieu n'abandonnera pas votre respectable père; et moi je traverserai feu et flamme pour vous et pour lui. — Pour le moment, il vous faut du repos : notre chaumière n'étant pas éloignée d'ici, je vais vous y conduire. — Vous y resterez jusqu'à ce que Dieu vienne à notre aide. Allons, ne pleurez pas. Venez et je songerai au moyen de vous servir.

(*Burkar se retourne et ils sortent tous deux par la droite.*)

DEUXIÈME TABLEAU



Rose se travestit en paysanne.

DEUXIÈME TABLEAU

La scène représente l'intérieur d'une chaumière dans la forêt.

SCÈNE I

GERTRUDE (*elle est en scène à gauche*).

ROSE (*vêtue comme précédemment, elle entre par la droite.*)

ROSE.

Je vous cherchais, Gertrude, pour vous souhaiter le bonjour et savoir comment vous avez passé la nuit.

GERTRUDE.

Bien, ma bonne demoiselle, et je vous remercie. Mais vous-même, vous trouvez-vous un peu mieux ce matin ?

ROSE.

Le repos que je viens de prendre a suspendu pour un moment le cours de ma douleur; mais, hélas ! au réveil le souvenir trop fidèle de mon infortune a bientôt rouvert toutes les plaies de mon cœur.

GERTRUDE.

Ah ! ma chère demoiselle, ne vous chagrinez pas ainsi. Mettez votre confiance en Dieu, il saura vous rendre le bonheur quand il en sera temps. — Avez-vous, en vous levant, pris quelque nourriture ? Je vous avais préparé sur le buffet une tasse de lait frais et quelques fruits mûrs que j'ai cueillis ce matin.

ROSE.

J'ai remarqué cette attention dont je vous remercie. Mais, où est votre mari ?

GERTRUDE.

Il doit arriver tout à l'heure, car il n'a pris aucun repos depuis votre arrivée. Tandis que vous dormiez, je le voyais cherchant ce qu'il ne pouvait trouver, je veux dire le moyen de remédier à votre malheur : Il se grattait l'oreille; tirait son bonnet tantôt à droite, tantôt à gauche; puis en avant, ensuite en arrière. Si bien que ne pouvant plus le supporter sur sa tête échauffée, il finit par l'ôter tout à fait. Joignant alors les mains, il se mit à prier, et peu après il partit pour le château de Fichtemberg, afin d'avoir quelques nouvelles de votre père.

ROSE.

Que je suis touchée de tant de dévouement !... Dieu veuille qu'il réussisse ... Mais, le voici venir, il va nous faire connaître le résultat de ses démarches.

GERTRUDE.

Je vous laisse un instant pour m'occuper du déjeuner : Burkar sera bien aise, sans doute, de prendre quelque nourriture. Il nous contera tout cela à table (*elle sort par la droite*).

SCÈNE II

ROSE, BURKAR.

ROSE.

Cher Burkar, ah ! parlez, je vous prie, quelle nouvelle avez-vous ?

BURKAR (*il entre par la gauche*).

Je viens du château de Fichtemberg. Je suis entré sous prétexte d'offrir aux domestiques du château de m'acheter quelques champignons ramassés en route. J'avais l'espoir de savoir des nouvelles; mais la concierge, qui a bien voulu prendre mes champignons, ne m'a entretenu que de la servante qu'elle vient de congédier et qu'elle cherche à remplacer. J'ai promis, pour en finir au plus vite avec son bavardage, que si j'en trouvais quelqu'une qui puisse lui convenir, je la lui enverrais.

ROSE.

Bon!... c'est cela!... oh! la bonne idée!

BURKAR.

Comment, que voulez-vous dire?

ROSE.

Oh! que je suis contente!... Écoutez : je prends le costume de la fille d'un charbonnier; je donne une teinte de fumée à mes mains et à mon visage; vous venez avec moi chez la concierge et vous tâchez de me faire entrer à son service. Alors... je saurai bien arriver jusqu'à mon père; je ferai en sorte d'adoucir son infortune et peut-être me sera-t-il possible de le délivrer... je cours annoncer cette bonne nouvelle à Gertrude qui voudra bien, je l'espère, me prêter ses habits (*elle se retourne et sort par la droite.*)

SCÈNE III

BURKAR (*seul*).

Vertueuse demoiselle!... que j'aime à la voir ainsi si joyeuse! Mais que dois-je penser de son idée?... La laisserons-nous ainsi partir?... Voici ma femme, voyons ce qu'elle me dira de cette singulière résolution.

SCÈNE IV

BURKAR, GERTRUDE.

GERTRUDE (*elle entre par la droite*).

En voilà bien d'une autre!... notre jeune maîtresse, la fille de l'illustre chevalier de Tanebourg veut maintenant se faire servante!...

BURKAR.

Et tu consens à ce qu'elle s'expose ainsi?

GERTRUDE.

Crois-tu que je n'aie pas fait tous mes efforts pour l'en détourner?... Mais elle le veut absolument et il faudra bien la laisser faire; car c'est peut-être une inspiration du ciel. — Que Dieu donc la protège.... Elle est à faire sa toilette avec mes habillements. Vous déjeunerez en route, et tu auras bien soin de la guider comme il faut dans les sentiers les plus difficiles. Songe, Burkar, que c'est la fille unique de notre bienfaiteur, aujourd'hui malheureux captif, que je confie à tes soins. — Allons, je vais lui dire adieu. Je resterai à pleurer dans notre chaumière; car je sens que cette séparation va me fendre le cœur (*elle se retourne et rentre par la droite*).

SCÈNE V

BURKAR (*seul*).

Je vois bien que ce projet-là ne lui plait pas plus qu'à moi et que ça lui tourne la tête. Nous étions si honorés et si contents de l'avoir avec nous.

SCÈNE VI



BURKAR, ROSE.

(*Rose est vêtue en paysanne. Elle entre par la droite.*)

ROSE (*elle a un panier au bras*).

Qu'en dites-vous, Burkar, ne suis-je pas bien comme cela?

BURKAR.

Je suis ravi de vous voir sous ce simple costume qui vous sied parfaitement et j'espère que vous réussirez ainsi; c'est pourquoi je ne chercherai à m'opposer à votre départ : Dieu n'abandonnera pas, je le crois, un enfant qui se dévoue ainsi pour son père. Cependant

j'ai plusieurs conseils à vous donner; mais comme je vois que vous avez hâte de partir je vous les dirai en chemin.

ROSE.

Partons alors, si toutefois vous ne vous sentez pas trop fatigué.

BURKAR.

Avec vous, ma noble demoiselle, j'irais, sans me délasser, jusqu'au bout du monde (*il se retourne puis ils partent tous deux par la gauche*).

TROISIÈME TABLEAU



Chez la concierge du château de Fichtemberg.

TROISIÈME TABLEAU

La scène représente la loge de la concierge et la cour du chateau de Fichtemberg. Un puits est du côté opposé à la loge.

SCÈNE I

ROSE, HEDVIGE.

(*Elles sont toutes deux en scène. La première tient la droite de la scène, la seconde la gauche.*

HEDVIGE.

Eh bien !... Qu'as-tu à me regarder comme cela, grande innocente... As-tu fait ton ouvrage ?... tiré de l'eau ? porté du bois ?... lavé la vaisselle ? balayé le plancher ? frotté les meubles !... Que fais-tu là ? Où vas-tu ? Que me veux-tu ? Allons parle vite et tôt; ou décampe moi à l'instant faire ta besogne.



ROSE.

Maîtresse, j'ai fait toute ma besogne.

HEDVIGE.

Eh ! bien, occupe-toi à nettoyer les casseroles et à les rendre claires. Ensuite tu finiras la paire de bas que tu as à tricotter, et ne me casse pas la tête davantage. Ou plutôt, approche et tiens-toi là : voilà bientôt un mois que tu es gagée avec moi. Je suis assez contente de tes services; mais j'ai des recommandations à te faire. Écoute-moi bien : Ton père le charbonnier est venu te voir ce matin. Ce n'est pas mal assurément, et je te permets, pourvu que ta besogne n'en souffre pas, tu entends, de

rester un peu avec lui, et de causer de vos affaires. Mais je te défends de dire quoique ce soit sur mon compte. — Je sais qu'on bavarde de moi dans le pays; on prétend que je ne peux vivre avec personne et que j'ai changé vingt domestiques dans moins de trois ans. Mais on ne dit pas pourquoi, on n'a garde de dire les défauts de ces vingt servantes. Je vais, moi, te les dire en deux mots : la première était entêtée et voulait toujours avoir raison; la seconde était gourmande et maussade; la troisième dormeuse et nonchalante; la quatrième friande et voleuse comme une chatte; la cinquième coquette le dimanche et malpropre toute la semaine; la sixième oublieuse à l'excès et effrontée menteuse; la septième curieuse et mauvaise langue. Je ne finirais pas s'il fallait te dire les défauts des treize autres. Évite toujours de ressembler à toutes ces créatures. — J'ai besoin de m'absenter pour aller voir ma vieille mère; car la tête me tourne de la savoir malade et de ne pas être près d'elle. Je ne rentrerai pas avant la nuit. Je te charge en mon absence d'aller porter à manger à notre prisonnier. Je t'ai montré hier son cachot et t'ai dit ce que tu aurais à faire.



ROSE.

Le garde de la tour me laissera-t-il entrer, maîtresse ?

HEDVIGE.

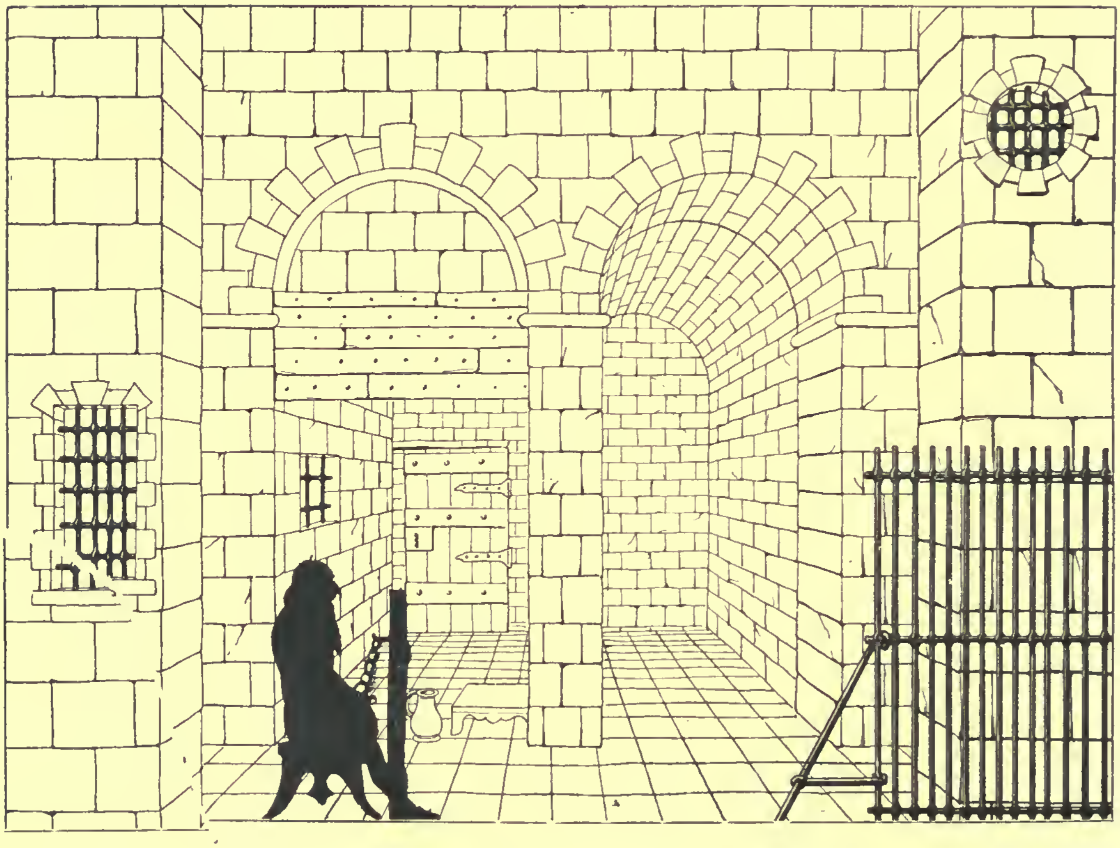
Je lui ai recommandé de t'ouvrir la première porte, quand tu voudras, et de te laisser passer librement; parce que c'est toi qui me remplaceras désormais pour le service de la prison : je suis trop vieille pour grimper et descendre si souvent ces escaliers-là, où on n'y voit goutte. Tu prendras la lanterne et la clef du cachot; elle est dans mon tiroir. — Allons, je m'en vais. Aie soin de me tenir un bon souper prêt pour mon retour *(elle se retourne et sort par la gauche).*

SCÈNE II

ROSE (*seule*).

Quel bonheur inespéré !... Ah ! certes, je ne m'attendais pas qu'elle allait me laisser aussitôt seule avec mon père !... Je pourrai lui dire que je suis sa fille et lui prodiguer mes soins. Il ne m'a pas encore reconnue; car je n'ai point osé me faire remarquer devant la concierge. Quelle sera sa joie de me retrouver près de lui !... Dépêchons-nous de préparer tout ce qu'il sera possible de lui porter pour adoucir sa captivité (*elle sort par la gauche*).

QUATRIÈME TABLEAU



Edelbert en prison.

QUATRIÈME TABLEAU

La scène représente une prison.

SCÈNE I

EDELBERT, ROSE (*elle entre par la droite*).

ROSE.

Chevalier Edelbert, je viens vous apporter vos aliments, et c'est moi maintenant qui serai chargée tous les jours de ce soin.



EDELBERT.

Je suis charmé qu'il en soit ainsi, ma chère enfant; car en vous voyant vous me rappelez ma pauvre Rose qui a bien votre taille et le même son de voix... Ah! qui me donnera de ses nouvelles?...

ROSE.

Moi-même, chevalier.

EDELBERT.

Est-il vrai?... Oh! parlez, mon enfant; dites-moi, dites-moi vite, je vous en conjure, ce que vous savez de ma fille. L'avez-vous vue, lui avez-vous parlé? est-elle heureuse?

ROSE.

J'ai tiré la teinte brune qui me masquait la figure... Maintenant, mon père, regardez-moi...

EDELBERT.

O ciel !... Quoi, c'est toi; c'est toi, Rose... ô fille chérie, viens dans les bras de ton père, quel bonheur de te revoir encore.



ROSE (*elle embrasse son père.*)

Mon père !... Mon père !...

EDELBERT.

Je me plaignais de mon malheur, maintenant que je te vois, j'oublie mes maux, je me sens heureux et remercie le ciel... mais comment es-tu venue jusqu'à moi ?

ROSE.

Je vais vous le dire : je voudrais auparavant vous voir prendre votre nourriture. Je vous apporte un bon bouillon; la moitié d'une perdrix qui m'était destinée; une bouteille de vin vieux achetée de mes épargnes; et pour dessert quelques pêches dont on m'a fait cadeau et que je crois bonnes (*elle pose son panier à terre*).

EDELBERT.

Je te remercie. Laisse là ces provisions, je n'ai point en ce moment l'appétit ouvert. Un peu plus tard je mangerai. Dis-moi donc, tandis que nous sommes seuls, tout ce que je désire savoir de toi.

ROSE.

Comme vous me l'aviez recommandé, mon père, je me suis réfugiée chez le bon Burkar qui, ainsi que Gertrude, sa femme, m'ont prodigué les plus tendres soins. J'appris d'eux que la concierge de ce château cherchait une servante. C'est là ce qui me donna l'idée de me présenter sous les habits de Gertrude, en me noircissant la figure.

EDELBERT.

Vertueuse enfant !... (*on entend sonner quatre heures.*) Mais tu ne peux plus

continuer ce récit, car j'entends sonner l'heure de la ronde des gardes. Il ne faut pas qu'ils nous surprennent à causer, cela pourrait éveiller leurs soupçons.

ROSE.

Vous avez raison, mon père; je vais me retirer. Vous trouverez encore dans ce panier des bas que j'ai tricottés pour vous, du linge blanc que je me suis procuré avec mes gages et quelques fleurs que vous aimez (*on entend le son du cor*).

EDELBERT.

Merci, mon enfant, éloigne-toi bien vite, je les entends venir.

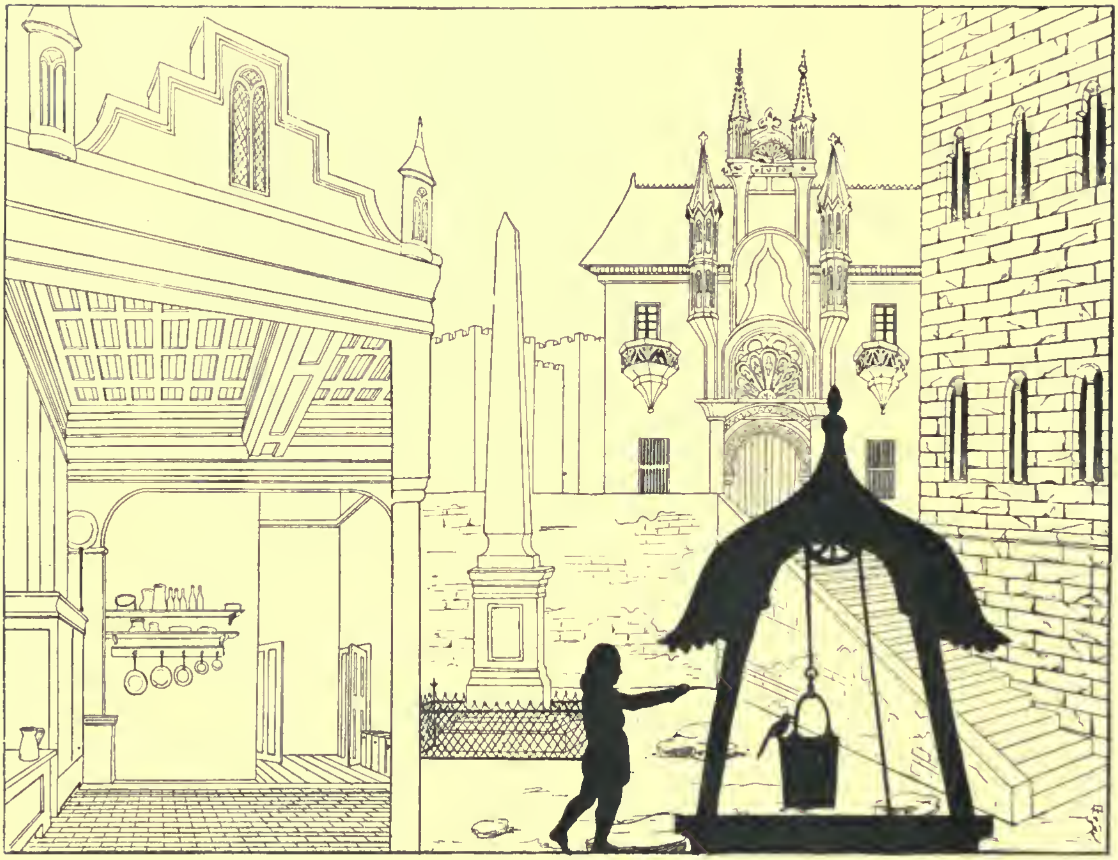
ROSE.

Cher père, je vous quitte à regret, mais je reviendrai bientôt; car je veux renouveler la paille de votre lit et m'occuper de mettre un peu de propreté dans votre cachot. Adieu!... (*elle embrasse son père, se retourne et sort par la droite*).

(*On voit passer ensuite la ronde des gardes.*)



CINQUIÈME TABLEAU



Albert tombe dans le puits.

CINQUIÈME TABLEAU

Même tableau que le troisième.

SCÈNE I

TÉCLA, ALBERT (*ils entrent par la gauche*).

ALBERT.

Técla, voulez-vous bien me laisser m'amuser un instant dans la cour jusqu'à ce que vous ayez fait vos commissions ?

TÉCLA.



Oui, mais restez-là et ne vous éloignez pas; vous savez qu'on vous a défendu de sortir seul.

ALBERT.

Bonne Técla, je vous promets que je ne sortirai pas du tout. Je resterai à jouer ici avec des petits caillous.



TÉCLA.

C'est bien. Mais si vous désobéissez, Albert, je ne vous accorderai plus rien. Je vais entrer un instant chez la portière, j'ai besoin de parler à Rose (*elle sort par la droite*).

SCÈNE II

ALBERT.

(*Il se retourne vers le puits. On voit voltiger un petit oiseau qui vient se poser à terre devant lui.*)

Oh ! le petit oiseau !... si je pouvais l'attraper ! (*il s'approche à pas lents;*

l'oiseau s'envole et va se poser sur le seau du puits) le vilain !... il est parti... bon !... le voilà posé sur le seau. Approchons-nous doucement. Il n'a pas l'air de faire attention à moi ; en montant sur le puits, je m'en vais bien l'attraper. Oh ! qu'il m'amusera !... *(il monte sur le puits, tend les bras pour prendre l'oiseau).*



SCÈNE III

TÉCLA, ALBERT.

TÉCLA *(elle entre par la droite).*

Albert !... Mon Dieu ! vous allez tomber dans le puits !...

(L'oiseau s'envole, Albert tombe dans le puits.)



Ah ! mon Dieu, quel malheur ! *(elle court vers le puits et semble y regarder.)*

(On entend du fond du puits l'enfant crier :)

Maman !... Maman !

TÉCLA.

Il n'est pas tout au fond... Il est resté accroché... ô mon dieu, comment le retirer ?... Rose !... Rose !... Venez vite à mon secours ! Mon Dieu !... Mon Dieu !... personne ne vient... Il va tomber au fond et se noyer.

SCÈNE IV

TÉCLA, ROSE.

(Elle entre en courant venant de la droite).

ROSE.

Qu'y a-t-il ?

TÉCLA *(elle se tourne vers Rose).*

Je vous en prie, aidez-moi !... Albert est dans le puits, suspendu par ses habits à un des crochets de la muraille !... Que faire pour le retirer ?...

ROSE.

Tire à toi le seau pour que je puisse monter dedans; tu tiendras la corde et tu me descendras doucement jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

TÉCLA.

Vous allez vous risquer ainsi? (*elle se tourne et sort par la gauche*).

ROSE.

Comment faire autrement? Il le faut bien (*elle sort par la gauche*). Si tu te sens trop fatiguée par mon poids, tu feras un tour avec la corde sur cette barre de fer (*on voit passer un crochet qui attire le seau hors des coulisses. Le seau revient avec Rose dedans*). Mon Dieu! Je vous en conjure, ne m'abandonnez pas!... prie aussi pour moi, Técla, cela te donnera des forces. Allons!... A la grâce de Dieu!... Descends le seau (*on entend l'enfant crier:*) Maman! Maman! (*puis, peu après, Rose crie du fonds du puits:*) Arrête!... Je vais tâcher de le décrocher (*la roue du puits cesse de tourner*). Remonte le seau maintenant (*la roue continue à tourner et on voit arriver le seau dans lequel est Rose tenant l'enfant*). Noue la corde à la barre de fer et prends le croc



pour attirer le seau à toi (*on voit passer le croc qui cherche à attirer le seau vers la gauche, mais il revient toujours en se balançant au-dessus du puits*).



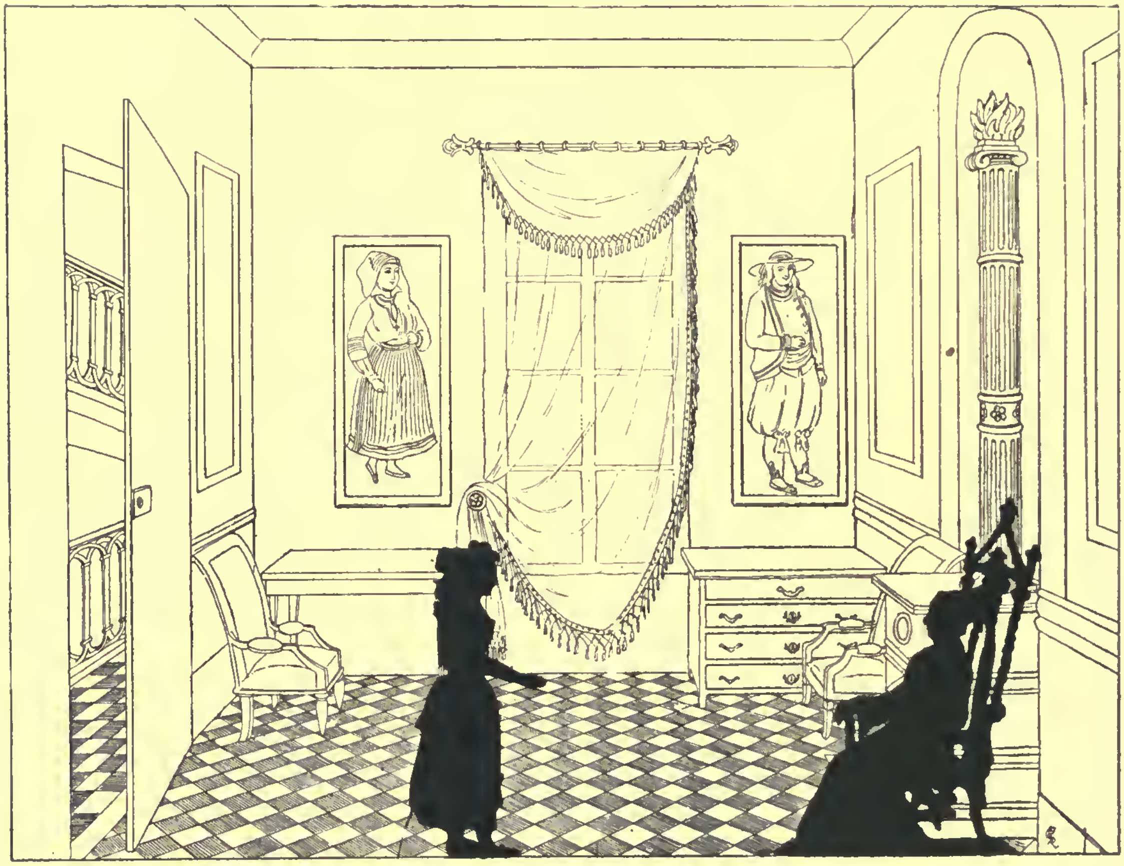
TÉCLA (*toujours dans les coulisses*).

Ah! Mon Dieu! Je n'ai pas la force!...

ROSE.

Pousse le seau de manière à le faire balancer d'abord tout doucement, et ensuite de plus en plus fort jusqu'à ce qu'il vienne à dépasser le puits. Alors tu lâcheras la corde et nous tomberons au dehors (*le seau balance et lorsqu'il est hors de la scene, on entend Rose s'écrier:*) Oh! nous sommes sauvés!.. (*Le seau revient vide.*) O dieu de bonté! . Je vous rends grâces d'avoir bien voulu sauver cet enfant et moi.

SIXIÈME TABLEAU



Ildegarde remercie Rose de son courage.

SIXIÈME TABLEAU

La scène représente un salon.

SCÈNE I

ILDEGARDE (*à gauche*), ALBERT.

ALBERT (*il entre par la droite*).

Me voici, ma bonne maman, que me voulez-vous ?

ILDEGARDE.

Approchez, vilain enfant, et dites-moi comment vous avez pu vous laisser tomber dans ce puits dont les bords sont pourtant bien élevés ?



ALBERT.

Dame ! ma bonne maman, ce n'est pas ma faute : je m'amusais avec des cailloux lorsqu'un petit oiseau vient se poser sur le bord du puits ; je voulus l'attraper et je fis la culbute sans le vouloir.

ILDEGARDE.

Voyez, monsieur, à quel danger vous vous êtes exposé et quelle frayeur vous nous avez causée par votre étourderie et votre désobéissance ; car je vous avais bien défendu de jouer si près du puits.

ALBERT.

C'est vrai, ma bonne maman, et je t'en demande pardon ; cela ne m'arrivera plus ; car j'ai eu bien peur, je t'assure.

ILDEGARDE.

Ah ! mon enfant, remercie Dieu d'avoir envoyé un ange à ton secours.

ALBERT.

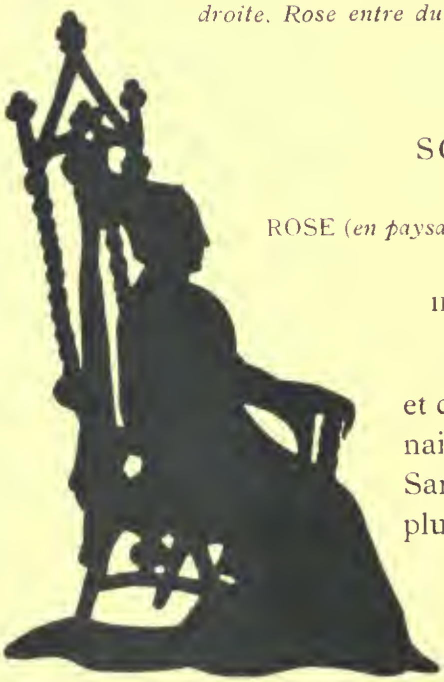
Oui, la bonne Rose; c'est elle qui m'a sauvé. Demandez-le lui, elle vous dira comment elle a fait.

ILDEGARDE.

Je l'ai envoyé chercher par ton frère Édouard; mais il me semble qu'elle tarde bien à venir.

ALBERT.
(Il se tourne vers Rose qui entre par la droite.)

La voici !... Entrez, Rose, maman désire vous parler *(il sort par la droite. Rose entre du même côté).*



SCÈNE II

ROSE *(en paysanne)*, ILDEGARDE *(dans son fauteuil)*.

ILDEGARDE.

Ah ! ma chère fille, que vous êtes bonne et courageuse, et que je vous dois de reconnaissance pour votre sublime dévouement !.. Sans vous, mon enfant chéri n'existerait plus !... oui, je vous remercie du fond du cœur et je veux faire désormais tout ce qui dépendra de moi pour vous rendre heureuse. Quant à Técla, elle a manqué à ses devoirs de gouvernante. Elle s'en ira demain.

ROSE.

Daignez me permettre, madame, d'intercéder pour Técla. Certainement elle a manqué à ses devoirs; mais ce malheur lui donnera de l'expérience;

et si vous voulez être juste envers elle, il faut, en voyant sa faute, voir quel est son repentir. Il faut aussi songer qu'elle a bien contribué à sauver l'enfant. Dieu vient de se montrer miséricordieux envers vous, madame, refuseriez-vous maintenant de pardonner à une pauvre orpheline qui n'a d'espoir qu'en vous.

ILDEGARDE.

En vérité, ma fille, je ne sais ce que je dois le plus admirer de votre courage ou de vos nobles sentiments. Je ne renverrai pas Técla pour ne pas vous chagriner; mais vous la remplacerez dans ses fonctions; vous resterez près de moi; vous serez ma compagne, mon amie; et, quand le baron Cunéric sera de retour, je lui dirai ce que nous vous devons. Il saura vous récompenser d'une manière digne de vous.

ROSE.

Madame, je suis heureuse de mon obscure condition, et me trouve bien chez Hedvige. Laissez-moi, de grâce, où je suis.

ILDEGARDE.

Singulière enfant!... Je ne vous conçois point; mais, ne puis-je donc rien faire pour vous?... demandez-moi quelque chose; demandez-moi tout ce que vous voudrez et je promets de vous l'accorder; je vous le promets sur l'honneur; pourvu qu'il n'y ait pas impossibilité absolue.

ROSE.

Eh! bien, madame, je reçois votre promesse. Accordez-moi seulement le temps d'y penser; un jour viendra j'espère où vous pourrez me procurer un grand bonheur. Daignez m'excuser, madame, et me permettre, maintenant, de retourner à mes occupations (*elle se retourne et sort par la droite*).

SCÈNE III

ILDEGARDE (*dans son fauteuil*).

Je ne puis m'expliquer sa conduite! Où a-t-elle pris cette manière de s'exprimer et cette aisance modeste avec laquelle elle s'est présentée devant moi. Non, ce n'est pas la fille d'un charbonnier!...

SCÈNE IV

ILDEGARDE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD (*il entre par la droite*).

Je vous apporte, ma bonne mère, une nouvelle surprenante.

ILDEGARDE.

Qu'est-ce ? Explique-toi.

ÉDOUARD.



Vous m'avez envoyé chercher Rose ; ne pouvant la trouver, j'appris enfin par le garde de la tour qu'elle y était entrée. Je me dirigeai alors vers le cachot du chevalier Edelbert. Là, je fus singulièrement surpris de trouver Rose causant avec le chevalier prisonnier qu'elle appelait son père; tandis que lui, nommait Rose sa fille. Je les ai écoutés; ils se croyaient sans témoins : Dieu ! qu'ils sont tous deux bons et généreux !... Le pauvre Edelbert, malgré qu'il soit dans nos prisons, n'a pas de haine contre nous ni contre mon père. Il engageait sa fille à nous rendre, toujours, le bien pour le mal. Rose est sortie sans m'apercevoir. N'est-elle pas entrée ici en venant de la prison ?

ILDEGARDE.

Oui, elle est venue; et, après l'avoir entendue, je me suis demandé si cette héroïne était bien la fille d'un charbonnier. Aussi, je ne suis pas étonnée de ce que tu m'annonces. — Elle m'a fait trop de bien en sauvant mon fils, pour que je lui veuille du mal. Je vais au contraire profiter de l'occasion qui se présente de lui être utile, — va; ne parle à qui que ce soit de ta découverte. Je me charge d'en instruire moi-même ton père.

(*Édouard se retourne et sort par la droite*)

SCÈNE V

ILDEGARDE (*seule*).

Ainsi, Rose est une noble demoiselle. C'est pour se rapprocher de son père qu'elle a pris ce simple costume et ce pénible emploi !... C'est pour lui qu'elle préfère sa misérable position à tout !... Quel dévouement sublime !... Quelle générosité !... Et pendant qu'elle sauve notre enfant, nous tenons son père enchaîné !... Ah ! lorsque Cunéric saura tout, il reconnaîtra bientôt ses torts envers Edelbert et lui rendra la liberté et ses biens. C'est un devoir que la reconnaissance et l'humanité lui imposent.

(*La toile se baisse.*)

SEPTIÈME TABLEAU



Reconciliation d'Edelbert et de Cuneric.

SEPTIÈME TABLEAU

(Comme le sixième, à l'exception du fauteuil d'Ildegarde qui n'est plus là.)

SCÈNE I

EDELBERT, CUNÉRIC.

(Ils sont en scène, le premier à droite.)

EDELBERT.

En me rendant la liberté et mes biens, vous venez, Cunéric, d'agir en digne chevalier, et de ce jour vous avez toute mon estime.



CUNÉRIC.



Je m'étais très mal conduit envers vous, mon cher Edelbert, votre généreuse demoiselle m'a tiré de l'erreur où j'étais à votre égard. Oui, c'est elle qui a décidé notre réconciliation, et c'est encore par elle que notre amitié peut devenir durable. Je vais vous expliquer ma pensée : Je viens de découvrir qu'Édouard, mon fils aîné, n'a pu être insensible à l'attrait des vertus et à l'éclat des charmes de votre fille. Cette heureuse découverte me fait espérer de voir sans tarder, si vous y consentez, les armes de Fichtemberg réunies à celles de Tanebourg.

EDELBERT.

Je suis, seigneur Cunéric, touché de vos nobles procédés, et je m'estimerais heureux, sans doute, de resserrer ainsi nos

liens d'amitié ; mais je ne saurais adhérer aux vœux de votre fils et aux vôtres avant de connaître les sentiments de ma fille.

CUNÉRIC.

Eh bien, mon cher Edelbert, veuillez vous en assurer. Je vois venir mademoiselle Rose fort à propos. Je vais alors me retirer; vous pourrez librement vous entretenir de cette affaire (*Il se retourne et sort du côté gauche tandis que Rose entre par le côté droit*).

SCÈNE II

ROSE (*en demoiselle*), EDELBERT.

EDELBERT (*il se retourne*).

O ma fille! tu viens de remporter une admirable victoire; tu as fait plus que la force des armes qui pouvaient soumettre Cunéric, mais non changer sa haine contre moi en amitié.



ROSE.

Tant d'honneur ne m'appartient pas, mon père. Dieu n'a-t-il pas tout fait, et le petit oiseau qui vola vers le puits n'a-t-il pas eu autant de part que moi à cet événement heureux?

EDELBERT.

J'approuve ta modestie. Mais, tu ne connais pas encore, ma fille, toutes les conséquences de ton acte de dévouement : Édouard, le fils de Cunéric, a remarqué tes excellentes qualités, tes vertus, ta beauté; il a chargé son père de me faire la demande de ta main.

ROSE.

Je ne m'attendais pas à cette distinction honorable. Depuis que je suis dans ce château, je n'ai pas été sans apprécier, aussi, les bonnes qualités

d'Édouard; c'est vous dire assez, mon père, combien je suis sensible à l'aveu de ses sentiments pour moi.

EDELBERT.

Et moi, je suis enchanté, ma fille, que cette alliance te soit agréable; car elle ne pourra, je pense, qu'ajouter à ton bonheur. Cunéric attend ta réponse avec impatience, je vais de suite la lui porter (*il se retourne et sort*).

SCÈNE III

ROSE.

O mon Dieu, je vous remercie de toutes les grâces que vous voulez bien m'envoyer. — Hedvige vient à moi; que me veut-elle?... Elle est sans doute bien surprise de tous ces événements.

SCÈNE IV

ROSE, HEDVIGE (*elle entre par la gauche*).

HEDVIGE.

Ah! Rose, est-ce bien toi?... Ah!... je voulais dire: mademoiselle Rose. Mon Dieu! Que tout cela est extraordinaire!... Aurais-je jamais pu deviner, aussi, que not' servante fût une noble demoiselle de Tanebourg? — Pardonnez-moi, je vous prie, les vilains mots que je vous ai dits si souvent. Ah! bien sûr, si j'avais su, je me serais autrement comportée envers vous.

ROSE.

Je vous pardonne de tout mon cœur, ma chère Hedvige, mais à condition que vous écouterez les avis que je vais vous donner: je rends justice à vos bonnes qualités; car vous êtes bonne ménagère, infatigable au travail, économe; vous êtes même serviable et prévenante... tant que rien ne vous contrarie; mais lorsque vous ne vous possédez plus, vous faites le tourment de tout ce qui vous entoure et de vous-même. C'est à ces colères que vous devez votre réputation de méchanceté car l'on dit, à

tort, mais enfin l'on dit et l'on croit que vous êtes tout à fait dépourvue de bon sens, parce que vous dites et faites, étant en colère, des choses que la raison ne peut approuver.

HEDVIGE.

Je vous promets bien, ma chère demoiselle, que cela ne m'arrivera plus.

ROSE.

Travaillez à vous corriger, et ne vous découragez pas si vous ne réussissez pas d'abord : on n'abat pas, vous le savez, un vieil arbre du premier coup de cognée. Mais ce n'est pas tout ce que j'avais à vous dire; écoutez-moi encore un instant : il ne suffit pas de dompter votre humeur, il faut aussi être indulgente. Lorsque vous aurez une nouvelle servante qui vous montrera de la bonne volonté, n'exigez pas dès le premier jour qu'elle sache tout avec autant de précision et d'habileté que vous-même. Donnez-vous la peine de la former telle que vous la désirez. Ayez la patience de lui montrer sa besogne plusieurs fois. Reprenez-la avec douceur, et peu à peu elle s'instruira dans son service; elle s'y habituera; elle se fera à vos manières et à vos vues. Enfin vous en serez chérie et respectée. — Je ne vous aurais pas dit tout cela si je vous estimais moins, ma chère Hedvige; l'intérêt que je vous porte m'a dicté ces conseils. Retenez-les, suivez-les; et vous m'en remercierez un jour.

HEDVIGE.

Je vous en remercie dès aujourd'hui, mademoiselle, et je vous assure que je vais faire tous mes efforts pour profiter de vos sages remontrances.

ROSE.

Quel sujet vous amenait vers moi ?

HEDVIGE.

On m'a dit que vous deviez nous quitter pour retourner à Tanebourg; je venais pour vous faire mes adieux et vous dire mon chagrin de vous voir ainsi vous éloigner de nous.

ROSE.

Je vous remercie de cette attention, ma chère Hedvige. Nous irons effectivement à Tanebourg; mais ne vous chagrinez pas de mon départ : Je dois me marier dans ce château et y demeurer toujours avec vous... ainsi, sans cesser d'être votre amie, je deviendrai votre maîtresse : cela vous plaît-il ?

HEDVIGE.

Ah ! que vous me faites plaisir de me dire cela. C'est sans doute avec M. Édouard qu'est bien le meilleur homme du monde. Je vous en félicite, ma chère demoiselle, de tout mon cœur.

ROSE.

Retournez maintenant à vos occupations; car je vois venir madame la baronne avec laquelle j'ai à m'entretenir.

(Hedvige se retourne et sort par la gauche. La baronne entre par la gauche)

SCÈNE V



ILDEGARDE, ROSE.

ILDEGARDE.

Venez, ma chère enfant, on n'attend plus que vous pour la fête qui se prépare. — Venez ; mon Édouard vous attend avec impatience, pour vous dire tout son bonheur, et vous saurez de moi-même aussi combien je suis heureuse de vous compter au nombre de mes enfants et de pouvoir vous aimer comme eux.

ROSE.

Je suis touchée, madame, de ces témoignages de votre amitié pour moi. Croyez aussi, je vous prie, à toute ma tendresse et au bonheur que j'éprouve de m'attacher à vous pour toujours.

ILDEGARDE.

Le bon Burkar et sa femme Gertrude, que nous avons fait prévenir, nous attendent aussi et seront de la fête (*elle se retourne et ils sortent tous deux par la gauche*).

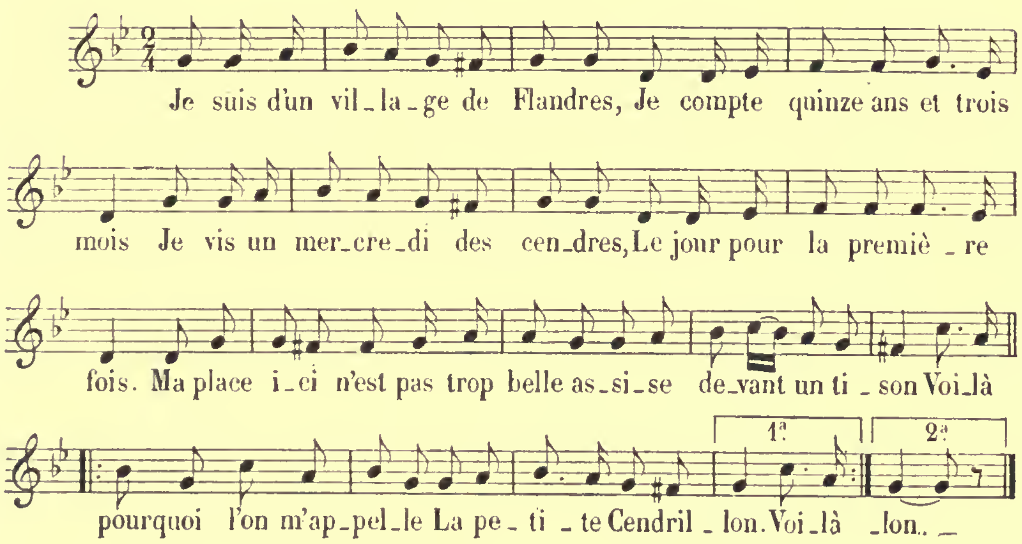
(*On voit passer la noce qui vient par la gauche. Rose et Édouard sonl portés en triomphe; ils sortent par la droite.*)

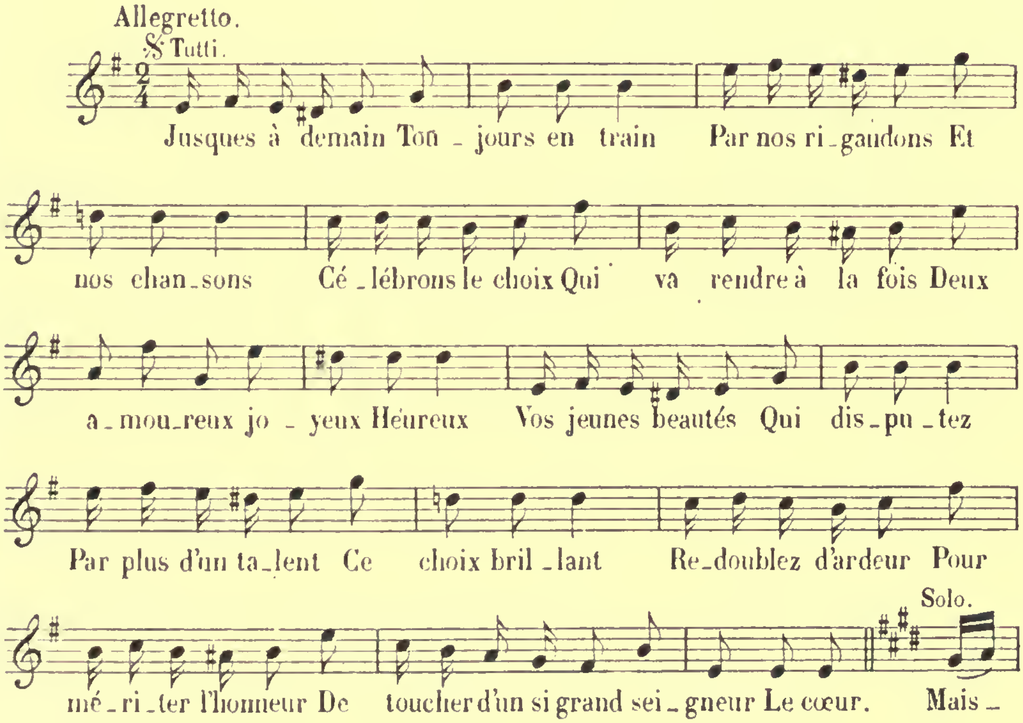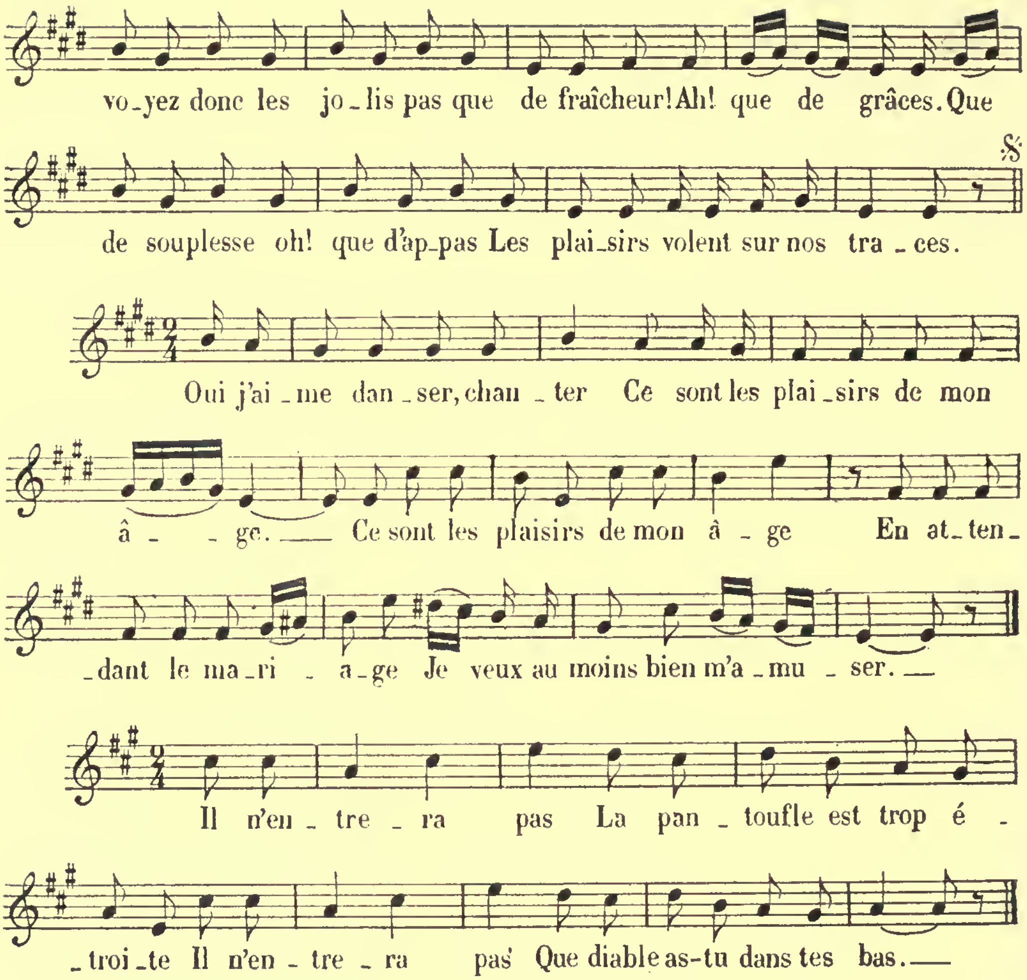




Musique des Ombres Chinoises
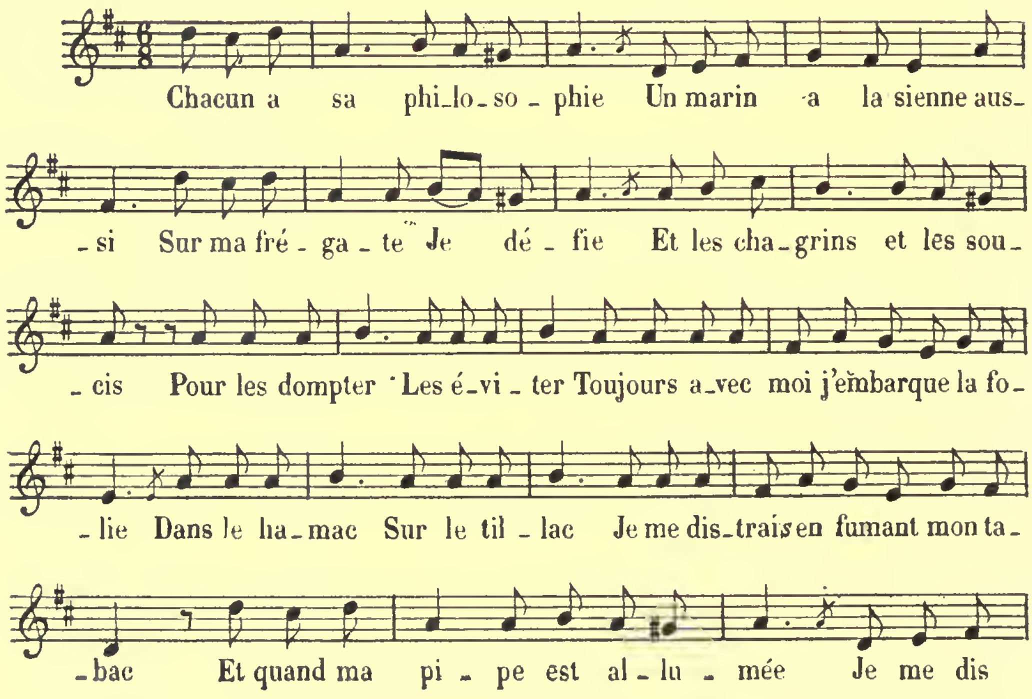
CENDRILLON

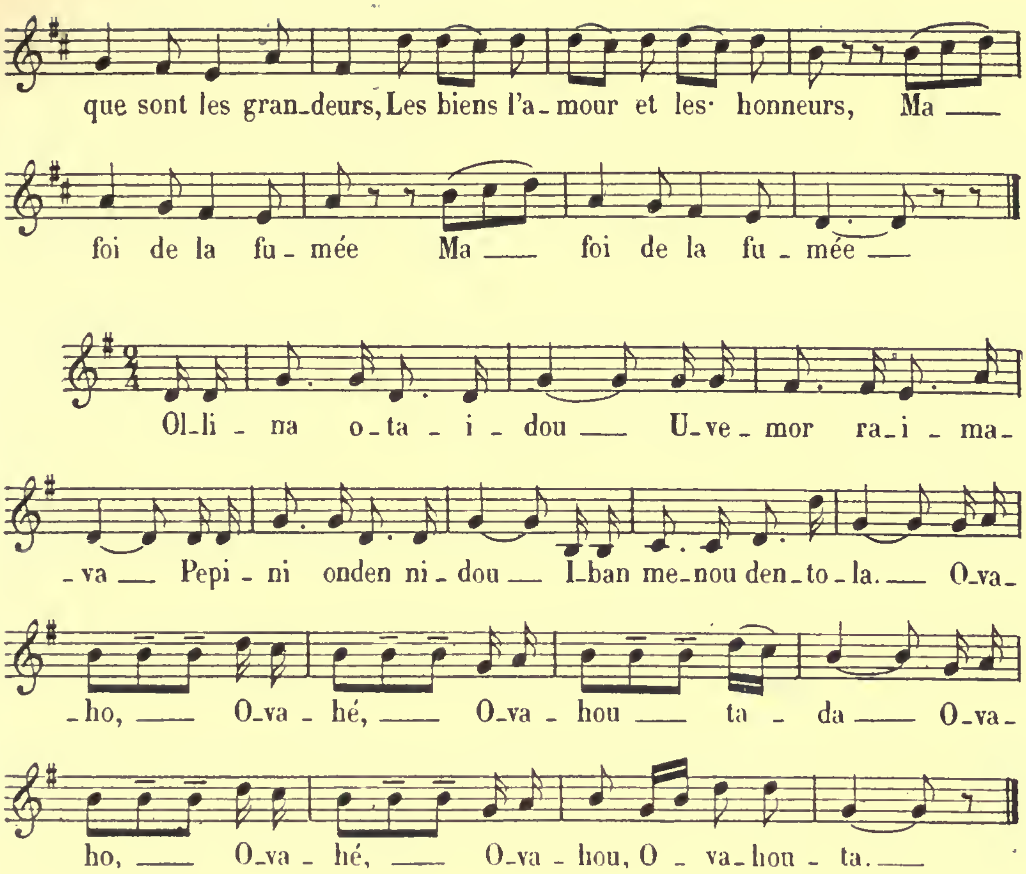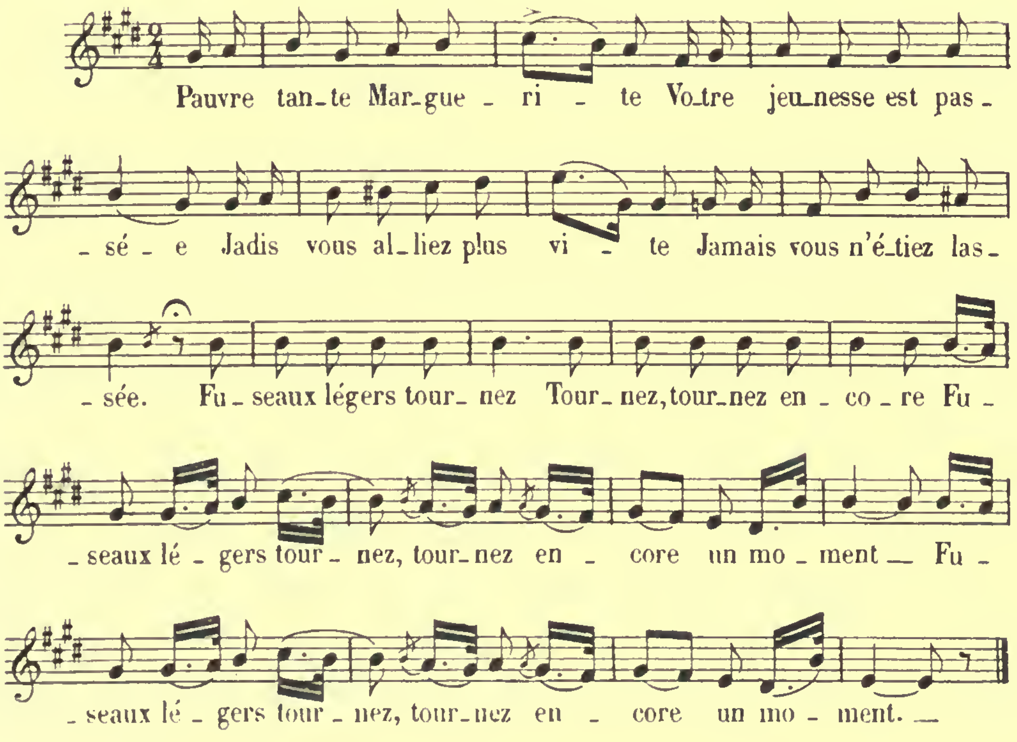






ROBINSON CRUSOÉ

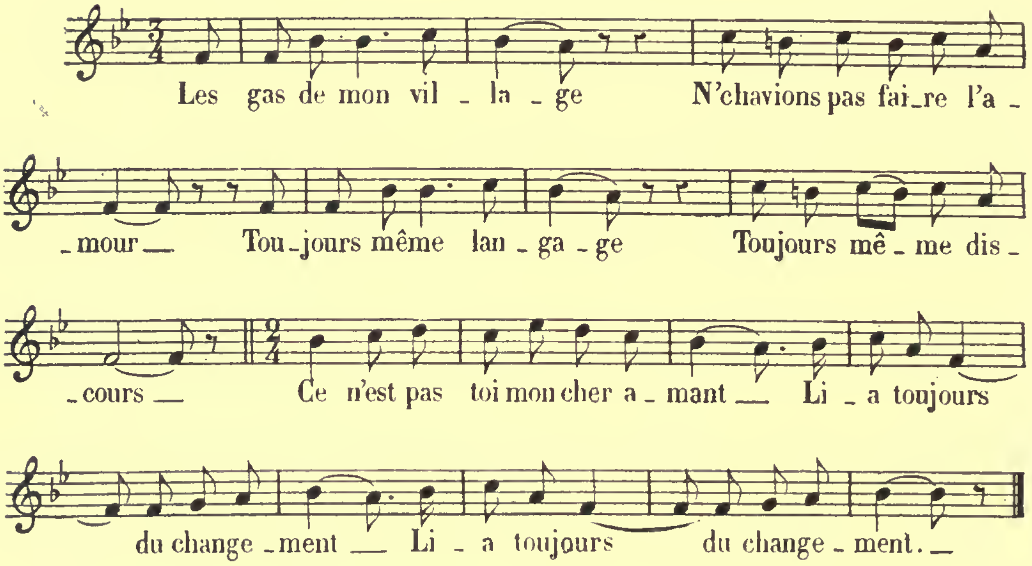


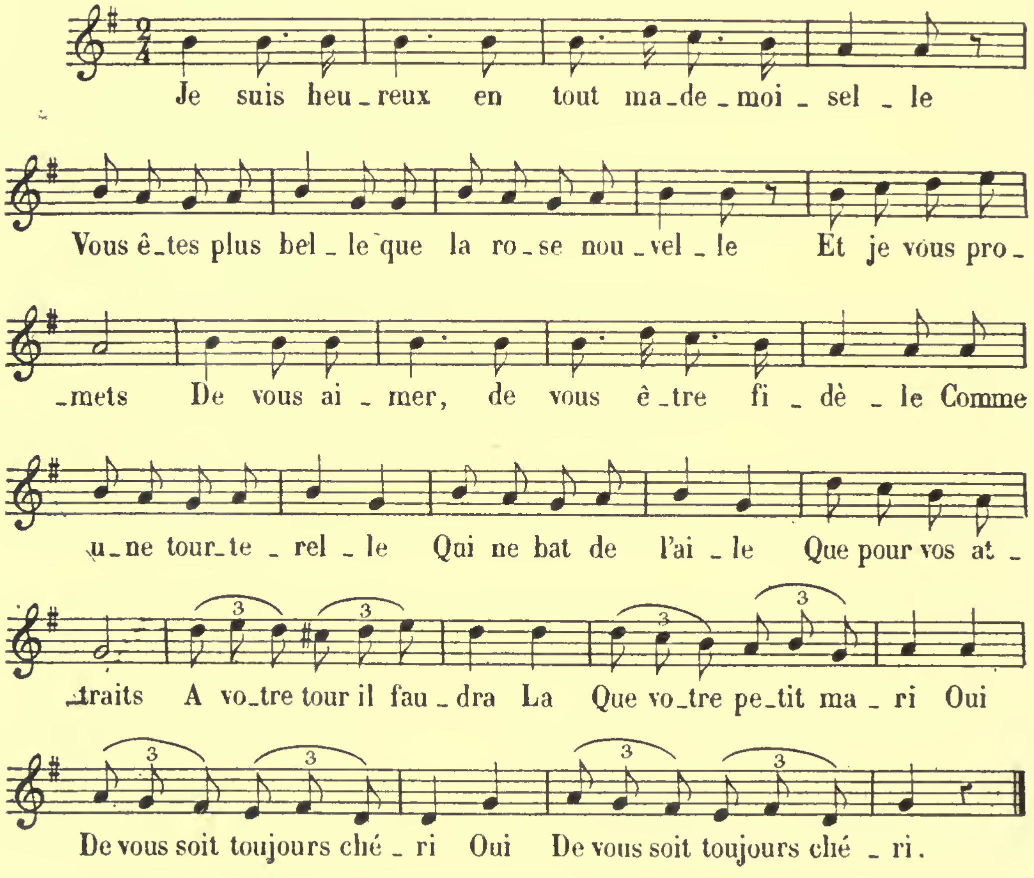


PERRETTE AU POT AU LAIT
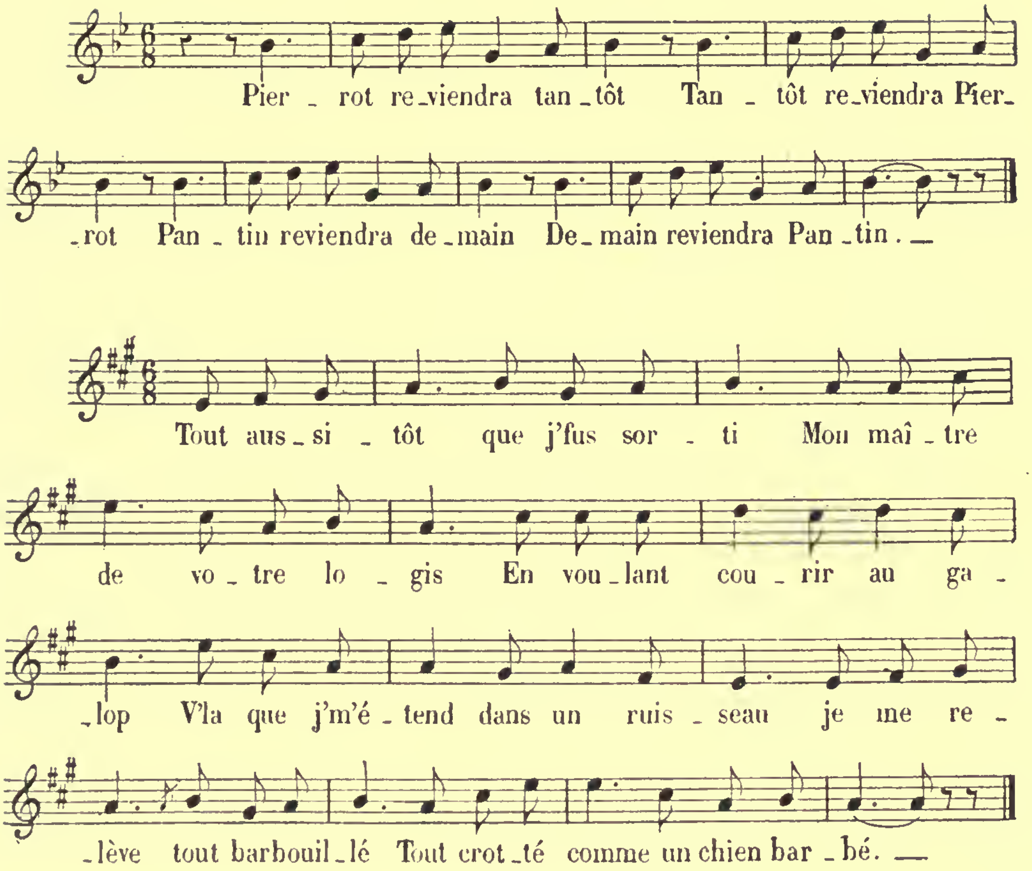


UNE NOCE AU VILLAGE
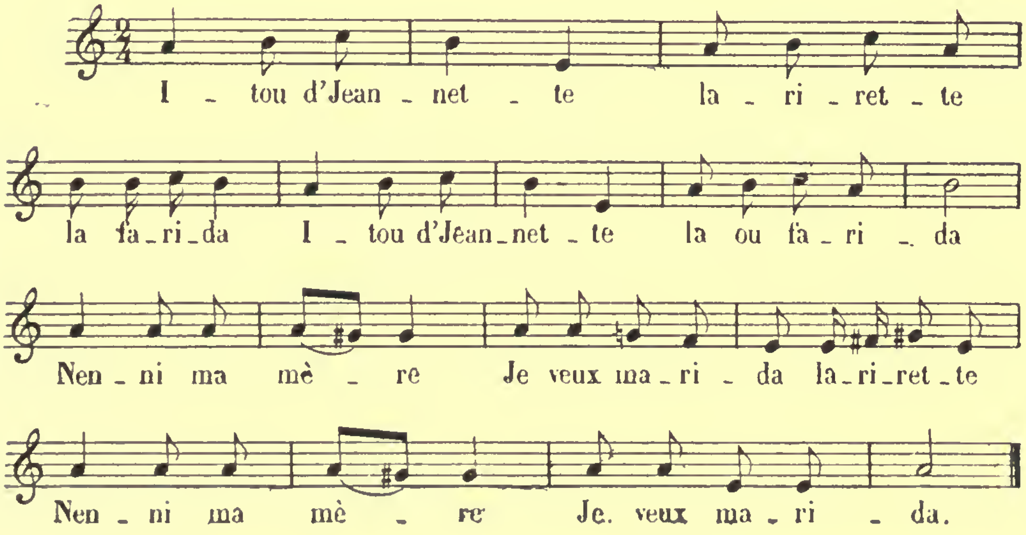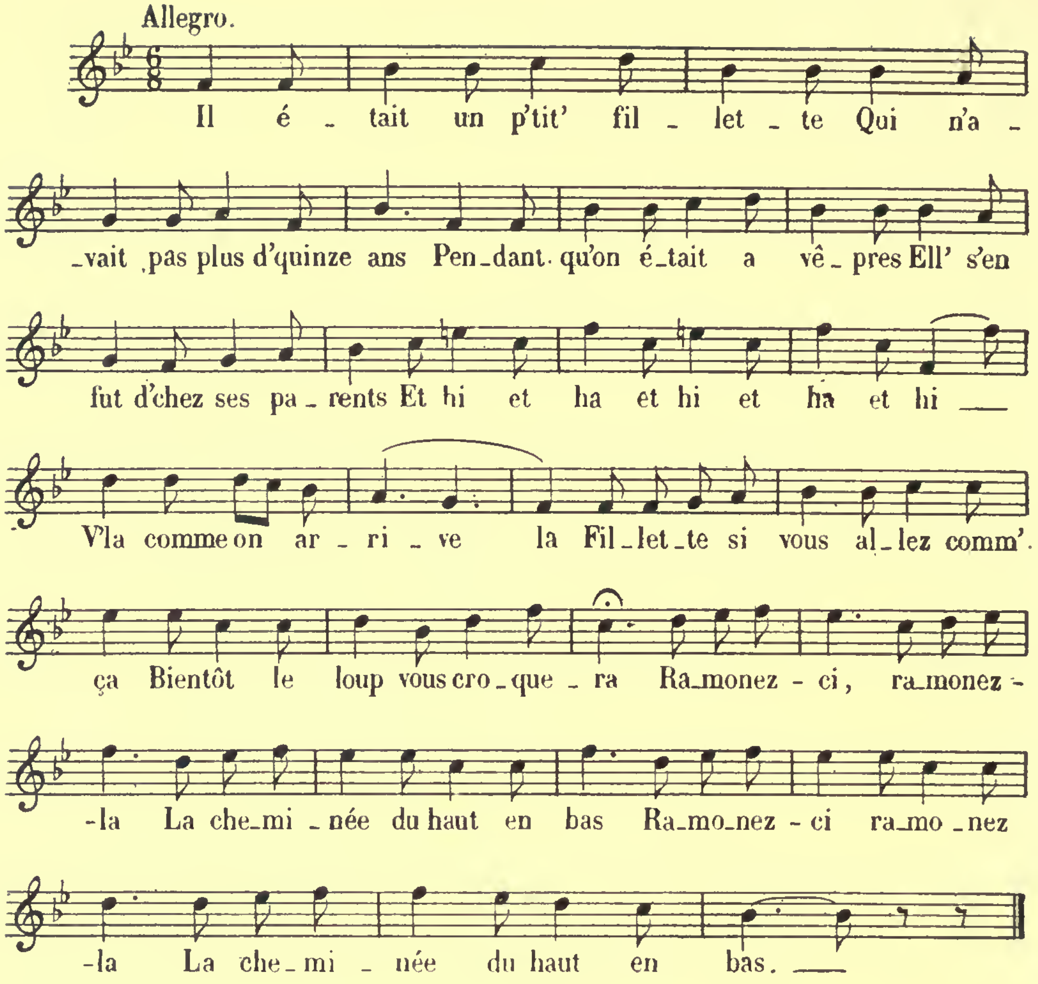




LE MALADE IMAGINAIRE



LE PETIT RAMONEUR





LA BRANCHE CASSÉE
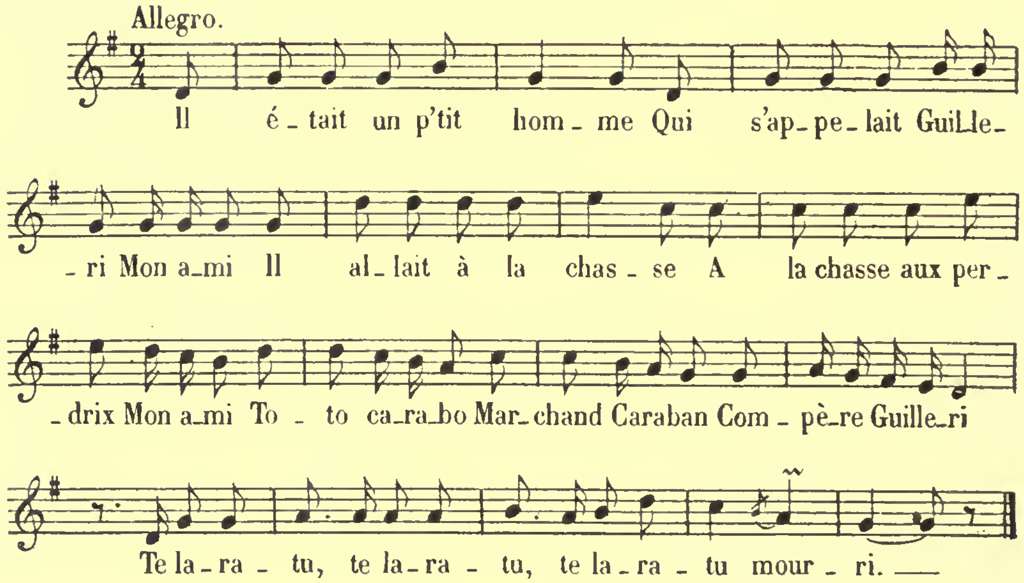


TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer le 31 Octobre 1885

par

CH. MARÉCHAL ET J. MONTORIER

IMPRIMEURS-TYPOGRAPHES

à

PARIS

